LETTRES SPIRITUELLES DU R. P. CLAUDE DE LA COLOMBIERE,

De la Compagnie de JESUS.

TOME SECOND.

A LYON,
Chez les Freres BRUYSET, ruë Merciere, au Soleil.

M. DCCXXV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

LETTRES SPIRITUELLES DU R. PERE CLAUDE DE LA COLOMBIERE,

de la Compagnie de JESUS.

PREMIERE LETTRE.

A une Dame Religieuse.

MADAME,

Vous me dites des choſes Dimanche au ſoir, qui depuis ne me ſont

point ſorties de l'eſprit, & ſi j'avois eu plûtôt le loiſir que Dieu me donne à cette heure, je vous en aurois déja écrit mes ſentimens. Outre que je découvrois en vous un fond merveilleuſement propre pour la ſainteté, je ne puis m'empêcher d'admirer la douceur & la force avec quoy le Seigneur vous y appelle, & vous y attire. C'eſt aſſez reſiſter, Madame, le tems eſt venu qu'il faut ſe rendre, vous avez beau faire, vous n'aurez point de repos que vous n'ayez contenté Dieu, qui tout viſiblement veut être maître de vôtre cœur. A vous entendre parler je jugeai l'affaire extrémement avancée, & je me ſoumis avec quelque peine à l'ordre de la providence, qui m'obligeoit de partir ſi promptement. Il me ſembloit que ſi j'euſſe fait tant ſoit peu plus de ſéjour, j'aurois eu le plaiſir de vous voir faire le ſacrifice, que vous ne pourrez plus differer ſans vous rendre coupable d'une horrible ingratitude. Que vous êtes heureuſe, Madame, d'être ainſi aimée de Dieu! car enfin je ne puis pas douter de ſon exceſſive bonté à vôtre é-

gard ; je la reconnois à cent marques: mais il vous en donnera bien d'autres preuves, ſi vous ne vous y oppoſez pas. Vous me parlâtes de faire une retraitte ſpirituelle, cette penſée eſt une inſpiration de Dieu ; j'en réponds. Vous voilà au point qu'il faut être pour la faire avec un fruit incroyable ; mais comme je ſuis encore jeune, & que je n'ay ni aſſez de ſageſſe, ni aſſez d'experience pour la conduite des ames, je n'oſerois m'engager à vous ſervir dans cette occaſion, où vous avez beſoin d'un homme fort éclairé & fort vertueux. Je ne crois pas qu'il faille renvoyer cette retraitte bien loin; il ſeroit à ſouhaitter que vous la commençaſſiez au plûtôt. Il n'y faudra pas manquer de faire une bonne Confeſſion générale, avec la même exactitude que ſi vous deviez mourir un moment aprés, afin de bien purifier cette ame que Dieu veut choiſir pour ſon épouſe, & à qui il a deſſein de faire à l'avenir d'autant plus de bien, que juſqu'icy elle s'en eſt renduë plus indigne. Et ne craignez ni les difficultez d'une vie ſainte, ni vôtre humeur,

ni vos mauvaiſes habitudes, cela pourroit faire peur à une ame que Dieu aimeroit médiocrement : mais abandonnez-vous ſeulement à luy, il vous aura bien-tôt applani ces montagnes qui vous éfrayent. Si vous voulez ſuivre le mouvement qu'il vous donne de ſonger tout de bon à vôtre ſanctification, j'oſe vous aſſûrer qu'à détruire en vous tout ce qu'il y a de plus oppoſé à la grace, il ne faudra pas quinze jours de tems : je ne ſçay même ſi cela ne ſe fera point dans le même moment, que vous formerez la réſolution d'être toute à nôtre Seigneur. En attendant que vous entriez dans une plus parfaite Conſidération de vous-même, je vous conſeille de lire chaque jour en vôtre particulier quelques livres de pieté avec le plus d'attention que vous pourrez. Si vous avez les Confeſſions de S. Auguſtin, je crois que vous ne ferez pas mal d'en lire quelques chapitres, & ſur tout le huit & le neuviéme livre, où vous trouverez beaucoup de choſes conformes à la diſpoſition où vous êtes préſentement. Vous pourriez en-

core lire la Vie de quelque ſaint Religieux ou Réligieuſe, comme celle de ſainte Théreſe écrite par elle-même, ou quelque autre. Pour vos méditations faites-les durant quelque-tems ſur la Mort, ſur le Jugement, ſur l'Enfer, afin que ces grands ſujets arrêtent vôtre imagination, & accoûtument vôtre eſprit à s'attacher a une bonne penſée. Méditez auſſi quelque point de la Paſſion s'il vous eſt poſſible. Quand vous ne pourrez vous appliquer à autre choſe, faites un peu l'examen de vôtre vie, jettez une veuë ſur tout ce qui s'en eſt écoulé; voyez comment vous avez vécu, de quelle maniere vous avez répondu à vôtre vocation, quelle Réligieuſe vous avez été depuis le Noviciat, juſqu'au-jourd'hui. Si toutes les Religieuſes avoient été ſemblables à vous, Dieu en auroit-il été fort honnoré? auroit-il eu des Epouſes dignes de lui? comparez-vous avec celles qui vivent le mieux: parcourez toutes vos Régles, tous vos Vœux, toutes les vertus, tous les vices, toutes les actions du jour & de la ſemaine; quel

uſage avez-vous fait de vos ſens, & de toutes les facultez de vôtre ame? Ce ſera bien merveille ſi vous n'êtes touchée de cette conſidération; & ſi vous n'y trouvez pas dequoi fixer la légéreté dont vous vous plaignez. Si vous ne pouvez encore venir à bout de rien dans l'intérieur, faites du moins qu'au dehors, il n'y ait rien de déréglé. Soyez des plus exactes au ſi-[illegible]ce, à l'obéïſſance, à l'office, à l'obſervation des plus petites Régles. Faites quelques petites mortifications corporelles, lorſque vôtre peu de ſanté vous le permettra: uſez du moins de celles qui humilient l'eſprit, quoy qu'elles affligent peu le corps; recitez quelques prieres proſternée devant l'Oratoire. Quand vous tâcherez de régler ainſi l'extérieur qui eſt plus en vôtre pouvoir, Dieu ne manquera pas de faire au dedans ce qui eſt principalement l'ouvrage de ſa grace. Allez encor quelquefois toute ſeule devant le ſaint Sacrement pour prier JESUS-CHRIST qu'il ait pitié de vous: préſentez-vous à lui comme une pauvre malheureuſe toute cou-

verte de lépre, & liée de mille chaînes, afin qu'il voit l'état où vous êtes, & qu'il en ſoit touché, mais ſur toutes choſes je vous récommande la Communion, préſentez-vous y avec une confuſion entiere, dans le ſouvenir de la vie que vous avez menée & dans la penſée que vos autres ſœurs préſentent bien une autre retraitte à JESUS-CHRIST. Priez inſtamment Nôtre Seigneur qu'il vous guériſſe par ſon attouchement, faites qu'il faſſe le miracle en vôtre faveur. Ne vous couchez jamais ſans avoir fait tous vos efforts pour concevoir une grande contrition de vos pechez, afin que ſi la mort vous ſurprenoit, avant que vous euſſiez fait ce que Dieu attend de vous; il ne laiſsât pas de vous faire miſericorde. Faites encore quelque dévotion extraordinaire à la ſainte Vierge comme au refuge aſſeuré de tous les pécheurs, afin qu'elle vous aide de ſon crédit; voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire préſentement. J'eſpere que ſi vous voulez bien pratiquer ces choſes, vous vous diſpoſerez à recevoir de plus gran-

des lumieres de celuy qui en eſt la ſource. Gardez-vous de vous laiſſer retomber dans l'indifference à l'égard de vôtre perfection. Ne laiſſez pas éteindre en vôtre cœur ce petit feu que Dieu y allume, ſi cela vous arrivoit, je ne crois pas que vous en revinſſiez jamais. Je prie Dieu qu'il veüille détourner ce malheur, & je l'en prie par la bonté infinie, & ſur tout par l'amour extréme qu'il a pour vous. Si vous ne craignez point qu'on ſache que je vous aye écrit, vous m'obligerez de ſalüer cette ſage fille dont la ferveur vous a édifié, & de me recommander à ſes prieres. J'en fais pour vous tous les jours, j'ay déja dit pluſieurs Meſſes à vôtre intention. N'oubliez pas s'il vous plaît en vôtre ferveur, Madame, vôtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur.

LA COLOMBIE'RE.

II. Lettre.

A un Jeſuite.

MON TRES-CHER PERE,

La lettre que vous m'aviez addreſſée à Paris, m'a été renduë en cette ville. J'ay reçû avec beaucoup de plaiſir les marques d'amitié que vous m'y donnez, je ne ſçay ſur quoy vous fondez une ſi grande reconnoiſſance, vous ne m'avez que de trés-petites obligations. C'eſt mon bonheur que vous penſiez m'en avoir de grandes, & que par-là vous vous croyez engagé à faire pour moy beaucoup de prieres, auſquelles j'ay beaucoup de confiance. Je ne vous oublie pas dans les miennes, & quoy que je n'aye pas lieu de croire que nôtre Seigneur vous ait fait aucun bien en ma conſideration, je n'ay pas laiſſé de luy rendre mille actions de graces, lorſque j'ay appris les bénédictions dont il vous

comble, & qu'il remplit par ſa grace les eſperances que j'avois conçûës de vôtre ferveur. Monſieur vôtre Pere qui a eu la bonté de me venir voir, m'a témoigné que vous ſouhaitiez ſçavoir quelque choſe de mes avantures. Je fus accuſé à Londres par un jeune homme de Dauphiné que je croyois avoir converti, & que j'avois depuis ſa prétenduë converſion entretenu durant l'eſpace de trois mois ou environ. Sa conduite dont j'avois quelque ſujet de me plaindre, l'impuiſſance où j'étois de luy continuer les mêmes ſecours, m'ayant obligé à l'abandonner, il crut qu'il s'en vengeroit, s'il découvroit le commerce que nous avions eu enſemble; il le fit & m'imputa en même-tems certaines paroles contre le Roy & le Parlement. Comme il ſçavoit une partie de mes affaires; il ne manqua pas de me faire de grands crimes du peu de bien que j'avois fait parmi les proteſtans: & me fit même paroître beaucoup plus zélé & plus heureux dans mes travaux que je n'étois effectivement. Sur ſa dépoſition, je fus arrêté en

ma chambre à deux heures aprés minuit, & enſuite mené en priſon, d'où je fus tiré deux jours aprés, pour étre examiné & confronté avec mon accuſateur, devant douze ou quinze Commiſſaires de la Chambre des Seigneurs: aprés quoy on me rémena en priſon, où je fus gardé fort étroitement durant trois ſemaines. Meſſieurs du Parlement ayant appellé pluſieurs fois durant ce tems-là les témoins que mon accuſateur citoit contre moy, & n'ayant pas trouvé ce qu'ils avoient d'abord eſperé, qui étoit apparemment de grands éclairciſſemens ſur la fauſſe conſpiration qu'on attribuë aux Catholiques, ne me rappellerent point, mais ſe contenterent de prier le Roy de me bannir : ce qu'il fit, donnant ordre à un de ſes Officiers de me conduire juſqu'au Vaiſſeau, & d'y prendre acte de mon embarquement. Cependant je tombay heureuſement malade d'un crachement de ſang pour lequel j'avois déja été condamné à repaſſer la mer, ce qui donna lieu à demander au Roy, qu'il m'accordât du tems pour me rétablir : il me don-

na dix jours, pendant leſquels on me laiſſa chez moy ſur ma parole, où j'eus loiſir de dire adieu à bien des gens que j'étois bien aiſe de voir avant mon départ. Je ſerois bien long ſi je voulois vous faire un détail entier de cette petite affaire, & ſur tout ſi je vous diſois toutes les miſericordes que Dieu m'a faites en chaque point, & preſque à chaque moment; ce que je puis vous dire, c'eſt que je ne me ſuis jamais trouvé ſi heureux, qu'au milieu de cette tempête; qu'il m'a fâché d'en ſortir, & que je ſuis tout prêt à m'y rengager. J'étois indigne d'un plus grand bonheur, & je ſuis tout confus quand je fais réfléxion que Nôtre Seigneur a été obligé de me retirer de ſa vigne, pour n'avoir pas trouvé en moy la ferveur, & la fidélité qu'il demande de ſes ouvriers. Priez-le, je vous en conjure, pour ceux que j'ay laiſſez dans un ſi grand trouble, ils ſont dignes de vôtre compaſſion, & de vôtre zéle, ils ſouffrent beaucoup, & la plûpart avec une conſtance admirable. Tout à vous en JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIE'RE.

III. LETTRE.

A une Demoiſelle.

VOus voyez clairement, Mademoiſelle, que Dieu ne veut pas que vous vous apuyïez ſur qui que ce ſoit, puiſque étant venuë ici pour vous calmer, il a permis que vous ayez été encore plus troublée aprés vôtre retour. Vous devez donc une fois pour toutes bien prendre cette leçon : que Dieu eſt le ſeul maître du cœur ; que luy ſeul luy peut donner une paix ſolide, & qu'en luy ſeul doit être toute nôtre confiance. Il ne faut pas que vous diſpoſiez de rien du vivant de Madame vôtre Mere ſans ſa permiſſion, & plus vous ſerez exacte en ce point, plus vous plairez à Nôtre Seigneur. Il ne faut donc point habiller ce pauvre, mais au lieu de cela, tâchez ſans vous gêner, d'en inſtruire un, des points principaux que doit ſçavoir un bon Chrêtien pour croire, &.

pour bien vivre. Vous pourrez pour l'obliger à écouter vos inſtructions, lui donner quelque petite choſe, comme pour le payer du ſoin qu'il prendra à retenir ce que vous luy aurez enſeigné. Il ne faut point ſonger à l'avenir, vous pouvez pourtant recevoir comme par aumône ce que vôtre Mere vous donne, & de cela vous en pourrez faire part aux pauvres, ſi vous le pouvez ſans qu'elle en ſoit fâchée. Si je vis nous verrons ce que nous aurons à faire; ſinon Dieu y pourvoira. Je vous remercie de vos Prieres, Dieu les a exaucées; car je ne me ſuis jamais ſi bien porté ce me ſemble, au moins depuis mon retour en France. Continuez à prier Dieu pour moy, & croyez-moy tout à vous en Nôtre Seigneur.

LA COLOMBIE'RE.

IV. LETTRE.

Au Reverend Pere Provincial de Lyon.

A Paris le 16. Janvier 1679.

MON REVEREND PERE,

La paix de JESUS-CHRIST.

Si j'avois eu en Angleterre la liberté de faire paſſer des lettres en France, j'aurois averti V. R. de l'éxil auſquel j'ay été condamné, & peut-être que j'aurois trouvé ſes ordres à mon arrivée en cette ville touchant le lieu où je dois me rendre. Comme je ne crois pas qu'il ſoit à propos que je ſois long-tems icy, ſi je ne recevois point de lettre de V.R. avant le vingt-neuf de ce mois, je partiray pour aller attendre à Lyon ſes Commandemens, au cas que ma ſanté me le permette. Il me fâche bien de retourner en la Province en un état où apparemment

je ne pourray pas beaucoup travailler de cette année, ayant les poulmons fort alterez, & ſi ſuſceptibles du chaud & du froid, que je ſuis retombé deux fois pour avoir fait un peu de contention d'eſprit, & une autre pour avoir ſouffert un peu de froid. Neanmoins les Medecins d'Angleterre m'ont aſſuré que l'air de France, & les rafraîchiſſemens du Printems me remettront infailliblement en l'état où j'étois avant ce mal. La volonté de Dieu ſoit accomplie en toutes choſes. Je crois qu'au travail de la Prédication prés, je pourray faire dés cette heure, tout ce dont vous me jugerez capable; & ſi vous voulez même que je hazarde à prêcher, je n'y ſens nulle répugnance. Peut-être que je me flatte dans la penſée que cela me pourroit incommoder, je changeray d'opinion dés que je verray l'ordre de V. R. & quand il faudra obéïr, j'eſpere qu'avec la grace de Dieu, rien ne me ſera impoſſible. Je me récommande trés-humblement à ſes SS. Sacrifices, & la ſupplie de croire qu'on ne peut être avec plus de reſ-

pect, & de ſoumiſſion, Mon Révérend Pere. De V. R. le trés-humble, & trés-obéïſſant ſerviteur & fils en Nôtre Seigneur.

LA COLOMBIE'RE.

V. LETTRE.

A une Demoiſelle.

VOus n'avés pastrop de raiſon, Mademoiſelle, de vous plaindre de la briéveté de mes lettres dans un tems où je puis à peine lire les vôtres. Si les précedentes ont été courtes, c'eſt que je vous attendois tous les jours, & que je me reſervois à vous dire à vous-même, tout ce que j'aurois pû vous écrire. Comme je ne ſuis pas encore bien remis de ma derniere rechute, vous ne devez attendre de moy que peu de choſes. Il ſufit que je vous reproche la petiteſſe de vôtre cœur, & vôtre peu de confiance en Dieu : on diroit que vous ne connoiſſez pas encore vôtre bon Maître. Je

vous ay ſouvent conſeillé de demeurer tranquille, & de ne ſonger qu'à ſervir Dieu chaque jour, comme ſi c'étoit le dernier de vôtre vie. Il ſemble que vous êtes aſſurée de vivre cent ans. Si vous voulez être parfaitement agréable à celuy qui vous aime, vous devez vous plaire dans vôtre miſére extréme, aimer le néant où il vous laiſſe à deſſein de faire davantage éclatter ſa miſericorde par la patience avec laquelle il vous ſouffre, & par les graces qu'il ne laiſſera pas de vous faire. Fille de peu de foy! Pourquoy avez-vous douté. Ne ſongeons donc plus à rien, s'il vous plaît, qu'à vous abandonner à la Providence de Nôtre bon Pere, & à vivre au jour la journée. Soyez obéïſſante à vôtre Mere, & ne faites rien qui ſoit même contre ſon inclination. Souvenez-vous bien que la véritable vertu conſiſte à ſouffrir toutes choſes patiemment, ſur tout nos foibleſſes ſpirituelles, & à avoir une conformité entiere à la volonté de Dieu en tout ce qui arrive. Au nom de Dieu étudiez-vous ſérieuſement à la

pratique de ces deux points, & faites tous les jours vôtre examen ſur cela. Ne faites point de pénitences à préſent. Tâchez de rétablir, & de conſerver vôtre ſanté. Ne réfuſez pas le légat de vôtre bonne Sœur ; mais ne plaidez pas pour l'obtenir. Il vaut mieux tout perdre que la charité. Priez Dieu pour moy.

La Colombie're.

VI. Lettre.

A une Demoiſelle.

EH bien, Mademoiſelle, je conſens que vous n'acceptiez pas la diſpenſe que je vous ay envoyée ; à condition que vous vous tiendrez à l'état où vous dites que Dieu vous apelle, & où vous trouvez le repos de vôtre eſprit. Vous marquez qu'il vous vient quelquefois en penſée de vous déguiſer, je le crois, mais je ne doute pas que vous ne réjettiez cette penſée fort promptement. Vous êtes, ſi je ne me trompe, dans une grande illuſion de

penſer au parfait renoncement, & au martyre des Saints, tandis que vous avez de l'attache à vos biens, & à vôtre propre volonté, même contre les ordres de la Providence, juſqu'à en perdre la paix de l'ame, juſques à tomber dans une triſteſſe ſcandaleuſe, juſques à perdre le reſpect que vous devez à vôtre mere, juſques à l'affliger par des paroles piquantes, &c. L'Eſprit de Dieu porte à la ferveur, mais la ferveur qu'il inſpire n'eſt point turbulente, elle ne cauſe point de déſordre, ni dans nous, ni parmi les autres que malgré nous; & quand elle trouve des obſtacles, elle ſçait s'arrêter, & ſe ſoumettre à la volonté de Dieu. Elle n'a point d'autres armes que la patience, & la douceur. Vous deſirez le martyre, & vous en avez tous les jours un à ſoufrir, que vous endurez de mauvaiſe grace, & ſans réſignation. Je ne trouve rien dans tout ce qui vous eſt venu dans l'eſprit ſur ce ſujet qui ſoit raiſonnable, & qui aye l'apparence des véritables inſpirations. Quand je vous ay dit qu'il n'étoit pas néceſſaire d'apli-

quer vos réſolutions à des choſes particulieres, j'ay voulu dire que vous deviez vous contenter de ces réſolutions générales que vous faites d'être toute à Dieu,& de l'aimer de tout vôtre cœur, lorſqu'il ne ſe préſente rien de particulier que vous puiſſiez promettre à Dieu. Il eſt bon ou de lire un ſujet ou de ſe déterminer à quoy l'on vent s'occuper durant l'oraiſon ; mais ſi aprés cela l'on ſe ſent attiré à un autre ſujet, il ne faut faire nul éfort pour s'arrêter à ce qu'on a préparé. Vôtre mere, dites-vous, a brûlé la donation qu'elle vous avoit faite ; Dieu en ſoit loüé éternellement. Je ne vois pas que ce ſoit là un grand ſujet d'inquietude. Elle ne vous donnera pas même les révenus : la volonté de nôtre Dieu ſoit faite en cela comme en tout le reſte. Ce n'eſt pas, Mademoiſelle, que je ne comprenne combien il doit être pénible à la nature, de voir diſſiper vôtre bien, & que vos freres ayent tout le meilleur, & qu'encore ils tirent les fruits de vos peines: mais c'eſt-là le martyre que Nôtre Seigneur vous offre. C'eſt

à vous de voir ſi vous voulez rendre inutiles les bons deſirs que Dieu vous donne, ou les rendre effectifs, en ſuportant les adverſitez qui vous paroiſſent inſuportables. Voilà de quoy vous exercer dans vos oraiſons, & à quoy il faut apliquer vos réſolutions. Je ne ſouhaitterois pas que vous paruſſiez trop en joye; mais je ne puis aprouver cet air triſte & chagrin qui rebute de la dévotion. Tout ce que vous me dites enſuite ſur les penſées que Dieu vous donne de plaire à vôtre mere, de vous détacher de toute créature, eſt le plus raiſonnable du monde; & il me ſemble que Dieu commence à vous ouvrir les yeux. Suivez les mouvemens de réſignation, & d'abandonnement à la Providence, & à la volonté de Dieu que vous ſentez. Je ſuis fort d'avis que vous ſuiviez l'attrait que vous avez à la ſolitude. Tâchez de faire trouver bon à vôtre mere que vous alliez vétuë fort ſimplement, & que vous ne faſſiez pas des viſites: mais il vaudroit encore mieux luy obéïr que de le luy réfuſer bruſquement ſans douceur,

& ſans humilité. Je ne crois pas que vous faſſiez mal de luy obéïr, quand elle déſire que vous accompagniez les perſonnes dont vous me parlez, elles ne viennent pas ſouvent chez-vous; cela fait par Obéïſſance, & par charité ne ſçauroit vous faire du tort. Au nom de Dieu, accommodez-vous avec vôtre mere, & rendez-là capable par vôtre douceur, de la vie que vous voulez méner.

LA COLOMBIE'RE.

VII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

MA TRES-CHERE SŒUR
En nôtre Seigneur.

V.R. Mere m'a aſſuré que vous êtes à préſent dans une diſpoſition bien meilleure que je n'avois eu ſujet de le croire par vos dernieres lettres. Cette nouvelle m'a donné trop de joye pour ne vous le pas témoigner. J'en loüe Dieu de tout mon cœur, cela

me fait juger quelle ſeroit la conſolation que j'aurois, ſi vous êtiez auſſi bonne, & auſſi contente que je le ſouhaitte. Helas, ma chere Sœur, que nous ſerions éloignez de trouver mauvais qu'on nous préferât toute la terre, ſi nous avions une entiere connoiſſance de nous-mêmes, & que nous vouluſſions nous réſſouvenir de toutes les fautes que nous avons faites. Nôtre Seigneur, peut-il nous aimer davantage, qu'en nous procurant des croix, & des humiliations, qui nous peuvent tenir lieu de pénitence, & nous épargner les confuſions que nous recevrons au jour du Jugement, ſi nous ne tâchons pas de les prévenir, en nous ſoumettant à toutes celles qui nous arrivent en cette vie. Continuez donc, ma chere Sœur, à vous détacher de tout jugement, de toute volonté propre &, à ſacrifier à l'obéïſſance, & à la juſtice de vôtre bon Maître, tout l'honneur que vous pourriez eſperer en ce monde. Vous me demandez des nouvelles de ma ſanté, je vous diray naïvement que les fréquentes réchûtes qui me ſont

arrivées

arrivées m'ont fait comprendre que Dieu ne vouloit pas ſe ſervir de moy, & que j'étois indigne d'être employé à la conduite des ames. Cela n'empêchera pas que je ne me réſouvienne conſtamment de vous auprés de Nôtre Seigneur. Ayez la charité de le prier auſſi qu'il me faſſe la grace de n'avoir jamais d'autre déſir que de luy plaire. Tâchez de vôtre côté de vous rendre encore plus délicate ſur tout ce qui peut plaire ou déplaire à vôtre Epoux le plus ſage, le plus raiſonnable, & le plus aimable de tous les enfans des hommes. Il vaudroit mieux mille fois avoir offenſé tout le genre-humain, & s'être rendu l'objet de la haine de toutes les créatures, que d'avoir déplû le moins du monde à un Epoux ſi parfait. Je ſuis tout à vous en JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIE'RE.

VIII. LETTRE.

A une Demoiſelle.

MAdemoiſelle, ne ſoyez nullement en peine ſur le point de la reſtitution dont vous me parlez, & ne ſongez plus qu'à vivre conſtamment dans la réſolution que Nôtre Seigneur vous a inſpirée : ſouffrez avec humilité, & patience l'état d'inſenſibilité où vous êtes, c'eſt une pénitence que vous avez bien méritée, & que Dieu luy-même vous impoſe pour vous faire expier toutes vos fautes. Il a attendu juſtement aprés vôtre confeſſion générale de vous ſouſtraire ainſi toute grace ſenſible, afin que vous ne puſſiez pas douter pourquoy il en uſe de la ſorte ; & que vous fuſſiez bien perſuadée que c'eſt une peine de vos péchez. S'il eſt néceſſaire pour vous exciter à la componction, de rapeller en vôtre mémoire les fautes paſſées, c'eſt qu'il ne veut pas que vous en perdiez le ſouven ir.

Il n'eſt pourtant pas néceſſaire d'en examiner trop le détail, il ſufit que vous vous répentiez en gros des déréglemens, & des lâchetez qui vous doivent cauſer le plus de confuſion. C'eſt une miſericorde bien ſignalée que Dieu ne vous ait pas traitée dés le commencement ſelon vos mérites, cela auroit pû vous dégouter du bien, & comme vous ne connoiſſiez alors qu'imparfaitement la grandeur de vos offenſes, une conduite ſévere & rigoureuſe de ſa part vous auroit été moins utile. Tout cela bien loin de vous ôter le courage, vous doit remplir d'eſperance. S'il en uſoit autrement, il y auroit lieu de craindre que vous ne fuſſiez dans l'illuſion, & que vous n'oubliaſſiez l'humilité qui vous eſt ſi néceſſaire. Toute la dificulté que vous ſentez à la pratique de cette vertu ne ſervira, qu'à augmenter vôtre mérite. En un mot vôtre diſpoſition préſente eſt celle où je ſouhaitterois d'être, ſi j'étois à vôtre place. J'eſpere que celuy qui a la bonté de vous y tenir, vous donnera les ſecours dont vous avez beſoin,

pour en profiter. Je l'en prie de tout mon cœur. Les faveurs que vous recevrez aprés une longue & courageuſe pénitence, ne vous devront plus être ſuſpectes, faites-la donc, cette pénitence avec force, courage, & humilité, croyez-vous même indigne de ſupporter cette croix, que Dieu vous envoye, pour vous diſpoſer à être une épouſe digne de luy. Je ſuis, Mademoiſelle, tout à vous, en nôtre Seigneur.

LA COLOMBIE'RE.

IX. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA Révérende Mere, la paix de JESUS-CHRIST ſoit avec vous. Je me réjoüis de ce que vous voilà préſentement dans l'état que vous aviez ſouhaité, juſqu'à ce qu'il plaiſe à nôtre Seigneur vous faire paſſer dans un autre. Quoy qu'il ordonne à vô-

tre égard, je ſuis ſûr que toutes choſes vous aideront à croitre, & à vous perfectionner en ſon amour. C'eſt encore un autre ſujet de joye, de ſçavoir que vous avez trouvé en vôtre Supérieure, une ſi bonne & ſi ſainte ame. J'eſpere que nôtre Seigneur en aura choiſi une bonne pour vos filles, que vous venez de quitter; & à qui vous avez fait tant de bien, avec le ſecours du même Seigneur. Je ne vous remercie point de ce que vous avez fait pour celles de déhors. J'ay à vous rendre mille actions de graces pour moy-même. Je ne ſçay ſi je ſeray jamais aſſez heureux pour vous en témoigner ma réconnoiſſance: mais aſſeurément Dieu m'en a donné une grande pour toutes vòs bontez. Je vous ſupplie de me donner vôtre conſeil ſur une affaire qui ſe préſente. Une jeune veuve d'environ trente ans, d'une ſanté médiocre, de beaucoup d'eſprit & de courage; mais ſans bien, a été préſſée depuis prés d'un an de ſe retirer quelque part dans un deſert, pour y mener une vie pénitente & retirée; aprés avoir ſouvent réjetté com-

me inutile la propoſition qu'elle m'en a faite, elle m'a enfin déclaré qu'elle ſe ſentoit ſi fortement attirée à quitter le monde, & à paſſer ſes jours dans la pénitence, qu'elle me ſupplioit de prendre garde ſi en luy réſiſtant, je ne m'oppoſois point à la volonté Dieu. Je luy fis voir que la choſe étoit comme impoſſible; mais puiſque je la voyois dans une ſi grande réſolution, je crus qu'il y auroit peut-être quelque autre parti à prendre plus raiſonnable, ſi elle avoit envie de faire quelque choſe pour Dieu. Je luy propoſay enſuite de s'aller préſenter à quelque Monaſtere, pour y ſervir en qualité de ſervante ſéculiere, à garder les troupeaux à la métairie, ou quelque autre choſe de cette nature, ſans ſe faire connoître à perſonne, comme quelques Saints nous en avoient donné l'exemple. Cette propoſition que je luy fis d'abord pour exercer, & pour entretenir ſa ferveur, plûtôt que pour la luy faire embraſſer effectivement, luy plût. Elle me pria de la ſervir en cela, & je luy promis que j'y ſongerois. Elle eſt Françoi-

ſe ; il y a un an & demy que je la connois. Elle a fait juſqu'icy, tout ce que j'ay ſouhaité d'elle. Elle a fort travaillé à mortifier ſes paſſions ; elle a beaucoup de feu, mais voilà dix-huit mois qu'elle combat courageuſement ; elle a un courage extraordinaire : je l'ay éprouvée ſouvent. Voyez, je vous prie, ce que vous penſez de cela. Croyez-vous que le Seigneur voulût renouveller en nos jours les exemples de ces grandes ames, que nous admirons dans les premiers ſiécles de l'Egliſe. J'attens la réponſe que vous aurez la bonté de me faire, aprés avoir récommandé l'affaire à nôtre Seigneur. Je fais peu de choſe, Ma Révérende Mere, pour le ſervice de celuy à qui vous n'ignorez pas que j'ay de grandes obligations. Mais cependant, pour ce peu, j'ay beſoin d'être encouragé ; & vos exhortations m'y ſervent plus que vous ne pouvez penſer. Toutes les ames dont Dieu m'a icy donné la conduite particuliere, s'avancent par ſa miſericorde, & il eſt vray qu'il y en a trois ou quatre qui n'ont aucune réſerve, & qui font tout ce que je veux.

Pour moy je ne me ménage preſque point, & je fais pour leur avancement bien des choſes, qui ſemblent être contraires à mes propres interêts : mais je n'en veux point avoir que ceux de Dieu. Priez-le, s'il vous plaît, que cela ſoit ainſi juſqu'au bout.

LA COLOMBIE'RE.

X. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA Révérende Mere, ce n'eſt icy, que le deuxiéme Juillet, & nous faiſons la Fête de la Viſitation. Nous l'avons, Dieu mercy, aſſez bien célébrée, pour le pays où nous ſommes, outre pluſieurs perſonnes, qui ont Communié, il y a eu deux Demoiſelles d'environ vingt ans, qui ont choiſi ce jour pour ſe conſacrer à Dieu, par un vœu de chaſteté perpetuelle, aprés avoir fait leur Confeſſion générale. L'une de ces deux-là

commence à recevoir de grandes graces de Dieu. Deux jeunes veuves vouloient faire la même choſe : mais j'ay jugé à propos de les renvoyer à l'Aſſomption. Nôtre Seigneur m'envoit tous les jours des ames, qui me paroiſſent choiſies, & qui ſe donnent à luy d'une maniere fort généreuſe : en voilà trois qui ſongent à la Réligion, & il m'en eſt venu deux autres depuis quelque-tems, qui n'en ſont pas trop loin, ce me ſemble. J'ay renvoyé les deux Réligieux dont je vous avois écrit, priés nôtre Seigneur qu'il leur inſpire de vrais ſentimens de pénitence. J'entrevois de bonnes affaires, que je crois que Dieu ſe prépare pour ſa gloire. Mais au reſte, je n'y fais rien, je ne m'empreſſe point, & je remarque que nôtre Seigneur m'envoit aprés trois, quatre & cinq mois des perſonnes que je n'avois preſque oſé deſirer. Vos prieres s'il vous plaît : car ſi vous m'en aidez j'eſpere que nôtre Seigneur n'aura nul égard à mes péchez, & qu'il ſe glorifiera beaucoup en cette ville. Tout à vous en Jesus-Christ.

LA COLOMBIE'RE.

XI. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA Révérende Mere, j'ay reçû vôtre lettre du ſixiéme Juillet avec beaucoup de conſolation, & ce me ſemble d'utilité pour mon ame. La Demoiſelle qui vous rendra celle-cy, eſt cette veuve pour qui je vous ay demandé conſeil, elle s'en va aux Urſulines, à N..... où l'on m'a promis une place de ſervante dans ce Couvent, ſans que je leur aye fait ſçavoir qui elle eſt, ny que j'aie aucun deſſein de le leur jamais faire ſçavoir. Si par avanture vous la vouliez retenir en chemin, je luy ai ordonné de vous obéïr en tout; vous ſerez étonnée ſans doute, que j'aie ſi fort précipité cette affaire : mais je ne ſçai ce que c'eſt, je n'en aprehende nullement les ſuites, aprés les précautions que j'ay priſes, ſuivant vôtre conſeil. J'eſpere que quand vous l'aurez en-

tretenuë, vous la trouverez dans des diſpoſitions, qui ne vous déplairont pas, & qui feront peut-être que vous trouverez moins de témerité dans mon procédé. Je mets toute ma confiance en Dieu, & au courage qu'il donne à cette femme qui eſt tellement réſoluë au pire qui luy peut arriver, qu'elle ne craint quoyque ce ſoit. Je vous la recommande, donnez-luy, s'il vous plaît, les avis que vous croirez luy pouvoir être utiles. Le meilleur gage que j'aie de ſa conſtance, c'eſt qu'elle a fait dans le monde ſans réſerve tout ce que je luy ai conſeillé, pour ſa perfection: qu'elle n'a jamais réculé lors qu'il a été queſtion de ſe vaincre, & qu'elle l'a toûjours fait avec un courage & une réſolution merveilleuſe. Elle a fait dans la maiſon de ſon propre Pere un eſpéce de Novitiat, où elle a ſouffert la plûpart des épreuves, où elle ſera expoſée dans la vie qu'elle embraſſe; juſqu'à faire confeſſer aux perſonnes qui l'exerçoient, qu'infailliblement elle ſeroit ſainte. Tout ce feu qu'elle a naturellement n'a pas empêché qu'elle ne ſoit ſoumiſe comme un enfant

au chagrin, & à la mauvaiſe humeur de ſes parens qui exigeoient d'elle des choſes trés-mortifiantes, & n'étoient jamais ſatisfaits de ſon obéïſſance. Je ne la feray connoître, à qui que ce ſoit, parce qu'il me ſémble que cela nuiroit au deſſein de Dieu, qui la veut dans une vie tout-à-fait humble, & entierement cachée, ſi je ne me trompe. Je vous écriray une autrefois, une nouvelle découverte que j'ay faite icy dépuis peu, laquelle vous édifiera beaucoup. Je vous remercie de la part que vous prenez aux graces que Dieu me fait, en me rendant témoin des operations de ſon Eſprit dans les ames. Il eſt vray qu'il m'en a mis trois ou quatre entre les mains, qui vont à luy à grand pas, & d'une maniere trés-généreuſe. Il me ſemble qu'elles ne me laiſſent rien à ſouhaiter. Je me réjoüis à mon tour du ſaint repos que nôtre Seigneur vous donne. Apparemment c'eſt ſeulement pour vous préparer au travail. La trés-ſainte & trés-aimable volonté de Dieu ſoit toûjours faite. J'eſpere que nous l'aimerons ſans réſerve en tous les états;

où il luy plaira nous mettre. C'eſt tout ce que je deſire pour vous & pour moy, qui ſuis tout à vous dans le cœur de JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIE'RE.

XII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA Révérende Mere, il y a long-tems que je n'ay fait réponſe à perſonne. Vous le pouvés bien croire, puiſque je ne l'ay pas faite à vous même. La raiſon de mon ſilence a été un accident qui m'eſt arrivé, lorſque j'y ſongeois le moins, & que je me croyois en la meilleure ſanté. Je commençay à cracher le ſang la veille de l'Aſſomption, qui eſt icy dix jours plus tard qu'en France. J'abandonne tout à la Providence. Ce qui me fait croire que je ſeray encore icy quelque-tems, c'eſt qu'il me ſemble qu'il s'y préſente de nouveaux fruits à cul-

tiver, & qu'on ne me parle que de nouvelles fatigues. Je ne m'y oppoſe pas, & je ſuis tout prêt à y vivre & à y mourir, pour accomplir la volonté de nôtre Seigneur. J'ay entre les mains les plus belles eſperances du monde pour l'année prochaine. Il me ſemble qu'il ne peut manquer que du tems & des forces. Mais Dieu peut ſuppléer à tout cela. Je vois enfin la Ducheſſe (dont je vous ai écrit ſi ſouvent) tout à fait convertie. Nôtre Seigneur luy a envoyé ces jours paſſez une maladie de vingt-quatre heures, où elle a conçû un ſi grand regret de n'avoir pas quitté tout pour Dieu, qu'elle a failli à en mourir de triſteſſe. Elle me pria hier de l'aller voir aujourd'huy, pour l'entretenir en particulier. J'eſpere que nous allons commencer une vie qui honorera beaucoup Dieu: elle eſt tout-à-fait propre pour une grande vertu, & je crois que Dieu luy a donné pour moy tous les ſentimens néceſſaires, pour luy rendre mes petits conſeils fort utiles. Il y a environ deux mois qu'un jeune garçon Marchand, âgé de vingt-quatre ans m'eſt venu voir

pour me conſulter ſur un deſſein qu'il avoit de quitter le monde, & aller paſſer ſes jours dans des païs inconnus, demandant l'aumône, & s'abandonnant à toute ſorte d'auſtéritez, dont la force de ſon corps robuſte ſemble l'avoir rendu capable. Je fus d'avis qu'il ne précipitât rien, & qu'il falloit que je le connuſſe davantage, avant que je luy pûſſe donner conſeil ſur cela. Depuis ce tems-là je luy ai donné quelques régles pour éprouver ſa docilité ; & il a pris un ſi grand goût à l'obéïſſance, qu'il en fait ſon principal ſoin ; il ne ſonge plus à ſon deſſein, ni à l'avenir ; mais ſeulement à s'avancer en la vertu. Nôtre Seigneur l'avoit déja élevé à une grande oraiſon : mais cela augmente tous les jours avec des lumieres ſi particulieres, & ſi délicates ſur la pratique des plus excellentes vertus, que je ne puis aſſez l'admirer. Juſtement comme j'écrivois cecy, j'ay reçû vôtre lettre du dix Septembre. Je prie nôtre Seigneur qu'il vous récompenſe des charitez que vous avez euës pour la Demoiſelle que je vous ay addreſſée d'i-

cy. J'ay une grande conſolation d'aprendre que vous en avez été ſatisfaite. Je ne la récommande pas à vos prieres, parce que je ſçay que ſa généroſité, & les bontez que Dieu a pour elle vous la rendront chére.

LA COLOMBIE'RE.

XIII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA Révérende Mere, depuis que je ne vous ay écrit, j'ay failli à mourir d'un nouveau crachement de ſang. J'ay été ſur le point de partir pour retourner en France, parce que mes Superieurs d'icy avoient laiſſé cela à mon choix, & que la plûpart des gens me le conſeilloient. Les Medecins m'ont arrêté, diſant que je n'étois pas en état de faire voyage, & que je pouvois guérir icy. Maintenant je ne ſçai ce que nôtre Seig-

neur me prépare, ſi je dois vivre, ou mourir ; Reſter icy, ou m'en retourner ; prêcher, ou demeurer ſans rien faire. Je ne puis, ni écrire, ni parler, ni preſque prier. Je vois une grande moiſſon; je n'ay jamais eu tant de deſir de travailler, & je ne puis rien faire. La volonté de Dieu ſoit accomplie ; je ne mérite pas de le ſervir. Je me ſuis mis par ma faute en l'état où je ſuis. Je prie nôtre Seigneur qu'il me puniſſe, & qu'il me pardonne. J'ay ſouffert depuis que je ſuis malade des peines interieures, qui ſurpaſſent de beaucoup les exterieures ; mais auſſi j'ay eu la conſolation de voir faire de grands progrés, aux ames que Dieu m'a confiées. Je ne puis pas tout vous écrire. J'ay ſous ma conduite une veuve de trente ans de trés-bon eſprit, & de fort bon ſens, qui depuis un an & demy eſt dans le chemin d'une parfaite abnégation, & dont je puis répondre en toute maniere. Elle veut être Réligieuſe de ſainte Marie, loin de Paris. Elle a la ſanté. Elle a été élevée en France dans un Couvent.

Son Pere eſt François,& Chirurgien de la Reine d'Angleterre. Elle a une fille de neuf ans ; enfant de trés-bon naturel , qu'elle veut mettre en penſion pour être enſuite Réligieuſe, s'il plaît à nôtre Seigneur. Elles ont deux mille écus ; où voulez-vous que je les envoye ? Je vous les veux remettre. Elles ſont toutes prêtes , & ſoyez ſûre que vous en ſerez contente. Faites-moy réponſe , s'il vous plaît ; & priez Dieu pour moy , afin que je ne deſire que ſa volonté , & que je m'abandonne ſans réſerve à ſa Providence. récommandez-moy aux prieres de vos amies. Je n'écris point à vos ſaintes Filles ; mais auſſi je prie Dieu pour elles , plus que je n'ai jamais fait.

LA COLOMBIE'RE.

XIV. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA Révérende Mere, je ne ſçaurois m'empêcher de vous ſalüer, en vous adreſſant ces lettres. Nous célébrerons aprés-demain la Préſentation, un peu mieux que l'année paſſée, s'il plait à nôtre Seigneur; nous avons Indulgence pleniere en nôtre Chapelle, & j'eſpere que pluſieurs perſonnes la gagneront. On m'a laiſſé par une Providence toute particuliere, une vie de la Mere de Chantal. J'en ſuis ſi édifié que je ne ſçaurois vous le faire comprendre. Je l'ay déja fait lire à deux perſonnes qui en ſont ravies, & qui en ont tiré un profit incomparable. J'en eſpere encore un plus grand fruit; car je prétens m'en ſervir en pluſieurs occaſions. J'ai auſſi les lettres de S. François de Sales & j'aurai bien-tôt ſa Vie. J'eſpere de

faire beaucoup de profit par les livres & par l'interceſſion de ce grand Saint. Dieu m'a donné depuis peu une grande conſolation dans la conduite d'une veuve de grande qualité, qui n'eſt pourtant pas celle dont je vous ay écrit. Je me ſuis trouvé engagé par une Providence toute particuliere, à la diriger dans les voyes de Dieu. Je me plaignois de la lenteur de l'autre, celle-cy ne m'a rien couté, tout a été fait dés la premiere converſation. Loüé ſoit Dieu éternellement.

LA COLOMBIE'RE.

XV. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA REVERENDE MERE,

La paix de nôtre Seigneur J. C.

Comme cette lettre doit être portée juſqu'à Paris par un de mes amis, je

ne fais pas difficulté de vous écrire, comme ſi j'étois en pays Catholique. Je ne ſçaurois vous exprimer la joye que vous m'avez cauſée, en me donnant des nouvelles de toute vôtre Communauté. Je me réjoüis du ſurcroît de ſainteté que cette derniere retraite aura apportée à toutes vos chéres Filles. Elles ſont bien heureuſes d'avoir entre leurs mains autant de moyens qu'elles en ont de ſe rendre agréables à Dieu; ſi les Catholiques de ce pays-cy avoient une partie de ces avantages, je crois qu'il y en auroit beaucoup de ſaints. Mais c'eſt grand pitié de voir comme ils ſont perſecutez, & le peu de ſecours qu'ils ont pour la pieté. Ils n'y entendent point parler de Dieu, on leur défend d'aller à la Meſſe, auſſi ſe plaint-on qu'ils ne ſont pas trop fervents. C'eſt aſſûrément une Egliſe fort déſolée, & il me ſemble que les priéres des gens de bien ne ſont pas mal employées pour le rétabliſſement de la ferveur en ce Royaume. On ne trouve point icy de filles de ſainte Marie, mais on trouve Dieu par-tout quand on le cherche, & on

ne le trouve pas moins aimable à Londres qu'à Paris. Madame la Ducheſſe d'Iork, eſt une Princeſſe d'une grande pieté ; elle communie preſque tous les huit jours, & quelquefois même plus ſouvent ; elle fait tous les jours demi-heure d'Oraiſon mentale : elle m'a ordonné de prêcher le jour de la Préſentation : elle ſonge de fonder en Flandres un Couvent de vôtre Ordre pour des filles Angloiſes, & il y a préſentement une de vos Réligieuſes qui eſt en cette ville pour cela.

Je remercie Dieu de tout mon cœur, de la grace qu'il me fait d'être dans vôtre ſouvenir, & dans celuy de vos ſaintes Réligieuſes. Je ne doute point que vos prieres ne m'attirent de grandes graces ; mais je crains bien que je n'en faſſe pas le profit que je devrois. Je tâcheray de faire un bon uſage des avis que vous m'avez donné par écrit, & ſur tout de celuy que vous me marquez avoir été confirmé dans vôtre derniere ſolitude. Ma ſanté n'a jamais été meilleure graces à Dieu. Vous êtes trop charitable d'y prendre part, & de me recommander d'en avoir ſoin.

Je ne ſuis que trop éloigné des excez que vous craignez, je voudrois bien n'en pas faire de tout oppoſez, & être auſſi mortifié que je le devrois être. Pour la perſonne dont vous me parlez ſur la fin de vôtre lettre, je vous l'ay remiſe entre les mains, elle ne ſçauroit être mieux : j'apprens avec plaiſir qu'elle perſévére. Elle craint que dans ſon vœu, il n'y ait une choſe qui le borne à un lieu. Il eſt vray qu'on ne ſçauroit ſe donner à Dieu avec trop d'étenduë, & je ſerois aſſez d'avis (ſi c'étoit vôtre opinion) qu'elle promît à Dieu, qu'au cas qu'elle ne pût abſolument être dans vôtre maiſon, elle ſe mettroit dans une autre. C'eſt pour ôter toute reſſource à l'amour du monde; car il n'y a gueres d'apparence qu'elle le puiſſe plus facilement en un endroit qu'en un autre. Il n'y a rien de ſi raiſonnable que le commandement que vous luy avez fait d'interrompre durant ſon indiſpoſition les exercices qui pouvoient l'augmenter. Enfin, ma Mere, comptez-la s'il vous plaît comme une de vos filles, & moy comme le plus humble, & le plus

zélé de vos ſerviteurs.

LA COLOMBIE'RE.

Je me recommande aux deux Sœurs, que j'ay vû un peu plus ſouvent que les autres. Que j'ay de joye de ſçavoir qu'elles ſont contentes ! elles ſeroient bien malheureuſes ſi elles changeoient, j'aimerois mieux apprendre leur mort qu'un changement ſi funeſte. Mais je ne crains pas qu'aprés les graces qu'elles ont reçû de Dieu, elles puiſſent ſe détacher de luy, à moins d'être abſolument réprouvées.

LA COLOMBIE'RE.

XVI. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA REVERENDE MERE,

Je prens grande part à la mort de vos bonnes amies, pour leſquelles je ne

ne manqueray pas d'offrir mes petites prieres à nôtre Seigneur : & à la maladie de vôtre chére fille. La ſanté la remettroit en état de ſervir Dieu avec la ferveur qu'elle a toûjours fait ; & la mort la mettroit en état de joüir de Dieu, qui eſt la fin de tout le reſte.

C'eſt aſſûrément une fort agréable nouvelle que celle que vous me donnez de la démolition de cet édifice que Me. N. ſouhaitoit de voir détruit. J'eſpere que nôtre Seigneur ne ſe contentera pas de cela ; & qu'il reconciliera tant de Temples ſpirituels qui ont été bâtis à ſa gloire, mais que le Démon luy a uſurpez.

Vous ne pouvez donner un meilleur conſeil à vôtre prétendante que celuy d'être calme, & ne rien ajoûter à l'écrit dont il eſt queſtion. En effet ce qu'on auroit ajoûté auroit été une nouvelle ſource de peines. Je loüe nôtre Seigneur de ce qu'il n'a pas permis qu'elle ſe ſervît du conſeil imprudent que je luy donnois. Je ſouhaite extrémement qu'elle vous conſidére comme ſi vous êtiez déja ſa Superieure, & qu'en ce point elle accompliſſe

dés-icy le vœu qu'elle a fait. Vous ne pouviez rien m'apprendre qui me réjoüit davantage que ſa perſévérance dans le bien. J'eſpére qu'elle ne s'arrêtera pas en ſi beau chemin, & que par vôtre ſecours elle fera des progrés qui répondront à de ſi heureux commencemens. Quelle bénediction que les deux perſonnes dont vous me parlés enſuite ſoient conſtantes dans leur réſolution, que cela me donne de joye ! que je leur ſçay bon gré de faire honneur à la grace qu'elles ont reçûë, & à la ſainte Profeſſion qu'elles ont embraſſée ! Qu'à jamais le Seigneur ſoit beni de s'être ainſi réconcilié avec ſes épouſes, & de ſe les être attachées ſi fortement, que j'oſerois jurer qu'elles ſeront à l'avenir des plus fidéles & des plus ardentes à ſon ſervice.

Je ne manqueray pas de remercier Mr. N. du beau Sermon qu'il a fait à vôtre Féte. Vous me fites un grand plaiſir de me faire ſçavoir qu'on eſt bien content de luy. Je prie le Seigneur qu'il puiſſe réparer toutes mes fautes, & ſanctifier tous ceux de vôtre ville.

Je vous ay écrit combien triſtement je paſſerois icy le même jour, mais je ſuis bien-aiſe de vous dire que nôtre Seigneur ne m'a pas laiſſé ſans conſolation. Car le jour même, il me vint voir un homme, lequel étoit comme au deſeſpoir par la raiſon que je vais dire. C'eſt un Chirurgien qui a une emplâtre admirable, qu'il a reçû comme en héritage de ſon pere, & qui n'a jamais manqué depuis plus de trente ans de faire ſon effet ſur tous les malades à qui il l'a appliqué; cette emplâtre a une force ſi extraordinaire, qu'étant appliqué ſur quelque partie que ce ſoit, il la decouvre juſqu'aux os en vingt-quatre heures, ſans qu'il ſoit beſoin d'y appliquer le fer ni le feu. Le Chirurgien ayant été mandé par le Roy pour traiter un de ſes fils, qui étoit depuis deux ans entre les mains d'autres perſonnes, qui n'y avoient rien pû faire, promit de le guérir en deux mois de tems. Apeine eut-il donné cette parole que ſon reméde perdit toute ſa vertu: il trouva qu'il faiſoit ſur les autres malades qu'il traitoit un effet tout contraire à ce qu'il avoit accoûtumé

de faire : que non-seulement il ne pénétroit plus dans la chair, mais qu'il la corrompoit,& qu'il y formoit une espéce de cangréne. Il feint que le Prince auquel il devoit appliquer son emplâtre n'est pas encore bien disposé, il prend prétexte un jour sur le mauvais tems, un autre sur une autre chose ; cependant il éprouve l'emplâtre sur diverses personnes, il se s'applique sur soi-même, & ce qui devoit l'avoir rongé jusqu'à l'os en 24.heures, ne l'a pas seulement éfleuré en trois jours de tems. Il croit que quelqu'un des autres Chirurgiens, qui ne pouvoient souffrir qu'il eût été pris à leur place, & qui prévoyoient qu'à leur confusion il s'alloit acquerir une grande gloire : il croit, dis-je, qu'ils ont fait quelque sortilege, pour rendre inutile son reméde. Le pauvre homme pleuroit jour & nuit, il avoit promis de découvrir en vingt-quatre heures le mal de cet enfant, qui étoit caché dans l'os de la jambe, & on le pressoit de travailler à cette cure. Il eut recours aux exorcismes de l'Eglise, cela n'eut pas l'éfet qu'il avoit sujet d'espérer. Enfin il me

vint trouver le jour de S. François de Sales sur le soir, & il falloit nécessairement que le lendemain au matin il commençât à penser son malade, ou qu'il se dédît de la parole qu'il avoit donnée. Je luy conseillay de faire un vœu au Saint, dont nous faisions la Fête, il le fit ; le lendemain il appliqua son emplâtre, aprés quoy il alla voir les autres malades qu'il trouva tous en meilleur état, & le jour d'aprés étant allé lever l'appareil au Prince, il trouva que le remède avoit plus operé qu'il n'avoit jamais fait ; & depuis ce tems-là tout est allé aussi bien qu'il le pouvoit souhaiter. Le pauvre homme Communia deux jours aprés en action de graces, & il est dans une joye, & un desir de servir Dieu à l'avenir, que je ne vous puis exprimer. J'espere que cela fera connoître le grand Saint, & réveillera un peu la dévotion de nos Catholiques, laquelle est fort endormie. Dieu en soit éternellement loüé.

LA COLOMBIE'RE.

XVII. LETTRE.

A une Réligieuse.

A Londres.

MA REVERENDE MERE,

Il eſt vray que je me ſens un peu incommodé de la poitrine, qui eſt un endroit par où je me croyois impréna-ble. On y eſt fort ſujet en ce pays-cy à cauſe qu'on y brûle un charbon de pierre qui fait une méchante fumée. Ce que je ſens eſt encore peu de choſe. Je crois que l'étude y contribuë plus que toute autre choſe exterieure. Comme il faut que je me prépare à de nouveaux Sermons pour l'année ſuivante, il m'eſt venu en l'eſprit que je ferois peut-être mieux de prendre un peu moins de ſoin, & de me contenter de préparer en gros ce que j'ay à dire ſans vouloir tout écrire dans la derniere exactitude. Je m'en porteray mieux, j'en auray plus de tems pour aſſiſter

les ames dont Dieu me voudra confier la conduite, & peut-être que nôtre Seigneur donnera plus de bénédictions à des diſcours, où l'éloquence humaine aura moins de part. Madame la Ducheſſe d'York m'a prié de luy faire venir un cordon de ſaint François de Sales, j'ay écrit à Paris pour cela. La prétendante dont je vous ay écrit eſt merveilleuſement conſtante, & malgré toutes les tentations dont elle eſt agitée, elle part avec une ferme réſolution de mourir Réligieuſe, quand elle ſeroit aſſurée de ſouffrir les mêmes peines juſqu'à la mort. Elle a vingt ans, elle n'a point de mere : celle qu'elle a euë étoit une ſainte qui n'avoit jamais eu de plus grand deſir que de voir ſa fille Réligieuſe. Je crois qu'elle luy obtiendra cette grace dans le Ciel. Je ne ſçaurois aſſés vous exprimer ce que je ſens de reconnoiſſance pour tous les biens que Dieu m'a procuré par vôtre moyen. Vous voulez bien, ma trés-chere mere, que je vous exhorte à mieux profiter que je ne fais des graces qne vous recevez ; elles ont beaucoup de raport avec les miennes.

mais je ſerois au deſeſpoir ſi vous n'y répondiez pas mieux que moy. Je deviens tous les jours plus infidéle, & je ſuis contraint de dire à ma confuſion que Dieu ſe ſert de moy tous les jours pour former à la pieté des ames, qui dans trés-peu de tems me ſurpaſſent en toutes choſes. J'ay extrémement beſoin de vos prieres. Je vous recommande encore inſtamment les élûs que Dieu a en cette ville : Priez-le qu'il ne permette pas que mes indignitez arrêtent les deſſeins de ſa miſericorde. Je vois les plus belles eſperances du monde ; mais je tremble continuellement que je ne ruine tout par mes infidélitez. J'ay actuellement cinq perſonnes qui me viennent voir pour faire abjuration d'héréſie ; deux deſquels ont été Réligieux, les autres ſont deux Demoiſelles Françoiſes, & un jeune homme Anglois, mais il y a d'autres perſonnes qui ſont Catholiques bonnes, ou mauvaiſes, dont la parfaite converſion ſeroit de plus grande conſéquence, & dont je ne deſeſpére que quand je vois que c'eſt moy qui me mêle de les convertir. Je vous dis tout cela pour vous

exciter à continuer vos prieres & à les redoubler, s'il eſt poſſible.

J'eſpére que le paquet vous trouvera encore à N. je n'ay pû répondre plûtôt à ces bonnes filles, les lettres que j'en reçois me font beaucoup eſpérer d'elles. Je ne ſçay comment elles feront aprés vôtre départ; mais Dieu en aura ſoin. Je les abandonne à ſa Providence comme je tâche de m'y abandonner moy-même; car il me ſemble qu'outre la paix de l'ame, & la douceur de la vie, on trouve toutes choſes dans cet abandonnement. Sans ce ſecours, je ne ſçaurois vivre dans l'employ où je ſuis; parce que le ſoin des ames produit mille inquietudes à cauſe de la reſiſtance qu'elles font à la grace, ou de l'inconſtance de l'eſprit humain, duquel on ne peut rien ſe promettre. Il faut ſe remettre, néceſſairement du ſuccez à celuy qui en peut donner un bon à nos peines. Je ne puis aſſés vous exprimer ma gratitude pour les obligations que je vous ay. Je prie Dieu qu'il vous recompenſe au centuple.

XVIII. LETTRE.

A une Religieuſe.

A Londres.

MA REVERENDE MERE,

Je vous rends mille graces de la lettre que vous m'avez écrite ; & de la part que vous voulez bien prendre à ma ſanté. Il me ſemble qu'elle ſe rétablit par la volonté de Dieu, & que le grand accident qu'on a crû devoir être mortel, ſera juſtement ce qui me ſervira à me rendre une ſanté, ou entiere, ou du moins telle que je pourray encore ſervir nôtre Seigneur. C'eſt merveille de voir combien d'avantages temporels & ſpirituels me ſont venûs par cette maladie, je ne les ſçaurois aſſez admirer, ni loüer la ſageſſe & la bonté infinie de Dieu, qui fait réüſſir ſes aimables deſſeins par les mêmes voyes qui ſemblent aux hommes devoir tout détruire. Je n'ay jamais eu

tant de joye, jamais je n'ay trouvé Dieu ſi bon à mon égard que dans le tems que je me ſuis vû dans le plus grand danger de mourir. Je n'aurois pas changé ce peril, pour tout ce qu'il y a au monde de plus digne de nos deſirs. Je me modere beaucoup dans le zéle que vous prétendez que j'ay. Dieu veüille qu'il ſoit bien pur : tel qu'il eſt il me ſemble que Dieu y donne plus de bénédictionsque ma foibleſſe ne m'en pourroit faire eſperer. Celà me perſuade toûjours davantage que ce ne ſont pas nos ſoins, ni nos travaux qui ſanctifient les ames. La vôtre m'eſt trés-chere, je prie tous les jours nôtre Seigneur qu'il augmente en vous les graces qu'il y a répanduës, & dont je le remercie trés-affectueuſement. Je prie encore pour vôtre Communauté, à qui je ſouhaite mille bénédictions. Je vous ſuis trés-obligé de la copie de la lettre que vous m'avez envoyée. Si ce qui me regarde n'eſt pas tout-à-fait vray, je n'en puis accuſer que moy-même, qui par mes infidélités continuelles m'oppoſe aux deſſeins de la miſericorde de Dieu. J'eſpere d'elle

toute-fois & le pardon de ces infidélités, & la grace d'être à l'avenir plus fidéle à Dieu. Pour vous, ma Révérende Mere, ſoyez à jamais dans le cœur de JESUS-CHRIST, avec tous ceux qui ſe ſont entierement oubliez eux-mêmes, & qui ne ſongent plus qu'à aimer & glorifier celuy qui mérite ſeul tout amour & toute gloire.

LA COLOMBIE'RE.

XIX. LETTRE.

A une Réligieuſe.

MA REVERENDE MERE,

Vous avez fait tant de prieres pour le retour de ma ſanté, que je crois que Dieu vous aura enfin exaucée. Je me trouve mieux que je n'ay encore fait depuis mon retour d'Angleterre; mais vous n'avez encore rien fait, ſi je ne reviens dans l'état où j'étois auparavant. Il faudra bien prier encore plus, pour m'obtenir la grace de vivre comme vous ſçavez que je le dois

faire. J'aurois beſoin de ſecours bien particuliers pour me comporter de telle ſorte étant en ſanté, que je n'aye pas ſujet de me repentir d'être guéri. Cependant ſi je ſçavois qu'à l'avenir il dût y avoir en moy un ſeul atôme qui vécût pour le monde & non purement pour Dieu, j'aimerois mille fois mieux être mort. Voyez ſur cela ce que vous devez faire pour moy auprés de Dieu; car je m'en prendrois à vous en partie s'il arrivoit que mon rétabliſſement me fût préjudiciable. Quoy que j'aye été ſi long-tems à vous répondre, je n'ay pas laiſſé de prier nôtre Seigneur pour l'heureux ſuccez de vôtre retraitte. J'eſpére que vous & toutes vos filles s'y ſeront renouvellées dans l'amour de JESUS-CHRIST. Vous êtes bien-heureuſe en ce que Dieu vous a commiſe pour enflammer en elles cet amour, & le porter s'il eſt poſſible juſqu'à ſon comble. Pour cela j'ay remarqué qu'outre un grand zéle, il eſt néceſſaire d'avoir une humilité profonde, & une défiance entiere de ſoy-même, qu'il faut proceder ſans empreſſement, & attendre avec paix

& confiance qu'il plaiſe à Dieu de faire dans ces ames ce que ſa grace ſeule eſt capable d'y opérer, & dont il doit avoir toute la gloire. L'experience vous a ſans doute déja appris tout cela, je prie nôtre Seigneur qu'il vnus aide à le bien mettre en pratique. Vous avez appris ſans doute la mort de Mademoiſelle N. la pauvre fille a beaucoup ſouffert interieurement en ce monde, & avec beaucoup de fidélité. Je la vis un moment l'Eté dernier; elle me dit en me quittant qu'elle ne me verroit plus dans la penſée où elle étoit que je mourrois moy-même bien-tôt. Priez Dieu qu'il luy faſſe miſericorde, & à moy auſſi. Je vous envoye tous les jours bien des bénédictions: je ne doute point que, comme c'eſt de la part de Dieu, & au nom de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, & de toute ſon Egliſe, que je vous les envoye, elles ne parviennent juſqu'à vous. Ainſi ſoit-il. Tout à vous en nôtre Seigneur JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIE'RE.

XX. LETTRE.

A une Réligieuſe.

MA REVERENDE MERE,

Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST ſoit toute nôtre force & toute nôtre joye. C'eſt de la campagne que je vous écris, & ou j'acheve de faire quelques remedes qu'on m'a preſcrit. Vous voyez que je ſuis chez mes parens, ce qui eſt pour moy un grand ſujet d'abjection, & au lieu de les édifier par mes diſcours: & par ma maniere de vivre, les Medecins m'ordonnent de me taire, ou de ne parler que pour me divertir. N'eſt-il pas vray que voilà une vie bien humiliante? Je comprens qu'une ame bien ſpirituelle pourroit ſe faire de cette vie une eſpéce de Purgatoire, trés-propre pour la purifier. Mais Dieu ſoit éternellement béni de ſa patience infinie, laquelle me ſupporte, nonobſtant mon inutilité, & les imperfections que je découvre en

moy tous les jours. La perſonne dont vous me parlés a la penſée d'être Réligieuſe depuis long-tems, elle eſt dans le deſſein de l'executer quelque jour : Pourquoy differer ? Elle n'attend que l'ordre du Directeur, lequel ne s'y oppoſe que par des raiſons de ſanté qui ſeront toûjours plus fortes. Ces raiſons ne rebutent pas les Superieurs ; cependant le monde eſt privé de l'exmple que luy donnera ce ſacrifice. La perſonne eſt empêchée d'embraſſer un état plus parfait qu'elle a le courage d'embraſſer, & que JESUS-CHRIST conſeille à tous les Chrêtiens. Elle eſt privée elle-même de mille ſecours, de mille commoditez de ſervir Dieu. Ce ſacrifice ne laiſſe pas de coûter quelque choſe à ſon cœur, n'eſt-ce pas un ſigne que ce cœur n'eſt pas tout-à-fait libre, & qu'il luy reſte quelque choſe à donner à Dieu ? Priez-le, je vous prie pour le ſuccez de cette affaire, & pour moy, qui ſuis tout à vous dans le cœur de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIERE.

XXI. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Paris.

MA Révérende Mere, je ne vous écris que pour vous donner avis de mon arrivée en cette Ville. Je ſuis ſorti d'Angleterre aprés en avoir été banni par Arrêt, & avoir couru pluſieurs hazards de perdre la vie. J'ay été priſonnier durant cinq ſemaines. Mon mal s'eſt renouvellé dans la priſon; mais maintenant je ſuis mieux. Comme j'eſpere vous voir dans peu des jours, je ne vous en dis pas davantage. J'ay trouvé icy une de vos lettres, où vous me parlez de la prétendante dont je vous avois écrit; elle a été obligée de fuïr pour ſe ſouſtraire à la perſécution; elle eſt icy, mais bien loin de pouvoir donner huit mille francs, il faut néceſſairement qu'elle ſe réduiſe à ſeize cent écus; encore ne les peut-elle pas avoir ſi-tôt. Tout étant dans un ſi

grand trouble en Angleterre qu'on n'y peut faire nulle affaire. En attendant qu'on luy faſſe toucher ſon argent, elle pourroit entrer en qualité de Prétendante, & la fille, de Penſionnaire; car il luy eſt aiſé de payer la penſion; mais elle ne veut point entrer au Novitiat qu'elle n'ait reçû ſon argent; je le luy ay conſeillé ainſi. C'eſt une perſonne fort accomplie. Si vous le jugez à propos j'en feray la propoſition à la Mere Superieure de N..... je crois qu'elle ſera acceptée, je vous envoyeray la lettre que je luy écriray. Que de choſes j'auray à vous dire, ſi Dieu nous fait la grace de nous entrevoir. J'ay laiſſé à Londres des perſonnes d'un grand mérite, & bien cheries de Dieu. Je ne pers pas eſperance d'en voir quelques-unes entre vos mains. Priez Dieu pour elles, & pour vôtre ſerviteur en JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIE'RE.

XXII. LETTRE.

A une Demoiſelle.

MADEMOISELLE,

J'ay reçû avec joye les bonnes nouvelles que vous m'avez données de vous-même ; c'eſt pour moy une trés-grande conſolation de voir renaître en vôtre cœur les ſaints deſirs que je vous ay vû concevoir, & je demande à Dieu de toute mon ame qu'il les nourriſſe, & qu'il les augmente toûjours davantage. J'eſpere que la petite faute que vous avez faite vous aura été fort utile, & que vous en ſerez ſortie aſſez forte pour vaincre toutes les difficultez qui s'oppoſent à vos généreuſes réſolutions. Mon Dieu, quand je me ſouviens de la ferveur où je vous ay vûë, j'aurois juré que vous êtiez toute pleine de courage. Il n'y a rien de perdu, puiſque nôtre Seigneur vous fait la grace de reprendre cette belle route. Il faut une fois pour toutes, ſe réſou-

dre à déplaire à tout l'Univers plûtôt que de déplaire à Dieu. Les perſonnes pour qui vous avez de la complaiſance ne vous défendront pas devant Dieu, ce ſera pour vous une grande confuſion de les avoir plus conſiderées que celuy qui doit être vôtre Juge. J'avoüe que pour entrer dans le chemin de la pieté on a beſoin d'un peu de force ; mais quand on s'eſt une fois déclaré tout eſt fait, & l'on joüit d'une grande paix. Souvenez-vous de moy dans vos prieres, & croyez-moy dans le cœur de Jeſus tout à vous.

LA COLOMBIE'RE.

XXIII. LETTRE.

A une Demoiſelle.

MAdemoiſelle, j'aprens avec beaucoup de joye ce que vous m'écrivez de vous-même, j'eſpere qu'avec la grace de Dieu, nous viendrons à bout de tout. Si vous êtes conſtante à vous vaincre, la paix dont vous joüiſſez durera infailliblement. Dieu la don-

ne toûjours aux ames humbles & courageuſes. Il n'importe guére que vous vous aprochiez des Sacremens, avec une ferveur ſenſible, pourvû que vous remplaciés cette diſpoſition, par une profonde & ſincere humilité, ſans quoy il n'eſt rien de ſi mépriſable que nous, aux yeux de Dieu, & avec quoy nous pouvons l'aborder ſans heſiter; trés-ſûrs, qu'il daignera abbaiſſer ſur nous les yeux de ſa miſericorde infinie. Je le prie de tout mon cœur qu'il vous en faſſe reſſentir les effets, & qu'il vous rempliſſe de ſon amour.

LA COLOMBIE'RE.

XXIV. LETTRE.

A une Demoiſelle.

MADEMOISELLE,

Je me ſuis trompé, ſans doute dans la datte de ma derniere lettre. J'en ay reçû deux de vous depuis ce tems-là. Dans la premiere vous me parlez de Mademoiſelle de N. J'aprens avec joye

qu'elle eſt entrée en la maiſon de Dieu, & cette joye n'eſt point diminuée par les peines que vous me marquez qu'elle ſouffre. Son ſacrifice en eſt d'autant plus prétieux, & plus agréable à l'Epoux, à qui elle ſe donne. Le plûtôt qu'elle pourra entrer dans l'eſſay ſera le meilleur, elle n'a déja que trop differé d'être toute à Dieu ; & tout délay doit être retranché à l'amour qui eſt impatient naturellement, & ſurtout du côté de Dieu, qui ſçait aimer, & qui aime comme il faut. Vous me parlez enſuite d'aller à..... je n'y vois nulle apparence pour ce Printems, ni pour l'Eté qui vient. Je ne ſçay ſi en Automne cela ſe pourra faire : il pourroit arriver quelque choſe qui me faciliteroit ce voyage ; mais je ne puis rien aſſurer préſentement. Il faut qu'Elle & Vous, vous vous ſoumettiez à la volonté de Dieu ; & que nous nous accoûtumions à nous paſſer de tout hors de luy. C'eſt beaucoup qu'ayant été ſi prés de mourir, il me laiſſe encor la liberté d'avoir avec vous quelque commerce de lettres pour nous encourager mutuellement à l'aimer juſ,

ques à la mort. Je ne ſouhaite point que vous me veniez voir, ni Vous ni qui que ce ſoit autre. Si Madame N. a envie de ſervir Dieu, comme il faut, il eſt tout viſible qu'il ſeroit à propos qu'elle ſe défit de ce qui l'embarraſſe ; pour la maniere dont elle le doit faire, il faut qu'elle conſulte des gens d'affaire ſages, & déſintereſſez, & qu'elle ſuive leur conſeil. Je ne ſçay à quoy il vous ſerviroit de me voir pour calmer vos peines, ſur le ſujet dont je vous ay prié de ne plus parler. Il me ſemble que ma priere devroit ſuffire pour vous tirer d'inquietude : ſi Dieu ne le permet pas, il faut ſe jetter dans le ſein de ſa Providence, & ſouffrir avec patience. Sur le dépoüillement du temporel ; vous vous êtes répondu à vous-même tout ce que je pouvois vous répondre. Que craignez-vous ? La pauvreté vous paroit-elle donc un ſi grand mal ? Aprés que Jeſus-Chriſt l'a choiſie pour vôtre amour, croiriez-vous faire trop en faiſant pour luy ce qu'il a fait pour vous ? Et vous eſtimeriez-vous malheureuſe de luy reſſembler ? Soyez en repos ſur vôtre

Oraiſon, la faute que vous avez faite en témoignant vôtre chagrin, eſt une grande infidélité ; mais elle n'eſt pas ſans remede, humiliez-vous. C'eſt profiter de ſes fautes que de devenir plus humble. Priez toûjours bien nôtre Seigneur pour moy, afin qu'il me pardonne mes pechés, & qu'il ne permette pas que je l'offenſe davantage.

LA COLOMBIE'RE.

XXV. LETTRE.

A une Religieuſe.

VOus voyez, ma trés-chere ſœur en JESUS-CHRIST, que je me prévaux de vôtre charitable diſcretion. C'étoit pourtant mon deſſein de vous voir hier. Je fus arrêté par une affaire qui me ſurvint, & que je n'avois pas prévûë. Je ſuis bien aiſe que vous ayez continué dans les deſſeins de faire les exercices pour les raiſons que vous me marquez. Vous avez choiſi le livre & le ſujet des méditations qu'il vous faloit.

loit. Pour tout le reſte il me ſemble que pour tirer quelque fruit de la retraitte, elle doit être entiere autant qu'il eſt poſſible, c'eſt-à-dire qu'elle ne doit être interrompuë par aucune converſation, quelque ſainte qu'elle puiſſe être, ſi ce n'eſt du Directeur, ou de la Supérieure, ſi elle le ſouhaite; ou qu'il fût néceſſaire. Il faut ſe preſcrire une régle pour l'employ du tems, qui ne vous en laiſſera pas un moment de libre, & être fort exacte à l'obſerver. Il faut peu lire; une heure le matin, & autant le ſoir ſuffit. Ne ſe point attendre aux conſolations interieures; mais être diſpoſée aux ariditez, à l'ennuy, & aux autres croix qu'il plaira à Dieu vous envoyer, être bien réſoluë, à écouter Dieu & à le ſuivre, auſſi loin qu'il luy plaira vous attirer. Ce n'eſt pas toûjours dans le tems de l'Oraiſon, qu'on reçoit les plus grandes lumieres, c'eſt ſouvent dans les autres tems, ſi on eſt fidéle à les employer en la maniere qu'on s'eſt preſcrite au commencement. Il me ſemble qu'il eſt important d'entreprendre ces exercices plus ſerieuſement qu'on ne l'a peut-être fait,

pour examiner de bonne foy ſi l'on a vécu comme on devroit vivre, ſi la prudence & la religion ne demandent point de nous quelque choſe, ſoit pour le préſent, ou pour l'avenir, que nous avons négligé juſqu'à cette heure, faute d'y faire aſſez de réfléxion. De quoy s'agit-il ? l'affaire eſt-elle de conſéquence, y peut-on prendre trop de ſûreté ? Sur quoy eſt fondée la confiance où je vis, & les délais que je prens ? Ne hazardé-je point trop en manquant aux moindres précautions ; & qu'eſt-ce que je hazarde ? Servons-nous un peu de nôtre raiſon dans la choſe du monde que nous devons avoir le plus à cœur, & pour laquelle ſeule la raiſon nous a été donnée. Il faut vivre en ſainte, je ne dis pas d'abord juſqu'à la mort, mais au moins durant ſept ou huit jours. La plus légere infidélité pourroit tout gâter, & mettre un obſtacle invincible aux graces que Dieu vous a préparées. Il ne faut pas pour cela oublier que vous êtes malade; les plus grandes mortifications ſont celles du cœur & de l'eſprit; ne leur accordez rien durant tout le tems qu'e

vous ſerez retirée, ſi vous voulez que Dieu vous faſſe ſentir l'onction de ſa grace. Priez Dieu pour moy, s'il vous plaît, je le feray auſſi pour vous, afin que N. Seigneur vous rempliſſe de ſon amour, & vous inſpire un grand déſir de ſouffrir, & une ſi grande conformité à ſa volonté, que vous ne craigniez à l'avenir, ni la vie, ni la mort. Je ſuis en luy tout à vous.

La Colombie're.

XXVI. Lettre.

A une Religieuſe.

DEpuis que je ne vous ay écrit, Ma trés-chere Sœur, le crachement de ſang m'a repris, & ainſi je ne crois pas que je puiſſe avoir la conſolation de vous voir pendant vôtre retraitte; vous n'y perdrez rien, nôtre Seigneur qui eſt infiniment bon, ſuppléra avec avantage à mon défaut. Il veut que nous mettions en luy toute nôtre confiance; & c'eſt pour cela qu'il nous ſouſtrait tous les ſecours

que nous pourrions attendre d'ailleurs. Je vois bien que je ne ſuis bon à rien, & que je ne fais que gâter l'ouvrage qu'il me met entre les mains, puiſqu'il m'ôte tout moyen de travailler. Sa ſainte & aimable volonté ſoit uniquement accomplie, & la nôtre, quelque bonne qu'elle ſoit en apparence, anéantie, & ſacrifiée à ſon bon plaiſir. Je prieray Dieu de tout mon cœur qu'il vous inſpire un amour ſincere & parfait, pour cette adorable & ſouveraine volonté, afin qu'elle regne en vous abſolument, & qu'elle triomphe de tous les déſirs, & de tous les mouvemens de vôtre ame. Demandez, s'il vous plaît, la même grace, afin qu'étant tout-à-fait morts à nous-mêmes, celuy-là ſeul vive en nous, dans lequel je ſuis vôtre trés-humble & obéïſſant ſerviteur.

LA COLOMBIE'RE.

XXVII. LETTRE.

A une Dame.

MADAME,

Je n'ay qu'un moment de tems pour répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; la conduite que vous voulez tenir avec la perſonne dont vous me parlez ſeroit aſſez raiſonnable, & peut-être même aſſez chrêtienne, ſi le zéle qui vous porte à l'abandonner étoit bien pur, & qu'il n'y entrât point de paſſion. Mais ces grandes inquietudes ſont des marques infaillibles que vous ſongez bien moins à vanger Dieu, qu'à vous vanger vous-même de l'affront que vous recevez. Croyez-moy, Madame, tenez vôtre cœur dans le plus grand calme que vous pourrez, & uſez en cette rencontre de la même conſtance que vous avez fait paroître en tant d'autres occaſions. Que vous êtes bonne, Madame, de vous alarmer, & de perdre

le repos pour une faute irréparable, vous êtiez trop insensible à tout le reste, & je vois bien que Dieu a choisi cet endroit par où vous pouviez être piquée, pour avoir une preuve de vôtre soumission. Jusques-icy vous n'avez pas trop bien reçû la croix qui vous a été présentée: mais il est encore tems d'en profiter; il faut se taire, & avoir pour la parente de Monsieur N. l'indulgence que nous souhaitons que Dieu ait pour nous. Vous en avez déja assez fait pour persuader aux gens que cette avanture vous a touchée. Vous pouvez dire désormais que vous avez résolu de n'en plus parler; que vous n'avez pris la chose que trop à cœur, & que quand vous en mourriez de douleur, vous ne répareriez pas le mal qui a été fait. Si vous ne pouvez sauver cette fille devant les hommes, excusez-la du moins en vôtre cœur, portez-luy compassion, faites-luy tout le bien que vous pourrez. En un mot tirez de cette affaire tout le fruit que vous pourrez pour vôtre ame. Il est vray que je dois quitter ce pays au mois de Septembre; mais je

ne ſçay encore où je dois aller. Quelque part du monde que l'on m'envoye, j'y porteray une eſtime particuliere de vôtre vertu, & un trés-grand déſir de vôtre ſanctification. Je voudrois pouvoir y contribuer en quelque maniere, je n'y épargnerois, ni mes prieres, ni mes peines. Mais Dieu ſeul peut mettre la main à cet ouvrage; & il en veut avoir toute la gloire. Ce ſera beaucoup pour moy, ſi vous me promettez d'aſpirer à celle d'être toute ma vie, avec un trés-profond reſpect, Madame, Vôtre trés-humble, & trés-obéiſſant ſerviteur.

LA COLOMBIE'RE.

XXVIII. LETTRE.

A un Jéſuite.

MON RE'VE'REND PERE,

J'attendois le départ de N. pour vous écrire, mais je ne croyois pas qu'il dût être différé ſi long-tems; vous attendez ſans doute que je vous

témoigne combien je vous trouve à dire icy, & quelle eſt la douleur que me cauſe vôtre éloignement ; mais non, mon cher Pere, je me réjoüis tous les jours davantage d'être ſéparé de vous. Il étoit mal-aiſé que je fuſſe détaché de toutes choſes, pendant que vous êtiez icy, & je ſens bien préſentement que ce n'étoit pas Dieu ſeul qui m'adouciſſoit ce ſéjour, lorſque je vous avois pour Compagnon de ma ſolitude, vous êtes trop éclairé pour n'apercevoir pas en cela le juſte ſujet de ma joye. C'eſt un ſi grand bien de ne poſſeder plus que Dieu, & d'être privé de tous les plaiſirs, qu'on peut goûter hors de luy, qu'on doit compter parmi nos avantages toutes les pertes qui nous mettent en cet état. Il ne tient pas, ce me ſemble, à la Providence divine que je n'y ſois parfaitement ; mais vous ſçavez qu'au défaut de toutes choſes, on ſe trouve encor ſoy-même. Au reſte quelque perſuadé que je ſois, qu'il n'eſt point de bonheur en la vie que de faire ce que Dieu veut, j'ay bien de la peine de m'empêcher de vous porter quelque

envie, lorſque je penſe au repos dont vous joüiſſez. Je n'en demande aucun à Dieu; mais auſſi n'en eſperé-je point juſqu'à la mort. Profitez de celuy, qu'il vous donne, Mon cher Pere, croyez moy, & ſervez-vous-en pour vous faire un Saint. Peut-être que ſi vous manquez cette occaſion, vous n'en aurez jamais une pareille, & vous perdrez pour le Ciel bien des années de travail & de fatigue, qui ſuivront ſans doute cette année-cy. N'admirez-vous point la bonté de Dieu, qui vous a inſpiré un ſi grand déſir d'être à luy, juſtement dans le tems qu'il vous mettoit dans un lieu & dans un employ, qui vous devoit rendre ſi facile l'execution de ce deſſein. Vous voulez bien que je vous parle avec franchiſe, ſi vous voulez répondre aux faveurs que vous recevrés, ſoyez ſur vos gardes contre les premieres atteintes des paſſions, & ſur tout de l'amour du plaiſir, & de l'honneur; l'amour du plaiſir renferme les amitiez: Si je ne me trompe vous êtes entierement ſuſceptible de tout cela, & il n'eſt gueres en vôtre pouvoir de modérer ces paſ-

ſions, lorſque vous leur avez une fois donné entrée ; elles vous occupent d'abord, elles emportent toute vôtre application, elles vous font négliger tout le reſte, de ſorte que dans la ſuite quand elles viendroient à ſe ralentir, vous vous trouvez ſi perdu, pour ainſi dire, ſi éloigné de Dieu, ſi hors de route, que ne ſçachant par où reprendre vôtre chemin, vous êtes en danger de vous jetter par déſeſpoir à travers les champs, & d'aller par tout, où le naturel vous conduit. C'eſt pourquoy combattez les premiers mouvemens, & prévenez-les, s'il eſt poſſible par une grande retraitte. Mon Dieu, mon pauvre ami, Dieu vous a fait un cœur qui me paroît ſi propre pour l'aimer, ſeroit-il bien poſſible qu'il fût pour quelque autre que pour celuy qui l'a fait, je vous demande pardon de ma liberté : Priez nôtre Seigneur qu'il me convertiſſe.

LA COLOMBIE'RE.

XXIX. LETTRE.

A une Demoiſelle.

NOn, Mademoiſelle, vous ne faites point mal de reſter avec N.... pour les raiſons que vous me marquez: mais au nom de JESUS-CHRIST, ſouffrez tout ſans vous plaindre, & ſans murmurer. Les injures, les blaſphémes doivent vous faire verſer des larmes, parce que ce ſont des ſuites de vos infidélitez paſſées, mais nullement vous mettre en colere, ni vous faire pouſſer une ſeule plainte. Faites à vos neveux tout le bien que vous pourrez, mais détachez-en vôtre cœur de plus en plus. Ne manquez jamais à la priere du matin, autrement vous vous expoſeriez à tout perdre. Quoy, vous laſſeriez-vous du bon Dieu; ou ſi vous mépriſeriez l'honneur qu'il vous fait de s'entretenir avec vous; il faut que cela paſſe avant tout le reſte, & ne ſonger non plus aux affaires avant vôtre méditation, que s'il n'y avoit point

d'affaires pour vous. En verité ce ſeroit une belle civilité, & une grande marque d'amour, que lorſque JESUS-CHRIST vous attend & vous appelle pour vous ouvrir ſon cœur, & pour ſçavoir ce qui ſe paſſe dans le vôtre, vous l'oubliaſſiez pour aller vous occuper à des niaiſeries. Je voudrois pouvoir écrire à tous les coins de vôtre maiſon, mais ſur tout dans vôtre cœur, ces trois mots, patience, amour, préſence de Dieu.

LA COLOMBIE'RE.

XXX. LETTRE.

A une Demoiſelle.

JE me réjouïs, Mademoiſelle, d'aprendre que vous êtes enfin ſéparée de N. . . . Dieu en ſoit éternellement loüé: profitez bien de vôtre ſolitude: au nom de nôtre Seigneur, ne vous tourmentez plus tant des tailles, ſi j'étois à vôtre place j'aimerois mieux donner le double que de faire la moindre des fautes que vous faites en mur-

murant. Si nôtre Seigneur vous demande vôtre bien par l'entremiſe de ceux qui ont authorité, le refuſerez-vous ? N'eſt-ce pas à luy que tout appartient ? N'avez-vous pas tout reçû de luy ? Croyez-vous que cela ſe faſſe ſans un ordre particulier de ſa Providence ? Faites ce que vous pouvez afin qu'on ne vous faſſe pas d'injuſtice, parce que nôtre Seigneur le veut bien ainſi : mais que ce ſoit ſans inquietude, & quand vous aurez fait ce qui eſt en vôtre pouvoir, donnez vôtre argent au Receveur avec autant de joye, que ſi Jeſus-Chriſt en perſonne vous le demandoit viſiblement. N'omettez jamais la priere du matin, ſans une véritable néceſſité, le ſujet de la Magdeleine eſt bon depuis le commencement de l'année juſques à la fin ; tant que vous vous en trouverez bien, & en général tout ſujet qui vous plaira où vous trouverez du goût, & du profit ; c'eſt celuy auquel vous ferez trés-bien de vous tenir. On peut changer tous les jours, & même ſouvent dans une même méditation, & auſſi l'on peut ſe tenir au même toute la

vie. Il faut examiner ce que vous faites dans cette priere, & quelles ſont vos penſées & vos ſentimens les plus ordinaires, quand vous vous entretenez avec Dieu : ſi vous êtes fort diſtraite, ſi vous vous plaiſez à cet exercice, ſi vous penſez ſouvent à Dieu durant le jour, à quelle vertu vous vous ſentez plus pouſſée intérieurement. Vous feriez bien de découvrir tout cela à vôtre Directeur ; comme auſſi ſi vous avez de grands déſirs de Communier, & quel effet la préſence de Jeſus-Chriſt fait en vôtre cœur. Continuez, s'il vous plaît, de prier pour moy, je ne ceſſeray jamais de le faire pour vous, ni de vous ſouhaiter toutes les graces, qui vous ſont néceſſaires pour vôtre ſanctification, que je prie nôtre Seigneur de vouloir avancer & accomplir au plûtôt par ſa miſericorde infinie.

LA COLOMBIE'RE.

XXXI. LETTRE.

A une Religieuſe.

SI vous avez une confiance entiere à vôtre Supérieure, vous n'êtes pas tout-à-fait ſi malheureuſe que vous le dites, ma trés-chere ſœur, il eſt difficile de perir quand on eſt ainſi attaché à ceux que Dieu nous a donnez pour nous conduire dans le Ciel; l'éloignement où vous vous trouvez de tout goût ſenſible, eſt un châtiment amoureux que Dieu exerce ſur vous. Si j'étois en vôtre place je ne m'en troublerois pas; ni je ne ferois pas de grands efforts d'eſprit pour le recouvrer, je ſouffrirois humblement & patiemment ces rebuts. Je tâcherois ſeulement d'empêcher mes paſſions d'éclater, agiſſant malgré elles en tout ſelon la volonté de Dieu, & recevant comme une pénitence du paſſé toute la peine que je ſentirois à faire le bien. Voilà ce me ſemble, ma chere ſœur, le meilleur conſeil que je puiſſe vous

donner, en le ſuivant exactement vous trouverez dans le trouble même cette paix que vous cherchez, & que je vous ſouhaite entiere & parfaite, tout à vous en JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIE'RE.

XXXII. LETTRE.

A une Demoiſelle.

MAdemoiſelle, je ne me laſſe point de vous ſervir, ſi vous ne vous laſſez pas plûtôt de ſervir Dieu & de l'aimer. J'eſpere que vous le ferez juſques à la mort. Mais comment ferons-nous pour l'aimer de tout nôtre cœur, tandis que nous aimons tant cet argent. Mon Dieu, que vous ſeriez heureuſe, ſi vous êtiez pauvre ? Si vous n'aviez point de neveu, la choſe ſeroit bien-tôt faite ; mais à la bonne heure, ayez ſoin de ce malheureux argent. Mais conſervez-le, s'il eſt poſſible, ſans inquiétude ; il vaudroit mieux qu'il perît mille fois que s'il vous faiſoit faire

un petit péché veniel ; je trouve fort bonne la réfléxion que vous faites de l'avantage que vous avez tiré du changement, qui s'eſt fait en cet homme, & comme vous n'êtes devenuë meilleure que quand il a commencé à devenir plus méchant ; Dieu ſoit éternellement loüé qui fait ainſi ſervir la corruption d'un pêcheur à la converſion de l'autre ; quand vous ſerez retirée ſouvenez-vous que vous devez l'être de cœur, auſſi bien que de corps ; que ſi vous devenez meilleure dans la ſolitude, ce ſera ſigne qu'en la cherchant vous aurez fait la volonté de Dieu, il ne faut pas l'aimer, parce que vous y vivrez en paix, & avec plus de douceur ; mais parce que vous n'y ferez pas tant de fautes. Enfin, ſi à la place de cette croix que vous quittez Dieu vous en envoye une autre, portez-la de bonne grace. Ne parlez à perſonne des N. . . . dites que ſi vous en êtes ſéparée, c'eſt plûtôt un effet de vôtre impatience, que de ſa mauvaiſe humeur. Entretenez-vous ſouvent avec Dieu dans vôtre retraitte, mais doucement, tout à vous en J. C.

LA COLOMBIE'RE.

XXXIII. LETTRE.

A une Religieuſe.

MA trés-chere Sœur, je prie nôtre Seigneur qu'il ait pitié de vous, ſelon ſa trés-grande & infinie miſericorde. J'ay été touché d'une trés-vive douleur en liſant vôtre lettre ; & ce n'eſt pas tant pour les fautes que vous avez faites : ce qui m'a le plus affligé, c'eſt l'état pitoyable où je vois que ces fautes vous ont miſe, à cauſe du peu de confiance que vous avez en la bonté de Dieu, & en la facilité amoureuſe avec laquelle vous devriez ſçavoir qu'il reçoit ceux qui l'ont le plus griévement offenſé. Je reconnois en vôtre diſpoſition préſente les artifices, & la malice extréme de l'eſprit malin, qui tâche de profiter de vos chûtes, pour vous porter au déſeſpoir ; au lieu que l'Eſprit de Dieu vous porteroit à l'humilité, & à la componction, & vous inſpireroit de chercher les moyens de réparer le mal que vous avez fait. Il

eſt grand, ma trés-chere Sœur. Mais il n'eſt pas ſans remede, il peut même être un reméde admirable pour vous guérir entierement de tout orgüeil & de toute préſomption. Si j'étois en vôtre place, voici comme je me conſolerois. Je dirois à Dieu avec confiance. Seigneur voici une ame qui eſt au monde pour exercer vôtre admirable miſericorde, & pour la faire éclater en préſence du Ciel & de la terre; les autres vous glorifient en faiſant voir quelle eſt la force de vôtre grace par leur fidélité, & par leur conſtance: combien vous êtes doux & liberal envers ceux qui vous ſont fidéles: pour moy je vous glorifieray en faiſant connoître combien vous êtes bon envers les pécheurs, & que vôtre miſericorde eſt au deſſus de toute malice, que rien n'eſt capable de l'épuiſer, que nulle rechûte quelque honteuſe & criminelle qu'elle ſoit ne doit porter un pécheur au déſeſpoir du pardon. Je vous ay griévement offenſé, ô mon aimable Rédempteur; mais ce ſeroit bien encore pis, ſi je vous faiſois cet horrible outrage de penſer que vous

n'êtes pas assez bon, pour me pardonner; c'est en vain que vôtre ennemi & le mien me tend tous les jours de nouveaux piéges: il me fera tout perdre plûtôt que l'esperance que j'ay en vôtre miséricorde; quand je serois retombé cent fois, & que mes crimes seroient cent fois plus horribles qu'ils ne sont, j'espererois encore en vous. Aprés quoy il me semble que rien ne me feroit de la peine de tout ce qui pourroit réparer ma faute, & le scandale que j'aurois donné. J'irois me jetter aux pieds de la Supérieure, je la prierois de me pardonner, de faire réfléxion que ç'a été une tentation du Démon, qui sachant que vôtre salut dépend de la confiance que vous avez en elle, & de la parfaite union que vous conserverez avec elle, a voulu vous en détacher. Je la supplierois d'ordonner, ce qu'elle jugeroit à propos, pour réparer, & en public, & en particulier une faute si scandaleuse; aprés quoy je recommencerois à servir Dieu avec plus de ferveur qu'auparavant, & avec la même tranquilité que si je ne l'avois jamais offensé. Je le

prie de tout mon cœur qu'il daigne benir ces avis que je vous donne avec une affection trés-ſincere, & une trés-forte confiance, que ſi vous voulez bien les ſuivre, vous retrouverez la paix de vôtre ame, que je vous conjure au nom de JESUS-CHRIST de ne perdre jamais, pour quelque malheur qui vous arrive.

LA COLOMBIE'RE.

XXXIV. LETTRE.

A une Religieuſe.

MA trés-chere Sœur en JESUS-CHRIST, j'ay appris la mort de Monſieur vôtre Pere, à qui nôtre Seigneur faſſe reſſentir, s'il luy plaît, les effets de ſa miſéricorde infinie. J'ay pris beaucoup de part à la douleur que cette nouvelle peut avoir cauſé; mais je n'ay pas eu de peine à croire ce qu'on m'a mandé que vous l'aviez reçûë en Chrêtienne; & je ſuis ſûr que vôtre bon Maître, ne vous a pas aban-

donnée en cette rencontre. Que ſon ſaint Nom ſoit loüé éternellement,& ſa volonté accomplie ſur la terre, comme elle l'eſt dans le Ciel. J'écris un mot en Anglois à vôtre bonne mere. Je voudrois bien avoir plus de connoiſſance de cette langue pour luy dire mieux, & plus au long mes petites penſées. Je prie nôtre Seigneur qu'il leur donne par ſa grace la force, & l'onction qui leur manque. Prenez la peine de lire & de corriger cette lettre. Au reſte, ma chere Sœur, il y aura bien-tôt un an que vous entrates dans la maiſon du Seigneur, ce fut le vingt-ſix de ce mois. Je vous prie de célébrer ce jour avec ſolemnité. Pour moy je vous promets de dire la Meſſe en action de graces, parce que ce fut le jour que j'eus l'honneur de vous mettre entre les mains de l'Epoux de vôtre ame. Je ſuis dans l'impatience de voir ces ſaintes & trés-pures nôces achevées par vôtre Profeſſion. Je ſuis ſûr que l'engagement indiſſoluble que vous prendrez alors avec JESUS-CHRIST, vous attirera de grandes benedictions. Préparez-vous, s'il

vous plaît à une action ſi importante. S'il plaiſoit à Dieu que j'en fuſſe témoin, ce ſeroit pour moy une grande conſolation : mais il faut ſacrifier tout cela à l'aimable volonté de nôtre Dieu, dans l'accompliſſement de laquelle je veux mettre tout mon bonheur. Priez-le que je ne m'en éloigne jamais. Recommandez - moy auſſi aux prieres du N.... à qui je ſouhaite mille benedictions. Il me ſemble que je me porte un peu mieux. S'il plaît à nôtre Seigneur de me rendre un peu de ſanté, je me feray un grand plaiſir de l'employer à vous aider de toutes mes forces, à croire en l'amour de celuy en qui je vous ſuis tout, ce qu'on peut être pour l'amour de luy.

LA COLOMBIE'RE.

XXXV. LETTRE.

A une Demoiſelle.

MADEMOISELLE,

Je réponds bien tard à une lettre,

& à un billet que j'ay reçû de vous en même-tems, & encore ne vous diray-je que deux mots, & c'eſt ſur ce que vous me dites de la nouvelle condition, où l'on voudroit vous engager. Je ne ſçay ce qui peut être arrivé depuis que je vous ay vûë, mais il me ſemble, qu'alors nous conclumes, que vous demeureriez en l'état où vous êtes; du moins pour un tems. Vous ne me témoignâtes pas que pourlors vous fuſſiez portée à en embraſſer un autre; au contraire vous aviez des raiſons de ne penſer pas à la vie Religieuſe. Si les choſes ſont à préſent dans la même ſituation où elles étoient alors, je ne vois pas pourquoy vous changeriez de réſolution. Vous n'avez pas de ſanté. Vous n'êtes pas attirée intérieurement à quitter le monde. Vous êtes contente dans le genre de vie que vous menez. Vous y trouvez le moyen de pratiquer toutes les vertus Chrêtiennes. Vous n'avez nulle attache au monde. Les affaires que vous avez ne vous détournent pas de l'union que vous ſouhaitez avoir avec Dieu. Vous vous ſentez diſpoſée à obéir à Madame

vôtre mere, vous pouvez faire par vos diſcours, & par vôtre exemple, quelque bien parmi vos amies; & vous vous trouvez portée à faire ce bien. Juſques à ce que vous me diſiez quelque autre choſe, je ne puis que vous dire, qu'il faut que vous demeuriez comme vous êtes. Si dans toutes les choſes que je viens de ſuppoſer, il vous ſurvient quelque doute, écrivez-moy, s'il vous plaît; & je vous diray ce que je penſe. Priez Dieu pour moy, afin que nous travaillions tous de concert à honorer nôtre Dieu, & à croître en la haine de nous-mêmes, & en ſon pur amour. Je vous le ſouhaite ſur toutes choſes, & de tout mon cœur.

La Colombie're.

XXXVI. Lettre.

A une Demoiſelle.

QUe vôtre perſeverance me donne de joye, Mademoiſelle, je loüe Dieu de bon cœur, de ce qu'il con-

tinuë de vous aimer, & de vous combler de ſes douces benedictions. Je me ſçay tout-à-fait bon gré de vous avoir donné la connoiſſance de nôtre bonne Mere de Ste. Marie, & je prens beaucoup de part à la perte que vous faites à ſon départ. Dieu ſoit loüé éternellement des biens qu'il vous a ôté, auſſi-bien que de ceux qu'il vous donne. J'ay été un peu ſurpris de la propoſition qu'on vous a faite. Vous attendez mon conſeil ſur cela, & je vous le donneray tel que je crois que nôtre Seigneur me l'inſpire. Premierement, je voudrois que vous examinaſſiez ſi vôtre ſanté vous peut permettre d'entrer en une maiſon réligieuſe: Car une fille malade & qui ne peut pas ſe lever à ſix heures du matin, comment ſe leveraet-elle à cinq heures? En ſecond lieu voyez ſi vous pourrez vous réſoudre aux petites perſécutions qu'une Religieuſe parfaite, telle qu'il faut que vous la ſoyez, pourra ſouffrir de celles qui vivent dans la tiédeur, & qui n'aiment pas la régularité. Si ces deux choſes ne vous font point de peur, je m'en vai vous dire ce que je penſe

de ce deſſein. Je crois que ce ſeroit faire un ſacrifice fort agréable à nôtre Seigneur, que de ſe mettre dans une maiſon où les choſes ne ſont pas tout-à-fait dans l'ordre, dans la vûë de contribuer à la rétablir dans la ferveur. Ce ſeroit un zele qui s'étendroit extrêmement loin, puiſque toutes les Religieuſes qui entreroient dans ce Monaſtere, & qui ſe ſanctifieroient peut-étre juſques à la fin du monde, ſeroient des fruits d'un zele de cette nature. Au reſte rien ne ſe peut faire que par des filles comme vous, parce que les autres ſont trop jeunes, pour changer les anciennes par leur exemple : & de plus elles entrent ordinairement ſans avoir les lumieres, & les graces que nôtre Seigneur vous a faites. De ſorte qu'elles ſont bien plus en danger d'être entraînées par la lâcheté des autres, que de les réformer par leur ferveur. Je prévois que vôtre exemple feroit une grande impreſſion ſur les eſprits, & que du moins il donneroit le deſir de perſeverer. Ce qui eſt vray, Mademoiſelle, & de quoy je puis vous repondre, c'eſt qu'à vôtre égard il ne peut y

avoir de peril ; & que moins il y a de vertu en general dans cette maiſon, (où il y en a pourtant plus qu'on ne penſe) plus il y aura de moyens pour vous de vous ſanctifier. J'ajoûte à cela que la ſeule cauſe pourquoi on ne peut remettre entierement le Monaſtere, c'eſt qu'il leur manque un corps de logis, où elles puiſſent avoir chacune leur chambre, & vous pourriés contribuer à leur en faire bâtir, ſoit de vôtre bien, ſoit en ſollicitant Monſieur N.... de les aſſiſter : & quand vous ne pourriez pas ſoûtenir la regle, peut-être ne pourriez-vous rien faire de plus agréable à Dieu que de vous mettre en penſion dans cette maiſon, & par vos petites épargnes tâcher de faire commencer le bâtiment vous-même, pour reveiller la charité des autres, qui pourroient vous aider en cette œuvre de charité. Enfin, ma fille, il ne s'agit pas ici de peu de choſe pour la gloire de Dieu, ſi JESUS-CHRIST vous faiſoit l'honneur de vous choiſir pour rétablir ſa maiſon, & lui ramener ſes épouſes, & préparer à tant d'ames qui ſeront reçûës dans cette Maiſon une retraite aſ-

ſurée, contre le libertinage & les perils qu'elles courroient dans un Monaſtére déréglé ; ſi, dis-je, JESUS-CHRIST vous faiſoit cét honneur, je vous eſtimerois fort heureuſe. Songés à tous ces points ; mandés-moy les penſées queDieu vous donnera ſur cela, vos peines, vos raiſons, toutes vos vûës ; & aprés cela je vous donnerai un conſeil déciſif : il ſera deſintereſſé, je vous en aſſûre, & j'eſpere en la miſericorde de Dieu qu'il ſera ſelon ſa ſainte volonté. Vous avés trés-bien fait de vous lever à l'heure que vous avés priſe, comme auſſi d'ouvrir vôtre cœur à la bonne Mere de Sainte Marie, & de ſuivre en tout ſon conſeil. Je ſouhaitterois que vous lui propoſaſſiés l'affaire dont je vous écris ; vous pouvés même lui faire voir ma lettre, je ſuis ſûr qu'elle vous conſeillera ſelon Dieu. Je me réjoüis des bons ſentimens que vous inſpirés à Madame N.... mais ſouvenés-vous, ma fille, que Dieu vous a fait des graces, qu'il ne fait pas à tout le monde. Je prens beaucoup de part à la maladie de la pauvre Dame N.... faites lui bien mes honneurs, ſi vous

le jugés à propos ; je vous promets que je prierai Dieu pour elle. Exhortés-la bien à la patience : je ſuis perſuadé que ſa maladie lui ſera extrêmément avantageuſe ; c'eſt vrayment une belle ame, & ce ſeroit grand dommage qu'elle n'aimât pas Dieu de tout ſon cœur. Vous m'écrivés comme il faut : le plus ſimplement, c'eſt le meilleur. Marqués-moy quelquefois comment vous faites vos oraiſons & vos communions, les graces que vous y recevés, & les fautes que vous y faites. Vous dites que vous êtes foible ; mais ſouvenés-vous que JESUS-CHRIST eſt la force des foibles qui ont confiance en luy. Heureuſe eſt la foibleſſe qui nourrit l'humilité, & qui nous oblige de mettre en Dieu toute nôtre eſperance.

LA COLOMBIE'RE.

XXXVII. LETTRE.

MADAME,

Nôtre Seigneur ſoit tout vôtre a-

mour, & vôtre unique conſolation. Puiſqu'il n'a pas plû à Dieu, qu'on vous ait rendu la lettre que je m'étois donné l'honneur de vous écrire, ſur le ſujet de Mademoiſelle vôtre fille; je prens la liberté de vous écrire ce billet, pour vous prier au nom de JESUS-CHRIST de me pardonner tous les chagrins que je vous ai donné ſans y penſer. Je n'ai pû diſſimuler mes ſentimens à une perſonne qui a quelque confiance en moi ſans trahir ma conſcience, & ſans me rendre coupable auprés de Dieu d'un crime, que je ne veux pas ajoûter à mes autres infidélités. Mais comme je n'ay eu ny d'autre interêt, ny d'autre deſſein que de procurer de la gloire à nôtre Seigneur, ſi l'on ne ſuit pas mes conſeils je vous aſſure que je n'en ſeray nullement fâché, & que je n'aurai pas de peine à croire que je ſuis dans l'erreur, & que je me ſuis trompé dans la penſée que j'ai euë, que vous fériés un ſacrifice agréable à Dieu, en lui donnant ſans reſerve une auſſi bonne fille que celle qu'il vous a ſeulement confiée: faites reflexion, s'il vous plaît, que toutes

les raiſons qui vous détournent de conſentir à la quitter, ne vous auroient pas peut-être paru ſi fortes s'il s'étoit agi de la bien marier à cent lieuës de vous, quand même vous n'auriés pû aller vivre avec elle, ni la voir plus d'une fois l'an. Qu'aprés vôtre mort Mademoiſelle vôtre fille aura encore moins de ſanté qu'elle n'en a à cette heure, & qu'elle aura encore plus de peine à s'accoûtumer à la vie Religieuſe lorſque vos affaires vous permettront de vous retirer avec elle : outre qu'alors vous ne ferés plus de ſacrifice, en la conſacrant à nôtre Seigneur, & qu'elle perdra la principale partie de ſon mérite, qui conſiſte à ſe ſéparer de vous. Vous trouvés étrange qu'elle embraſſe un état pour lequel elle n'a pas trop d'inclination ; mais il me ſemble que l'on n'a jamais trop d'inclination pour la Croix. Je ſçay que j'avois une horrible averſion de la vie à laquelle je me ſuis engagé, lorſque je me fis Religieux : & je n'ai guéres vû de perſonne qui ne fît ce pas avec d'étranges répugnances, à la reſerve de ces jeunes enfans que Dieu enleve au monde

ſans ſçavoir bien ce qu'ils font ; parce qu'ils n'ont pas aſſés de forces pour ſurmonter les difficultés, s'ils les voyoient. A l'égard de ce que vous m'opposés, que j'avois une autre penſée lorſque j'eûs l'honneur de vous voir ; je n'ai autre choſe à vous répondre, ſi ce n'eſt que cela vous fait voir qu'il ne faut pas faire grand fond ſur mes penſées : & que ſi je me trompois alors, comme je le crois, je puis bien me tromper encore aujourd'hui. Nôtre Seigneur nous donne, s'il lui plaît, les lumieres qui nous ſont neceſſaires pour connoître ſa volonté, & le courage pour l'accomplir. S'il vous inſpire le deſſein de conſentir à la retraite de vôtre fille bien aimée, vous ferés une action qui vous vaudra, peut-être plus que tout ce que vous avez jamais fait de bien. Il n'en faudroit peut-être pas davantage pour éfacer tous les pechés de vôtre vie. Souvenés-vous que vous n'aurés jamais d'occaſion ſi avantageuſe pour gagner le cœur de Dieu ; & que vous laiſſés échaper un tréſor que vous ne ſerés jamais en état de recouvrer. Il me ſemble que Dieu vous fait

bien de l'honneur, de vous demander vôtre fille ; vous l'auriés acordée à un Gentilhomme,& vous aurés le courage de la refuſer à celuy qui vous a créée,& qui vous doit juger, peut-être plûtôt que vous ne penſés. Adieu, Madame, je prie Dieu qu'il vous faſſe prendre en cette affaire le parti qui lui plaira le plus, quel qu'il ſoit. Je le ſouhaitte pour l'amour de vôtre ame, qui m'eſt infiniment chere, & que je voudrois pouvoir rendre auſſi agréable à nôtre Seigneur, que celle des plus grands Saints. Ne laiſſés pas, s'il vous plaît, de vous réſouvenir de moi en vos prieres ; & de me croire tout à vous en JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIE'RE.

XXXVIII. LETTRE.

QUe dirés-vous de ma pareſſe, Monſieur ? n'eſt-il pas bien étrange que j'aye tant attendu de vous répondre ? à vous, dis-je, que j'eſtime tant, & à qui j'ay tant d'obligations ?

il me ſemble que je n'ay pû faire autrement ; mais, quoiqu'il en ſoit, j'eſpere que vous me pardonnerés. Vous verrés que Meſſieurs de la Congregation reviendront de leurs préjugés, & que ce petit écart ne ſervira qu'à les rendre plus fervens. Quoiqu'il arrive, ce n'eſt pas pour les hommes que nous ſervons nôtre Dieu & ſa bonne Mere ; & ainſi j'eſpere que nulle conſideration ne vous fera quitter leur ſervice. Tâchés, mon cher Monſieur, de porter vos amis à être conſtans, & à faire honneur à nôtre Dame. Quand vous ſeriez le ſeul qui perſevereriés à être aſſidû, & à obſerver les Statuts exactement, il ne faudroit pas ſe relâcher. Nôtre Seigneur reconnoît trés-bien ſes veritables amis, & il les diſtingue auſſi des autres par des graces trés-particulieres. Je prie Dieu ſouvent pour vous & pour tous les Congreganiſtes : je ſouhaitte de tout mon cœur qu'ils ſoient comblés des benedictions celeſtes. Que ne ferois-je point pour les rendre tous tels qu'ils doivent être ? Je vous recommande toûjours le ſoin de vôtre grande famille : vous devez

vous-même la recommander tous les jours à Dieu, qui en eſt le premier pere, & qui vous a confié ces chers enfans. Faites leur bien comprendre qu'ils doivent encore plus ſe diſtinguer par une ſolide pieté, qu'ils ne ſont diſtingués par la naiſſance ; & que toute la grandeur de l'homme conſiſte à ſervir Dieu. Pardonnés-moy, mon cher Monſieur, je ne vous écris qu'un mot: ſi vous ſçaviés de quel cœur il part, vous en feriés plus de cas que d'une lettre de dix pages. Je ne puis vous aller voir ſi-tôt, quelque deſir que j'en aye. Souvenés-vous de moy dans vos bonnes prieres. J'offre chaque jour à nôtre Seigneur, & le pere, & les enfans. Vous ne ſçauriés douter que je ne ſois avec le plus parfait attachement,

Monſieur,

Vôtre trés-humble & trés-obéiſſant ſerviteur,
LA COLOMBIE'RE.

XXXIX. LETTRE.

A la ſœur de la Colombiere, Religieuſe de la Viſitation.

MA TRE'S-CHERE SOEUR,

Je prie le ſaint Eſprit qu'il rempliſſe vôtre ame de ſes plus précieux dons. Je vous remercie de la bonté que vous avés de vous réſouvenir de moy, j'eſpere que nôtre Seigneur vous en recompenſera : car que pourriés-vous attendre de ma reconnoiſſance. Pour ce que vous deſirés ſçavoir, ce n'eſt pas la peine de vous en inſtruire ; ma ſanté étant de ſi peu de conſequence pour les autres, & m'étant peut être fort nuiſible à moi-même. Priés Dieu, s'il vous plaît, que ſain ou malade je réponde fidélement aux deſſeins de ſa miſericorde. Pour vous, ma chere ſœur, faites-vous une grande ſainte, & faites un meilleur uſage de vos forces que je ne faiſois de celles que Dieu m'avoit données : aimés-le, ſervés-le pour vous.

& pour moy. Offrés-luy ſouvent mon cœur avec le vôtre, & priez-le qu'il accepte les inutiles deſirs que je forme pour ma perfection, & pour la ſanctification de tout l'univers.

Je vous conſeille de communier le lendemain de l'Octave du ſaint Sacrement, pour réparer les irrévérences qui auront été commiſes envers JESUS-CHRIST, durant tout le tems de l'Octave, qu'il aura été expoſé ſur les Autels, dans tout le monde chrêtien. Cette pratique m'a été conſeillée par une perſonne d'une ſainteté extraordinaire, laquelle m'a aſſuré que tous ceux qui donneroient à nôtre Seigneur cette marque de leur amour, en retireroient de grands fruits. Tâchés de porter doucement vos amies à la même choſe. J'eſpere que pluſieurs Communautés commenceront cette année à faire cette devotion, pour continuer toûjours enſuite.

Je remercie Dieu de tout mon cœur du deſir qu'il vous donne, & du courage que vous vous ſentés, pour entreprendre quelque choſe pour ſon amour. Croyés-moy, ma chere Sœur,

mon éloignement ne vous ſçauroit nuire ; vous trouverés nôtre Seigneur toûjours prés de vous, lorſque vous le chercherés ſincerement, & quand vous l'aurés, tout le reſte vous eſt inutile : je vous ay dit ſouvent, & je vous le repeteray toutes les fois que j'en auray occaſion, que vos regles vous doivent tenir lieu de toutes choſes, juſqu'à ce que vous les obſerviés dans tous leurs points ; en ſorte qu'il n'y ait rien en quoy vous ne faſſiés exactement tout ce qu'elles vous ordonneront. Vous n'avés beſoin ny de Directeur, ny de direction ; conſultés vos regles dans vos plus grandes ferveurs, & ne doutés pas que ce que Dieu demande de vous par les bons mouvemens qu'il vous donne, ne ſoit une fidelité inviolable à exécuter ſa volonté, laquelle vous eſt marquée ſi exactement dans ces regles. Si on ſçavoit la ſureté qu'il y a, & les benedictions qui ſont attachées à ce ſoin de garder juſqu'aux plus menuës obſervances, on borneroit là tous les ſoins & toutes les pratiques de devotion. Je ne vois pas trop d'apparence que je puiſſe vous aller voir dans

le tems que vous eſperés ; mais quelque bien que vous puiſſiés tirer de ma viſite, vous ſçavés auſſi-bien que moy qu'il faut tout ſacrifier à la volonté divine, & que ce ſacrifice vaut mille fois plus que tous les avantages qui pourroient nous arriver par une autre voye. Priés Dieu pour moy, s'il vous plaît, & préſentés mes reſpects à vôtre Reverende Mere, & à toutes les autres. J'ay été extrêmement édifié de leur pieté ; mais leur bonté & leur honnêteté m'a couvert de confuſion : je prie nôtre Seigneur qu'en recompenſe il les comble de ſon amour, qu'il les rempliſſe de ſon Eſprit ſaint, & de celui de vôtre ſaint Fondateur. Tout à vous en JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIE'RE.

XL. LETTRE.

A la même.

MA CHERE SOEUR,

Je prie nôtre Seigneur qu'il accompliſſe en vous ſes divines volontés. J'ay

été bien mortifié de n'avoir point vû vôtre Prétendante ; je ne m'y trouvay pas lorſqu'elle apporta vôtre lettre à la Maiſon. Je ne ſçaurois à preſent vous tracer la methode de rendre compte de vôtre interieur, je le ferai à la premiere occaſion ; ce n'eſt pas une ſi grande affaire. Vous n'avés qu'à lire vôtre Regle ſur cela, & puis dire avec ſimplicité tout ce qui eſt en vous, comme vous me le diriés, à la reſerve de vos pechés : il ſuffit de dire les mauvaiſes inclinations, les tentations & les peines interieures, les bons deſirs, le ſoin qu'on a de ſe mortifier, de ſe perfectionner, ou la négligence qu'on y apporte. On pourroit même dire les principales fautes qu'on a faites, quoiqu'il n'y ait nulle obligation ; mais il faut s'accoûtumer à ne ſe borner pas à ce qu'on eſt obligé de faire. L'amour de Dieu eſt bien éloigné de ſe contenter de ſi peu de choſe, luy que rien ne peut contenter. Ma niéce qui vous écrit eſt toûjours meilleure, j'en ſuis tout-à-fait content : j'eſpere que nôtre Seigneur l'a choiſie pour être une de ſes fidéles ſervantes. Elle a de trés-bonnes

diſpoſitions pour cela. Adieu ma ſœur, toute la famille vous ſaluë, & vous aime tendrement. Priés Dieu que nous aimions tous JESUS-CHRIST ſur toutes choſes, & que nous n'aimions que lui en toutes choſes.

LA COLOMBIE'RE.

XLI. LETTRE.

A la même.

MA TRE'S-CHERE SOEUR,

Quoiqu'il ait plû à Dieu de me rendre un peu de ſanté, & de me tirer au moins pour un tems du peril où j'étois; néanmoins je ne puis pas encore écrire beaucoup, ſans en être incommodé; c'eſt pourquoi je réponds briévement à vôtre lettre. Vous me marqués que ſi j'avois le tems de vous voir ſouvent, vous ſeriés meilleure que vous n'êtes: peut-être n'avés-vous pas bien fait reflexion que vous avés dans vôtre ſolitude celui duquel vient toute grace ſpi-

rituelle, ſans le ſecours duquel nul homme ne peut vous être utile, & qui n'a que faire de moy ny de nul autre pour vous ſanctifier. Examinés bien ce point, & ne répliqués rien à cette penſée, parce que vous n'y pouvés rien répondre de ſolide, il n'y a que nôtre peu de confiance qui nous empêche de profiter de la préſence de Jesus-Christ, qui n'eſt pas parmi nous pour n'y rien faire; mais on a ſi rarement recours à luy, & on y va avec ſi peu de foy, que ce n'eſt pas merveille ſi on a ſi peu de part aux tréſors de lumiéres & de bénédictions, qu'il communique à ceux qui s'addreſſent à luy, comme au maître & à la ſource de toute perfection. En ſecond lieu, je crains que vous ne preniés pour défaut de ferveur la ſouſtraction des goûts ſenſibles & des conſolations interieures; ce qui fait que vous trouvant quelque tems aprés dans la ſéchereſſe, vous perdés courage, & tombés enſuite dans des fautes que vous n'avés pas ſoin de réparer promptement; d'où ſuit la veritable tiédeur. De plus vous vous imaginés que pour recommencer à agir ſaintement, com-

me l'on fait quand on eſt rempli d'ardeur & de devotion, il faut tâcher de ſe remettre dans cette ardeur que l'on a perduë ; mais tout au contraire, il faut pour rapeller cette ardeur commencer par s'humilier, & pratiquer la mortification, comme ſi l'on y étoit porté par une grace ſenſible. Ce n'eſt pas la ferveur qui rend les perſonnes humbles, charitables, régulieres, mortifiées ; mais c'eſt l'exercice de l'humilité, de la regularité & de la mortification qui les rend ferventes, en la maniere que vous l'entendés.

Voilà une leçon, ma trés-chere ſœur, qui en vaut mille : méditès-la, mettés-la en pratique, & vous verrés que vous n'y ſerés pas trompée. Quelle erreur de ſe tourmenter & de s'affliger quand on eſt à l'oraiſon ſans lumiere & ſans ſentiment, de ſe rompre la tête pour avoir une devotion ſenſible quand on communie, & de négliger les petites fautes, les menuës obſervances, les occaſions qu'on a de mortifier ſes deſirs & ſa propre volonté, de vaincre le reſpect humain, de ſe procurer de l'humiliation devant les hommes ! au

lieu que ſi on étoit raiſonnable on ne ſongeroit qu'à ces derniers points, ſans faire le moindre éfort pour réuſſir ſelon nôtre jugement; parce que dans la verité on n'y réuſſit jamais mieux que lorſqu'on y ſouffre humblement l'aridité & la privation de cette prétenduë ferveur que la nature aime tant, & que le veritable amour de Dieu mépriſe, & rejette même autant qu'il eſt en ſon pouvoir. Je me réjoüis du zéle que vôtre Prétendante témoigne pour être voilée : c'eſt un éfet du deſir ardent qu'a JESUS-CHRIST de la poſſeder entiérement. Cependant je ne voudrois pas que ſon empreſſement allât juſqu'à l'inquiétude : ce délai qui l'afflige ne ſçauroit retarder d'un moment l'ouvrage de ſa ſanctification. Il faut qu'en attendant elle ſe reſolve bien à faire ſon devoir, quand Dieu luy aura accordé ce qu'elle demande : car c'eſt une choſe bien pitoyable de voir des filles qui ont témoigné tant d'impatience & tant de courage de ſortir du monde, ne préſenter aprés dans la Réligion que des ſervantes lâches & des épouſes infidéles à JESUS-CHRIST. Vous me dirés

que ceci eſt pour vous, & je ne ſerai pas fâché que vous en faſſiés vôtre profit : car il eſt vray que de la maniere que vous avés ſouhaité l'état où vous êtes, il n'y a perſonne qui n'eût crû que vous alliés être une ſainte du premier ordre. Adieu ma trés-chere Sœur.

LA COLOMBIE'RE.

XLII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA TRE'S-CHERE SOEUR,

La paix de JESUS-CHRIST. Je n'ay reçû d'autre lettre de vous que celle qui eſt dattée du 23. May Je ne vous ay nullement oubliée, & je ne crois pas même que je le puiſſe faire, quand je le voudrois. Je me réjoüis d'aprendre que vous êtes toûjours dans les mêmes penſées où je vous ay laiſſée. J'eſpere que vous avés même beaucoup avancé

dans la vertu, & que l'étude de la mortification interieure aura fait encore en vôtre ame de plus grands changemens que ceux dont j'ay été témoin. Il le faut bien, ma trés-chere Sœur, nôtre Seigneur a eu des bontés pour vous qui vous engagent à une parfaite reconnoiſſance; ſi aprés les démarches que vous avés faites, vous vous êtiés arrêtée dans le chemin de la vertu par les foibles obſtacles qui vous reſtent à ſurmonter, ce ſeroit pour vous un ſujet d'une grande confuſion. C'eſt pourquoy je vous conjure de vous examiner ſouvent vous-même, & de rapeller dans vôtre eſprit les ſentimens que Dieu vous donna à vôtre converſion, & les réſolutions que vous y formâtes. Voyés ſi vous ne vous relâchés en rien, & s'il n'y a rien ni dans vos deſirs, ni dans vos penſées, ni dans vos actions qui ſe démente de cette premiere ferveur, & qui puiſſe faire honte à de ſi fervens commencemens. Je ne vous ai point laiſſé de régle, parce que vous en avés une qui ne laiſſe rien à dire, & qui renferme toute la perfection réligieuſe. Ce n'eſt pas un homme qui

vous l'a donnée cette Régle, vous la tenés de Dieu même, & ſi vous vous attachés à l'obſerver exactement, il eſt impoſſible que vous ne parveniés bien-tôt à une trés-grande perfection. Les peines que vous ſouffrés ſont pour moi une trés-bonne marque; ſi elles vous cauſent de la mélancolie, il faut ſuporter cette humeur fâcheuſe avec patience, comme une croix qu'il plaît à Dieu d'ajoûter à vos autres croix. Je ſuis fâché que mon ſilence vous ait mortifiée: Dieu a permis que vos lettres ſe ſoient perduës pour vous aider à vous détâcher de toutes choſes, & à n'attendre du ſecours que de ſa part. Accoutumés-vous, je vous en prie, à profiter de ces petites mortifications, dont toute la vie eſt ſemée, & dont le bon uſage conduit bien-tôt l'ame à une grande familiarité avec Dieu. Vous me dites que ſi vous ſçaviés que vos lettres me dûſſent être renduës, vous me marqueriés bien de petites hiſtoires: je vous ſuis bien obligé de vôtre bonne volonté; mais à vous dire vray, je n'ay pas trop d'envie d'aprendre des nouvelles qui ne m'édifient pas. Je ne vois

icy

icy que trop de ſcandales, & j'ay beſoin qu'on m'apprenne des choſes qui me ſervent de préſervatifs contre le mauvais air qu'on reſpire dans le païs hérétique. Je vous conſeille d'ignorer vous-même, s'il eſt poſſible, ou d'oublier du moins au plûtôt tout ce qui ne vous porte pas à aimer Dieu, & à eſtimer & cherir vôtre prochain. Ne me parlés plus, s'il vous plaît, de la peine que vous ſentés à étre dans la maiſon où vous étes; c'eſt Dieu qui vous y a placée, & c'eſt là qu'il prétend que vous travailliés à vôtre perfection. C'eſt une grande illuſion de vouloir faire tout ce qu'on entend, & tout ce qu'on voit dans les livres, auſſi bien que de vous charger de tant de pratiques de dévotion. Il faut lire peu de livres, & étudier beaucoup JESUS-CHRIST crucifié. Vos régles vous diſent preſque tout ce que vous avés à faire: voilà à quoy vous devés vous attacher. Réduiſés-vous à la meditation, au ſoin de vous tenir en la préſence de Dieu, & de vous vaincre en toutes choſes, & ſur tout en vos ſentimens interieurs, & en tout ce qui regarde la charité,

l'obéiſſance & la conformité parfaite à la volonté de Dieu, ſans réſerve aucune, & laiſſés toutes les autres pratiques du moment que vous aurés reçû ma lettre. Faites ce ſacrifice de vôtre jugement & de vôtre volonté : je ne vous défens pas les pénitences que vous faites avec le conſentement de vôtre Superieure. Pour bien faire vos actions, l'unique ſecret eſt de n'avoir en vûë que de plaire à Dieu, & de vous guérir de l'inquiétude & du chagrin que vous cauſent vos défauts : cela vient de ce que vous vous aimés trop, & de ce que vous ſongés plus à vous qu'à Dieu, auquel néanmoins il faut ſonger uniquement. Dites-moi des nouvelles de la Sœur N.... je l'avois laiſſée, ce me ſemble, en une trés-bonne diſpoſition : je vous prie de l'en faire réſouvenir, & de la conjurer de ma part de s'attacher exactement à ſa régle, laquelle l'unira à JESUS-CHRIST. Je ſuis tout à vous en nôtre Seigneur.

LA COLOMBIE'RE.

XLIII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA CHE'RE SOEUR,

Je reçûs il y a quelques jours deux de vos lettres en même tems : j'ay bien différé d'y répondre, je vous en demande pardon ; mais croyés que ce n'eſt pas la ſeule choſe que j'aye à faire.

Je ne trouve pas mauvais que vous m'écriviés : au contraire vos lettres me conſolent ; mais tâchés de mettre tout enſemble les choſes ſur quoy vous deſirés réponſe, afin que je n'omette rien, & que je ne ſois pas obligé de relire pluſieurs fois vos lettres. Je ſouhaite que toutes vos amies en uſent ainſi : écrivés moi à peu prés comme je vous répons.

1. Je loüe Dieu qu'il vous ouvre les yeux, pour appercevoir vos erreurs,

& les illuſions de vôtre amour propre. Au nom de Dieu ſoyés vigilante, & toûjours en garde contre vous-même ; l'humilité & l'obéiſſance vous tireront de tous les dangers.

2. Vous me marqués que vous trouvés de la peine aux choſes que vous avés promiſes à Dieu. Pardonnés-moy, ma chére Sœur, ſi je m'en réjoüis : c'eſt bon ſigne ; ſans cela quel merite auriés-vous à étre fidéle. Faites voir que vous aimés Dieu, & que rien n'eſt capable de vous ſéparer de ſon amour.

3. Eſt-il vray que vous manqués du néceſſaire ? Mon Dieu, ma Sœur, que je vous envie ce bonheur, & que je changerois volontiers ma condition avec la vôtre : j'avoüe pourtant que je ne dirois pas cecy à tout le monde ; mais je ſçay à qui je parle.

4. Je trouve vos ſcrupules fort peu raiſonnables, ſur la peine que vous avés à vous accuſer de quelques circonſtances de vos pechés paſſés, je ne ſçaurois ſouffrir en vous cette lâcheté. Quand vous auriés déja tout dit, il ne faut pas ſouffrir que la vanité ait l'avantage. Craignés-vous ſi fort une confu-

ſion qui vous doit rendre plus glorieuſe aux yeux de Dieu ? Comment pouvés-vous ſupporter un jour tout entier les reproches que vôtre conſcience vous fait là-deſſus ? N'eſt-ce pas aſſés que vous y ſentiés une grande répugnance, pour vous obliger à profiter de cette occaſion, de faire à Dieu un ſacrifice ? Cela vous eſt permis, & vous aimés mieux faire des choſes qui ne le ſont pas, & qui ne valent pas la centiéme partie de celle-cy.

5. Je vous ay répondu ſur vos prieres vocales, & ſur vos mortifications. Vous avés raiſon d'être inquiete ſur ce que vous faites de vôtre propre volonté, parce que Dieu a en horreur ces ſortes de ſacrifices.

6. Je ne ſuis pas fâché que vous ſoyés au Noviciat : ſi vous vous acquittés bien de vôtre devoir, vous pouvés donner bien de la gloire à Dieu. Faites en ſorte que ces jeunes filles jettent de bons fondemens dans la pieté. Vous pouvés réparer par elles toutes les fautes de vôtre premiere jeuneſſe. C'eſt de tous les emplois celui qui peut favoriſer davantage la recollection. Inſpirés

leur le reſpect pour leurs vœux, l'amour de leur régle, la haine des parloirs,& ſur tout apprenés leur à ſe vaincre elles-mêmes en toutes choſes. Je plains la pauvre ſœur N... ſalués-la de ma part : faites-la réſouvenir de ce qu'elle m'avoit promis d'étre toute ſa vie ; qu'elle ne perde point cœur ; je prieray Dieu pour elle, juſqu'à ce que j'aye appris qu'elle n'a pas oublié les grandes graces que Dieu luy a faites.

7. Ne parlons plus des foibleſſes où nous ſommes tombés, & de la colere que nôtre Seigneur vous en a témoigné, en s'éloignant de vous. Je m'étois bien douté de tout cela ; mais Dieu ſoit loüé ; on apprend ſa fragilité par ſes chûtes, & on ſe tient en garde pour l'avenir.

8. Pour les mortifications, priés vôtre mere qu'elle vous permette de coucher ſur la dure une fois le mois : j'eſpere qu'elle vous le permettra. Mais accoutumés-vous à demander ces ſortes de choſes avec grand reſpect, comme ſi c'étoit à Jeſus-Chriſt.

9. Je crains beaucoup les actions qui marquent de la vanité, j'appelle ac-

tions les mépris qu'on fait des autres, la crainte de faire connoître ſes foibles, la répugnance à ſe ſoumettre, à s'humilier, à conſulter, à étre éclaircie & inſtruite par les autres, les diſcours qui tendent à vous faire eſtimer, &c. Evités courageuſement ces foibles, & cherchés au nom de Jesus-Christ à vous ſurmonter en tout.

10. Il me ſemble que je vous ay marqué le tems de l'oraiſon mentale: une heure le matin, une heure le ſoir c'eſt aſſés; encore ſi vous ſentés que vous ayés quelque attache, ou quelque ſentiment de vanité, en demeurant au Chœur plus que les autres, tenés-vous au commun pour quelque tems, & faites le reſte en particulier. Ne cherchons qu'à plaire à nôtre Dieu, ma chére Sœur, il nous voit, il nous entend, il nous aime, que cela vous ſuffiſe. Je ſuis tout à vous en Jesus-Christ.

La Colombie're.

XLIV. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

J'Ay reçû vos lettres, ma trés-chére Sœur, & la raiſon pourquoy je n'ay pas répondu plûtôt, c'eſt que je n'ay pas eû, ce me ſemble, aſſés de loiſir pour le faire. Je n'ay rien vû dans tout ce que vous m'avés dit de vous-même, qui m'ait pû rebuter de vous ſervir : & ſi vous ſçaviés combien ſouvent & de quelle maniere je prie pour vous, je ſuis ſûr que vous ſeriés contente de moy. Je loüe nôtre Seigneur, ma trés-chére Sœur, de toutes les bontés qu'il a pour vous, & de la grande ardeur qu'il vous donne pour le bien ; mais vous ne m'avés rien écrit juſqu'icy qui m'ait tant plû que cét amour, que vous me marqués que Dieu vous inſpire pour vôtre Communauté. Je vous ſeconderay de tout mon pouvoir, n'en doutés pas, & s'il y falloit employer

ma vie, je la donnerois avec plaiſir. J'écris à la perſonne dont vous me parlés : dés que j'auray reçû une réponſe de ſa part, je lui diray nettement ma penſée, laquelle ſera conforme à la vôtre, ſi nôtre Seigneur ne me donne d'autres lumieres. Soyés certaine que ſi Dieu veut que cette affaire réuſſiſſe, j'en auray autant de joye que celles qui auront le bonheur de vivre avec cette Prétendante. Je ſuis trés-perſuadé qu'elle vous donnera trés-bon exemple: car dés l'heure qu'il eſt, il n'eſt point de Novice en France qui ait plus d'humilité, plus de ſainte & ſage ſimplicité, plus de docilité & de ſoumiſſion qu'elle en a. C'eſt par-là, ma chere Sœur, que je déſire que ſe diſtinguent tous ceux qui veulent étre à Dieu ſincerement : & j'avoüe que de toutes les marques qu'on peut avoir de l'eſprit de Dieu, je n'en connois point de meilleure que celle-cy. Vous croyés peut-être que je dis cecy en paſſant, pour vous faire réſouvenir de ce que je vous ay ſi ſouvent répété, qu'il faut que vôtre ferveur, vôtre amour pour la retraite, pour la priere, pour les

auſterités, ſoit toûjours réglé par l'obéiſſance. Aſſurés-vous, ma chere Sœur, avant que de rien faire, que vous ferés ce que Dieu veut : rendés-vous dépendante depuis le matin juſqu'au ſoir ; & croyés que les choſes les plus ſpécieuſes & les plus ſaintes en apparence, deviennent affreuſes aux yeux de Dieu, lorſque nôtre propre volonté s'y trouve. Une ame qui n'eſt pas ſoumiſe en tout comme un enfant, eſt expoſée à tous les artifices du Démon, lequel n'a jamais trompé, & ne trompera jamais une ame vrayment obéiſſante. Pour moy, ma trés-chére Sœur, je fais ſi grand cas de cette vertu, que les autres ne me paroiſſent rien ſi celle-cy ne les conduit. Je reconnois que l'attache que j'ai eûë à la pratiquer, a fait tout le bonheur de ma vie, que je lui dois toutes les graces que j'ay jamais reçûës de Dieu ; & que j'aimerois mieux rénoncer à toute ſorte de mortifications, de prieres, de bonnes œuvres, que de m'écarter en un ſeul point, je ne dis pas des commandemens, mais même de la volonté de ceux qui me gouvernent, pour peu que je puiſſe en-

trevoir cette volonté. O mon Dieu ! comment peut-on avoir un ſeul moment de repos quand on fait ſa volonté propre ? Comment peut-on vivre, quand même en toute choſe on vivroit trés-ſaintement, lorſqu'on doute ſi l'on fait ce qui vous eſt agréable ? Et comment peut-on n'en pas douter, quand ce que l'on fait n'eſt pas ou ordonné, ou approuvé par les Superieurs ? Je dis approuvé, agréé, trouvé bon : car on peut extorquer des permiſſions, & on croit faire merveille quand on force une Superieure à s'accommoder à nôtre ferveur. Je prie nôtre Seigneur avec toute l'ardeur & toute la tendreſſe de mon ame, qu'il ne permette pas que vous tombiés jamais dans une erreur ſi dangereuſe : cela rendroit inutiles tous nos petits ſoins, & vous ne feriés jamais de grands progrés dans la pieté, quelque application que vous y puſſiés aporter. Je ſouhaite que vous liſiés bien cette lettre, que vous la méditiés ſouvent, & que l'obéiſſance ſoit à l'avenir vôtre vertu favorite, comme elle a été celle de JESUS-CHRIST. S'il y avoit quelque choſe de meilleur vous pouvés

bien penſer que je vous le dirois : car pourquoi ne le ferois-je pas ? je vous rends mille graces du ſouvenir que vous avés de moy en vos dévotions. Je vous recommande les Penſionnaires, vous y pouvés faire beaucoup de bien, & préparer des ames à nôtre Seigneur, qui les a miſes entre vos mains dans cette vûë ; prenés garde qu'il ne tienne à vous qu'elles ne ſoient quelque jour des ſaintes.

LA COLOMBIE'RE.

XLV. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA TRE'S-CHE'RE SOEUR,

Nôtre Seigneur vous donne ſon eſprit, ſa paix & ſon ſaint amour. C'eſt répondre un peu tard à vôtre derniere lettre, qui eſt du 29. May ; mais comme je n'ay rien trouvé de fort preſſant

dans tout ce que vous me mandés, j'ay crû que vous ne trouveriés pas mauvais que je priſſe un peu de loiſir. Je ne ſçay que vous dire ſur le ſujet de vôtre Superieure, ſoit préſente, ſoit à venir. Je prie nôtre Seigneur qu'il leur donne les lumieres & la force pour ſe bien acquitter de leur devoir. Si je pouvois contribuer d'une autre maniere au bon ordre de vôtre maiſon, vous ſçavés bien que je le ferois. A vôtre égard je vous conſeille de ne vous guéres embaraſſer des affaires de cette nature; faites de bonne foy ce que nôtre Seigneur vous inſpirera, & puis tâchés de porter généreuſement le joug de l'obéiſſance juſqu'à la mort, ainſi que JESUS-CHRIST l'a porté pour l'amour de vous. J'aurois ſujet dans l'employ où je ſuis de me plaindre auſſi-bien que vous de l'accablement où je me trouve: la ſolitude me ſeroit ſans doute plus agréable; mais j'aimerois mieux étre mort, que d'avoir dit une ſeule parole pour me ſoulager. Et quoique j'aye à peine une heure de tems chaque jour pour penſer à Dieu, je croirois que ce ſeroit une grande illuſion de prendre ce

pretexte pour me ſouſtraire à la conduite de la Providence, à laquelle je me ſuis abandonné de telle ſorte, que je mets en cela tout mon bonheur. Croyés-moy, ma trés-chére Sœur, ce n'eſt ny la retraite, ny les longs entrétiens avec Dieu qui font les Saints : c'eſt le ſacrifice de nôtre propre volonté, dans les choſes mêmes les plus ſaintes, & une attache inſéparable à la volonté de Dieu, laquelle nous eſt déclarée par nos Superieurs. Vous dites que ſi vous croyiés que vôtre mere en uſâ envers vous, comme elle fait, par mon conſeil, vous vous ſoumettriés ſans répugnance. Helas! ma chere Sœur, feriés-vous plus pour moy que pour JESUS-CHRIST, qui vous gouverne par elle? Je n'ay pas conſeillé à vôtre Superieure de vous commander ce qu'elle vous commande; mais je vous ay conſeillé & je vous conſeille encore de luy obéir. Je ne vous réponds pas qu'elle faſſe bien, en vous appliquant à ce qui vous choque; mais je me charge volontiers de tout le mal que vous ferés en ſuivant ſes ordres, qui ſont aſſûrément les ordrés de Dieu, quelque

motif qui l'oblige à vous les donner. L'attache que vous avés à vôtre jugement propre eſt en effet un grand mal ; mais s'il eſt vray que vous ayés quelque créance en moy, j'eſpére que ce mal n'ira pas loin, & je vous ſupplie, au nom de Dieu, de me croire aujourd'huy plus que vous n'avés jamais fait. Non, ma Sœur, il n'y a point de veritable vertu ſans la ſimplicité & l'humilité : la ſimplicité nous fait oublier nos propres lumieres ; & l'humilité nous perſuade que tout le monde en a plus que nous. Une perſonne vrayment humble ne voit en ſoy que ſes défauts, & n'apperçoit point ceux d'autruy. Quelle triſte occupation, ô mon Dieu ! de s'amuſer à examiner la vie des autres : plûtôt étre aveugle & ſans jugement, que de s'en ſervir pour conſidérer & pour juger les actions du prochain. Un cœur rempli de l'amour de Dieu a bien d'autres occupations : il ne ſonge qu'à ſouffrir pour ce qu'il aime, & il aime tous ceux qui luy donnent occaſion de ſouffrir pour ſon bien-aimé. Il faut vous dire ce que je penſe, avec toute la ſincérité que je vous dois;

je crois que le ſoin que vous prenés de procurer des avantages à vôtre Monaſtére, eſt un amuſement. Je vois que Dieu ne répond pas à ce deſſein, & qu'il n'a pas ſecondé les démarches que vous avés faites. Si vous me croyés, vous abandonnerés la choſe à ſa Providence, & vous continuërés de vous avancer au chemin de la veritable perfection, ſans vouloir plus contribuer à la réformation des autres que par vôtre exemple & par vos priéres. Voilà quelles ſont mes penſées : je voudrois que vous puſſiés voir dans mon cœur quelles ſont les raiſons qui m'obligent à vous les dire ; & combien le zéle que j'ay pour vôtre ſalut eſt ſincére, deſintereſſé & ardent. Gardés-vous, je vous en conjure, des murmures des autres, ils ont quelque choſe de contagieux. Ne ſoyés attentive qu'à vous-même, & vous verrés que vous vivrés beaucoup plus contente ; & que Dieu habitera avec vous, & trouvera ſes délices en vous. Je vous remercie de vos priéres, je vous ſupplie de me les vouloir bien continuer, & de croire que je ne vous oublie pas où il faut ſe réſouvenir des

ames qui nous ſont les plus chéres.

LA COLOMBIE'RE.

XLVI. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA TRE'S-CHE'RE SOEUR,

Je réponds à une des vôtres du 17. Janvier, par laquelle vous me rendez compte de vôtre vie, avec une ſincérité & une humilité qui m'édifie extrêmement. Vous m'offrez encore un plus grand détail, lequel je ne juge pas néceſſaire. Il ſuffit que Dieu vous donne un grand déſir de lui plaire, & de réparer le paſſé : je l'en remercie de tout mon cœur. C'eſt par une grande miſéricorde qu'il vous a conduit dans la réligion, quoique par des voyes difficiles & fâcheuſes ; mais qu'importe, ma trés-chére Sœur, pourvû qu'il vous attire enfin à luy, & qu'il vous donne

ſon amour. Ayez toûjours une confiance entiére a vôtre Supérieure, elle vous tient la place de J. C. Il n'y a ny frére, ny ſœur, ny qui que ce ſoit au monde, qui puiſſe vous en empêcher. Gardez-vous bien de trouver mauvais quand on vous refuſera quelque choſe, que vous ſemblerez déſirer par dévotion; ce ſeroit une méchante marque. Que vous importe que vous faſſiez peu ou beaucoup, pourvû que vous faſſiez la volonté de vôtre bon Maître? Je n'ay point perdu la bonne opinion que j'avois de vous, pour tout ce que vous m'avez marqué; l'humilité répare tout, & même avec avantage; tout cela ſe tournera en bien pour vous. Je loüe nôtre Seigneur de ce que vous n'avez pas vieilli dans la tiédeur; vous étes encore aſſez jeune pour vous faire une grande ſainte. Un des meilleurs moyens pour le devenir, c'eſt de ſupporter les humeurs de vôtre N.... ſoyez ſûre que par-là vous gagnerez le cœur de Dieu, plus que par toutes les autres pratiques de pieté. Adieu ma chére Sœur, continuez de prier Dieu pour celuy qui eſt tout à vous en J. C.

LA COLOMBIE'RE.

XLVII. LETTRE.

A une Réligieuse.

A Londres.

QUe direz-vous, ma trés-chére Sœur en Jeſus-Chriſt, de ma pareſſe & de mon incivilité? Vous avez bien raiſon de vous plaindre ; & il eſt étrange que je vous aye traittée de la ſorte, ayant tant de ſujet de me loüer de vous & de vôtre perſeverance. Car je ne crois pas ce que vous me dittes dans vôtre lettre, que vous vous êtes beaucoup relâchée : d'autres perſonnes qui vous connoiſſent, & en qui j'ay beaucoup de confiance, me rendent un autre témoignage de vous. Dieu ſoit loüé de toutes les graces qu'il vous fait, je le ſupplie de tout mon cœur qu'il veüille bien les augmenter tous les jours. Non, j'eſpere que vous ne vous répentirez jamais de vous étre donnée à Dieu, ni d'avoir entrepris de vous vaincre en toutes choſes pour l'a-

mour de luy. Je vous recommande cette pratique, ne l'abandonnez jamais je vous en conjure. Cherchez ſans ceſſe les occaſions d'offrir à vôtre aimable époux quelque nouveau ſacrifice, par la pratique de cette ſainte mortification, qui eſt la ſource de toutes les graces que les plus grands ſerviteurs de Dieu ont jamais reçuës. Je recommande la même choſe à vôtre bonne Sœur; ſans cela toute la vertu n'eſt qu'illuſion. Je prie Dieu pour toutes deux, & je luy demande qu'il vous faſſe la grace d'obſerver vos vœux & vos régles, comme vous ſouhaitterez l'avoir fait à l'heure de vôtre mort. Je me recommande à vos priéres, j'en ay grand beſoin. Tout à vous en JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIE'RE.

XLVIII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

JE ne ſçay ce que vous direz de moy, ma trés-chére Sœur ; mais je ſuis tout honteux de ma pareſſe. Ce n'eſt pourtant pas un effet du peu de ſouvenir que j'ay de vous : aſſûrément j'y penſe, & je rends graces à nôtre Seigneur des bontez qu'il a eûës pour vous. J'apprends que vôtre ſanté eſt un peu altérée, je loüe encore Dieu de cette nouvelle marque de ſon amour. Je ne doute nullement que vous n'en faſſiez vôtre profit, & que vous ne goûtiez avec beaucoup de douceur les fruits de la ſainte croix. Trouvez bon que je vous encourage à la parfaite obſervance de vos régles : en verité c'eſt une ſource de bénédictions. Pour moy j'avoüe que les miennes ſont tout mon tréſor ; & que j'y trouve tant de biens renfermez, qu'il me ſemble que quand

je ſerois tout ſeul dans une Iſle au bout du monde, je me paſſerois de toute autre choſe, & que je ne déſirerois autre ſecours, pourvû que Dieu me fit la grace de les bien obſerver. O ſaintes régles ! bienheûreuſe eſt l'ame qui a ſçû vous mettre dans ſon cœur, & connoître combien vous étes avantageuſes. Adieu ma chére Sœur en J. C.

LA COLOMBIE'RE.

XLIX. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA TRE'S-CHE'RE SOEUR,

Quand il ſeroit vray que vous m'auriez quelque obligation, ce que je ne puis me perſuader moy-même, je me trouve ſi bien récompenſé par les bons ſentimens où je vous vois, que je ne ſçay ce que je ne ferois point pour me

procurer une joye pareille à celle que vous me cauſez. Aſſûrément, ma Sœur, vous avez trouvé la ſource de la vraye paix; & puiſque nôtre Seigneur vous a fait la grace d'en goûter la douceur incomparable, je ne crains plus que vous alliez chercher des ruiſſeaux, qui bien loin d'éteindre vôtre ſoif, n'ont jamais fait que vous altérer davantage.

Que nous ſommes obligez à Dieu de nous avoir donné une régle pour toute nôtre conduite! que nous ſommes aveugles, quand nous croyons que nous éloignant de cette régle nous trouverons quelque choſe de meilleur. Croyez-moy, ma Sœur, tout nôtre bonheur eſt attaché au reſpect que nous aurons pour les plus menuës obſervances. Les eſprits libertins regardent cela comme une gêne, comme une torture. Mais il y a un tréſor attaché dans cette exacte fidelité, une certaine abondance de douceur, & (quand on le fait avec amour) une eſpéce de liberté, mille fois plus agréable que les faux plaiſirs des perſonnes les plus déréglées. Je n'ay que faire de vous le

dire, ma trés-chére Sœur, vous l'avez éprouvé par la miſéricorde de Dieu, & j'eſpére qu'une plus longue expérience vous en convaincra encore davantage. Quelque perte que vous croyez avoir faite par mon éloignement, je ne ſçaurois me réſoudre à vous porter compaſſion. Quand on trouve Dieu il eſt aiſé de ſe conſoler de tout le reſte.

Je me réjoüis des beaux fruits que vôtre déſert a porté cette automne; j'eſpére que deſormais il n'y aura point de ſaiſon ſterile pour vous, & que vous aurez toûjours de quoy faire des préſens à Jeſus-Chriſt. Attendez-vous auſſi à recevoir de ſa part de grandes marques de ſa bonté. Si les effets de ſa miſéricorde vous comblent de tant de conſolation, que ſera-ce lorſque nous l'obligerons à nous témoigner de l'amour?

Je n'ay nulle peine à croire que vous êtes bien reçûë, toutes les fois que vous avez recours à l'azile que Dieu a placé au milieu de vôtre maiſon: quand on n'y auroit pas toutes les bontez qu'on y a pour vous, ce ſeroit toûjours un azile, où vous ſeriez hors d'atteinte à tous

tous les traits de vos ennemis. Je prens beaucoup de part à la charité que vôtre mére a pour vous, je l'en remercie de tout mon cœur, & je prie nôtre Seigneur qu'il l'en récompense ; vous ne devriés pas faire grand cas de mes prieres, mais cependant je me ressouviens de vous particulierement. Guérissés au plûtôt vôtre bonne Sœur ; je suis sûr que sa maladie luy fait si peu de chagrin, que j'ay peine à m'en chagriner moy-même. Je souhaitte seulement qu'elle souffre en fille de JESUS-CHRIST, & que la volonté de Dieu soit faite en elle. Adieu, ma trés-chére Sœur, priez Dieu pour ce pauvre exilé qui est tout à vous en nôtre Seigneur.

LA COLOMBIE'RE.

L. LETTRE.

A une Demoiſelle.

A Londres.

MAdemoiſelle, JESUS ſoit vôtre lumiére, & vôtre force. Vous aurés reçû ſans doute une lettre que je vous ay envoïée par la poſte, ſur tout ce que vous m'écrivites, & que l'on m'écrit ſur vôtre deſſein; je n'ay rien à vous dire de nouveau. Si vous avez envie de vous donner à nôtre Seigneur, faites-le comme de vous-même, & par le ſeul déſir de luy ſacrifier tout ce que vous aimez davantage. Il me ſemble auſſi qu'il ne ſert de rien de faire ſçavoir les répugnances que vous y ſentés; parce que le monde n'eſt guére capable de concevoir, qu'on doit paſſer par deſſus tous les ſentiments de la nature pour étre à Dieu ſans reſerve. Ces deſſeins, qu'on forme pour plaire au Seigneur, ne s'executent jamais ſans peine. Plus le

Démon s'éfforce de les traverſer, plus on en doit attendre de gloire pour Dieu. J'écris à Madame vôtre mére; je ne ſçay comment elle recevra ma lettre; je prie nôtre Seigneur qu'elle ſe réſigne entiérement à ſa volonté. Pour vous, vous devez vous reſſouvenir que celuy qui aime ſon pére ou ſa mére plus que JESUS-CHRIST, n'eſt pas digne de luy. Priez Dieu pour moy, s'il vous plaît; je le fais pour vous trés-ſouvent.

LA COLOMBIE'RE.

LI. LETTRE.

A une Demoiſelle.

A Londres.

MADEMOISELLE,

On me preſſe furieuſement pour faire réponſe à vôtre lettre; elle m'a cauſé beaucoup de joye. Je conçois une grande eſpérance de ces bons commencemens, & je ſuis aſsûré que ſi

vous êtes fidelle à Dieu, il vous fera reſſentir les effets de ſa miſericorde infinie. Je ne vous oubliai pas le jour de ſaint Jean, & je ſuis bien aiſe que vous n'ayez pas oublié vous-même ce que vous avez réſolu de faire pour Dieu. Aprés cette démarche vous ne devez plus ſonger au monde. Vous vous êtes conſacrée au plus aimable de tous les époux ; mais ſouvenez-vous, qu'il eſt auſſi le plus jaloux : & qu'il ne pourroit pas ſouffrir dans vôtre cœur la moindre attache à quoy que ce ſoit. Tâchez donc, Mademoiſelle, de le bien étudier ce cœur, & de découvrir par ſes divers mouvements, s'il n'y auroit point encore quelque créature à quoy il fût attaché, quelque choſe pourquoy il eût de l'empreſſement, afin de le purger au plûtôt de toute paſſion déréglée. S'il eſt nét préſentement, ſoyés toûjours ſur vos gardes, pour vous empêcher d'y donner entrée à aucun amour, ni à aucun déſir des choſes créées quelles qu'elles puiſſent étre. J'ay parlé à Madame de N..... de vos habits, elle m'a promis de vous

laiſſer vivre entiérement à vôtre fantaiſie. Elle ne vous gênera deſormais ni ſur cela ni ſur autre choſe. Soyés ſeulement conſtante, & vous verrés que Dieu vous applanira toutes les difficultés du déhors. Je vous recommande la ſolitude, & l'union avec nôtre Seigneur; ne l'abandonnés que le moins que vous pourrés, admirés le choix qu'il a fait de vous, lorſque vous penſiés ſi peu à luy, & que cette penſée vous tienne dans une grande humilité, & dans une grande appréhenſion de vous rendre indigne des bontés qu'il a pour vous; vous ne devés ni à mes ſoins, ni à mes peines le courage que Dieu vous a donné pour vous déclarer pour luy; c'eſt un effet de l'amour qu'il a pour vous; mais ſouvenés-vous que toutes ces facilités que vous trouvés aujourd'huy à faire vôtre devoir, ſe changeront peut-être bien-tôt en de grandes croix intérieures; ſoyés diſpoſée à tout, ayés une ferme confiance qu'en quelque état qu'il plaiſe à Dieu de vous mettre, il ne manquera jamais de vous y donner de grands ſecours. Vous étes à luy; il vous regar-

de deſormais comme ſon bien, qu'il a intérêt de conſerver, & ainſi pourveu que vous ne vous donniés point à un autre, il ne permettra pas qu'il vous arrive rien qui puiſſe vous nuire, & que vous ne puiſſiés au contraire tourner à vôtre avantage, ſi vous le voulés. Ayés tout le zéle que vous pourrés pour convertir & pour ſanctifier les ames, ſans pourtant que cela paroiſſe trop. Vous n'y pouvés rien non plus que moy. Mais il ſe pourroit que Dieu ſe voudroit ſervir de vous en quelque rencontre. Priés Dieu ſur tout pour ceux qui ne connoiſſent pas Dieu, & qui ne l'aiment pas; ayés pitié de leur malheur, & du mauvais uſage qu'ils font de leur temps, de leur eſprit, & de leur cœur. Vous étes bienheûreuſe de ce qu'il ne vous a pas laiſſé plus long-temps dans les ténébres. Adieu, Mademoiſelle, je vous ſouhaitte mille bénédictions; je me recommande à vos prieres; je vous offre à nôtre Seigneur tous les jours à la Meſſe. Je ſuis vôtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur.

LA COLOMBIE'RE,

LII. LETTRE.

A une Demoiſelle.

A Londres.

NOtre Seigneur JESUS-CHRIST ſoit deſormais vôtre tout, Mademoiſelle, je me réjoüis extrêmement avec vous de ce qu'il a plû à nôtre Seigneur vous ouvrir ſa maiſon ſainte. Je ne doute point qu'en même-temps il ne vous ait auſſi ouvert ſon ſacré Cœur, pour vous y donner place parmi toutes les ames ſaintes qui y font leur continuel ſéjour ; beniſſés-le de tout vôtre pouvoir de ce qu'il vous a toute attirée à luy, & loüez-le d'autant plus volontiers que la choſe s'eſt faite avec plus de peine ; ayés confiance au Seigneur & pour vous, & pour vôtre mére. Vous verrés que pourveu que vous ne manquiés pas de courage tout tournera au bien de toutes deux, & que bien-tôt le grand calme fera oublier les agitations de la tempête. Com-

mencés vôtre eſſay au plûtôt, ſi vous ne l'avés pas encore commencé; il ne faut pas differer, s'il eſt poſſible, d'un ſeul moment le plaiſir qu'aura JESUS-CHRIST, de vous poſſeder toute entiere, & l'honneur que vous avés d'être toute à luy. Ne craignés rien pour la ſuite, ſongés que vous vous donnés à un époux tout-puiſſant, il ſera vôtre force comme il a été juſques icy vôtre paix, & vôtre douceur; faites-luy voir que vous ſçavés l'aimer dans les croix, comme dans les conſolations, & que la voye pénible des Saints ne vous épouvante pas. Je n'ay jamais été ſi content de vous que depuis que vous ſouffrés. Ce repos continuel dont vous joüiſſiés auparavant me faiſoit un peu de peine. Mais je vois à preſent que Dieu vous préparoit par là aux épreuves, où il luy plaît de vous mettre à cette heure. Je le prie de tout mon cœur qu'il vous y ſoûtienne par ſa grace, je ne puis vous aller voir quelque déſir que j'en aye. Il faut que nous nous conformions en cela à la volonté de nôtre bon maître, & que nous nous contentions de

luy ſeul, ne doutés pas que je ne profite de toutes les occaſions que la Providence m'offrira de vous aller rendre viſite. Je n'oublieray ni vous ni Madame vôtre mére.

LA COLOMBIE'RE.

LIII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

MA TRE'S-CHE'RE SOEUR,

S'il n'eſt rien arrivé d'extraordinaire, vous étes à préſent revêtuë des livrées de vôtre époux; & je ne doute point que ce changement extérieur, n'en ait cauſé un tres avantageux en vôtre ame. Je porte toutes vos croix avec vous, & je demanderois volontiers d'en être chargé tout ſeul, ſi je ne craignois de vous faire tort, & ſi je n'étois aſſeûré, que ce ſont les plus prétieux joyaux que vous ayés reçû de JESUS-CHRIST dans la ſainte alliance que vous avés contractée avec luy. O que vous étes agréable, ma chére

Sœur, aux yeux de Dieu & des Anges avec cét habit de grace & d'innocence, dont il a plû à vôtre bien-aimé de vous parer. Puiſſiés-vous le porter juſques à la mort avec toute la ſainteté qu'il demande de toutes celles qui en ſont revêtuës. Pour ce qui regarde, Madame, vôtre mére, ayés un peu de patience, Dieu tournera tout à ſon avantage. La douleur qu'elle ſent ne l'accablera pas, elle en ſortira plus pure & plus ſainte: mais ſongés que vous n'avés plus ni mére ni parens au monde. JESUS-CHRIST vous eſt tout cela, & quelque choſe de plus, c'eſt en luy que je ſuis

LA COLOMBIE'RE.

LIIV. LETTRE.

A une Réligieuſe.

MA TRE'S-CHE'RE SOEUR,

J'ay eu l'honneur de voir aujourd'huy Madame vôtre ſœur. Ce que je puis vous dire, c'eſt que toutes les belles

raiſons, qu'elle m'a apportées pour me perſuader que vous avés mal fait en vous donnant toute à nôtre Seigneur, m'ont ſi peu ébranlé, qu'au contraire je n'ay jamais été ſi confirmé dans la penſée que vous avés accompli la volonté de Dieu; & que vôtre ſacrifice luy a été fort agréable. Je ne voudrois pas pour tous les biens de l'Univers que la choſe fût à faire; & je m'expoſerois avec joye pour une ſi bonne cauſe à toutes les perſécutions que le monde me pourroit faire. Réjoüiſſez-vous, ma chére Sœur : c'eſt à cette heure que vous pouvés dire à vôtre époux que vous luy avez donné tout vôtre cœur, & que vous pourrés luy demander le ſien en récompenſe. Vous voulés bien que je vous avertiſſe en paſſant que vous devés prier pour Madame vôtre mére, & pour vos autres parents, mais que moins vous ſongerés à eux, moins vous vous mettrés en peine de l'état où ils ſont à vôtre occaſion, & plûtôt nôtre Seigneur les conſolera. Comme JESUS-CHRIST a tout vôtre cœur, il veut avoir tous vos ſoins & toutes vos

penſées : ſongés à luy, & remettez-vous à ſa bonté de tout le reſte. Vous verrez qu'il mettra ordre à toutes vos affaires, lorſque vous ne vous occuperés plus que des ſiennes. Faites, s'il vous plaît, une réflexion trés-particuliere ſur ce conſeil ; il renferme un grand thréſor : l'expérience vous fera voir que je ne vous trompe pas. Souvenés-vous des deux diſciplés, qui demandoient à JESUS-CHRIST quelque temps afin d'aller aſſiſter leur pére qui n'avoit plus que quelques jours de vie, & pour luy rendre les derniers devoirs ; nôtre Seigneur leur fit cette réponſe : laiſſés les morts enſevelir leurs morts. Quiconque ayant mis la main à la charruë regarde encore derriere luy, n'eſt pas propre pour le Royaume de Dieu. Apprenés bien vos régles, & faites en ſorte qu'à l'heure de la mort vous ayés la conſolation de n'en avoir pas rompu une ſeule de propos délibéré. Adieu, ma chére Sœur, aimez bien vôtre nouvel époux crucifié ; vôtre cœur eſt bien petit pour l'aimer autant qu'il le merite. Employez-le du moins tout entier ; & ne

luy ſouffrez aucun mouvement volontaire qui ne ſoit d'amour pour JESUS en Croix.

LA COLOMBIE'RE.

LV. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

JESUS-CHRIST poſſede tout vôtre cœur, ma trés-chére Sœur ; je ne vous feray aujourd'huy qu'un billet faute de ſanté. Car je retombay le jour de Pâques dans un crachement de ſang qui me dura trois jours. Cela n'empêche pas que je ne prenne beaucoup de part à vôtre bonheur, & que je ne penſe avec une trés-grande joye que vous allés mettre le ſceau à cette ſainte alliance, que vous avés contractée avec nôtre Seigneur. Aprés cette profeſſion, il n'y a plus de retour. Vos vœux ſont des liens qui vous doivent attacher à JESUS-CHRIST, & à ſa croix pour toute la vie. O les doux

liens ! ma trés-chére Sœur, & qu'ils vous doivent étre chers! O ſi nous pouvions au lieu de trois, nous lier à cét aimable époux par un million de chaînes ! Serrez bien ces nœuds, ma chére Sœur, & rompés en même-temps tout ce qui peut vous reſter d'attache aux créatures, quelles qu'elles ſoient. Je me réjoüis de tout mon cœur des bonnes diſpoſitions où je trouve Madame vôtre mére, je me reſſouviendray de vous auprés de nôtre Seigneur tout le reſte de ma vie, que je vous prie de recommander à Dieu, afin qu'elle ſe paſſe ſelon ſa trés-ſainte & trés-aimable volonté.

LA COLOMBIE'RE.

LVI. LETTRE.

A un Jéſuite.

MON TRE'S-CHER PE'RE,

Je ne ſçaurois vous dire avec quel empreſſement, j'ay demandé de vos nouvelles, & avec quelle joye j'en ay

reçû de vous-même. J'ay été charmé des ſentiments que j'ay trouvé exprimés dans vôtre lettre d'une maniére auſſi honnête, & auſſi obligeante que polie. Je ne ſçay de quelles obligations vous voulés parler, quand vous me témoignés une ſi grande reconnoiſſance. Mais vous m'embarraſſés bien davantage, lorſque vous me demandés des conſeils pour vôtre conduite. Tout ſérieuſement j'en voudrois prendre de vous. Si j'avois à recommencer ma Théologie, je ne connois pas d'homme plus capable d'en donner. De plus vous n'avés guére beſoin d'inſtruction pour régler la vie que vous allés commencer. Vous vous plaiſés à la ſolitude, vous aimés l'étude, & vous vous attachés comme naturellement à ce qu'il y a de plus important & de plus ſolide. La pente que vous avés au bien, & le goût ſurnaturel qui vous y porte, ne vous permet pas de laiſſer échapper les occaſions, que vous avés de vous y affermir toûjours davantage. Une perſonne qui a ces diſpoſitions peut aiſément ſe paſſer de tous les avis d'un homme même qui auroit autant

de lumiéres que j'en ay peu. Pour la Théologie je vous diray que ſi c'étoit à refaire, je voudrois toûjours méditer deux fois plus que je ne lirois. Ce n'eſt que par la méditation qu'on approfondit les choſes, & que l'on connoît le fort & le foible des opinions. Je prévois que dans ces quatre années vous allés devenir un grand Docteur, & un grand Saint, car je ſçay que vous en avés grande envie, & je ne vois pas ce qui pourroit vous empêcher de vous ſatisfaire en ces deux points. Vous étes en un certain état où le grand feu ſe trouve fort rallenti; où l'on a moins d'empreſſement pour toutes choſes; où l'on ne s'entête pas ſi facilement ny des gens, ny des opinions, ny des occupations; où l'on commence à tout examiner, & à ſe conſiderer ſoy-même avec plus de ſens froid. L'unique choſe qui a pû vous nuire autres-fois, ç'a été cette ardeur extrême avec quoy & vôtre imagination, & vôtre eſprit, & vôtre cœur même s'attachoient aux objets qui vous touchoient; le temps, l'expérience, & ſur tout vos réflexions, & vôtre vertu ont réduit cette ardeur

dans les bornes que la raiſon vous marquoit. De ſorte que je ne vois pas ce qui pourroit traverſer les grands deſſeins que vous formez aujourd'huy. Je prévois donc avec un plaiſir extrême l'heûreux ſuccés qu'auront ces deſſeins, je m'en réjouïs dés-icy avec vous, & je vous prie de croire qu'il eſt peu de perſonnes au monde qui prennent plus de part que moy à ces avantages. Je ſuis trés-édifié d'apprendre que vous reſtez à Avignon ; je vous porterois envie pour bien des raiſons, ſi je n'étois aſſeuré que c'eſt Dieu qui m'arrête icy, & que quoyque j'y ſois privé de vos bons exemples je ne laiſſeray pas de m'y convertir ſi je le veux avec la grace de nôtre Seigneur. N'oubliés pas dans vos ſaintes prieres vôtre trés-humble, &c.

La Colombie're.

LVII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

MA trés-chére Sœur en JESUS-CHRIST, je ſuis bien honteux d'avoir été ſi long-temps ſans vous faire réponſe, à quoy j'étois d'autant plus obligé, que vôtre derniere lettre me cauſa une trés-ſenſible conſolation, en m'apprenant le changement avantageux qu'il a plû à nôtre Seigneur de faire en vôtre ame, & dans celles de Meſdames vôtre mére, & de N..... lorſque j'ay reçû cette nouvelle je n'étois pas en état de vous témoigner ma joye; mais je la ſentis auſſi vivement, que ſi j'eûſſe été en parfaite ſanté; & en rendis graces à Dieu de tout mon cœur. Je l'en remercie encore trés-humblement & trés-affectueuſement. Il eſt bon, nôtre Dieu, ma trés-chére Sœur, il eſt touché de nos maux, & il ne permet pas qu'ils ſoient éternels, il prend bien plaiſir à éprouver nôtre amour pour un temps, parce

qu'il voit que ces épreuves nous purifient & nous rendent dignes de recevoir ſes plus grandes graces ; mais il ménage extrêmement nôtre foibleſſe, & l'on diroit qu'il ſouffre avec nous, tant il témoigne d'empreſſement à nous ſoulager. Qu'il ſoit éternellement béni, & loüé de toutes les créatures. Pour nous, ma Sœur, continuons à l'aimer ſans réſerve, & croiſſons de jour en jour en ce ſaint amour; nous recevrons bien d'autres preuves de ſa bonté; tout ce que nous avons expérimenté n'eſt rien, en comparaiſon de ce qu'il fera pour nous, ſi nous luy ſommes fidelles, & que nous ne mettions point d'obſtacle à ſes amoureux deſſeins. Je ne puis rien vous dire à preſent de meilleur, que de vous exhorter à vivre dans la maiſon de Dieu, avec une grande ſimplicité ; à vous laiſſer gouverner comme un enfant de ſix ans, avec la même candeur & la même humilité, que ſi vous ne ſçaviés que vôtre *Pater noſter*, regardant vos Supérieures comme JESUS-CHRIST, & ne doutant point que ce ſont elles qui vous doivent conduire à luy & vous ouvrir l'entrée de ſon cœur, où je

vous ſouhaitte une bonne place parmy tous les amans & amantes de ce Sauveur. J'écris à Madame vôtre mére, comme vous l'avés ſouhaitté, c'eſt bien tard, mais j'eſpére que nôtre Seigneur rendra ma lettre bonne à quelque choſe, priez bien Dieu pour moy ; c'eſt un malheur que vous ne ſçachiez pas combien j'en ay beſoin, je ſuis tout à vous dans JESUS-CHRIST, &c.

LA COLOMBIE'RE.

LVIII. LETTRE.

A une Demoiſelle.

VOus ſerés ſurpriſe ſans doute, Mademoiſelle, de recevoir cette lettre, veû que dépuis long-temps je n'en ay reçû aucune de vous. On vous a ſans doute rendu la réponſe que je vous fis un peu tard, à la ſeule lettre, que vous m'ayez écrite dépuis que je n'ay eû le bien de vous voir. Par cette réponſe je vous diſois, que je ne voyois pas de raiſon pourquoy vous changeriez d'état de vie preſentement,

veû que rien n'avoit changé depuis nôtre dernier entretien ; que nous avions conclu que cela n'étoit pas encore néceſſaire. Aujourd'huy je me crois obligé de vous dire pour des raiſons qui me paroiſſent trés-bonnes , que j'ay changé de ſentiment. Je ſuis d'avis que vous vous diſpoſiés tout au plûtôt à faire un ſacrifice à Dieu, que vous n'avez que commencé , & dont nôtre Seigneur demande la conſommation. Il eſt aiſé de prévoir que le Démon ſe joindra au monde pour oppoſer des obſtacles à une ſi grande entrepriſe , qui doit donner tant de gloire à Dieu , & vous attirer tant de graces. Mais le Seigneur à qui vous vous ſacrifiés entiérement , ne manquera pas de vous ſecourir , & j'eſpere qu'avec ſa grace vous viendrés à bout de tout. Combattez généreuſement , Mademoiſelle, une grande couronne vous attend, laquelle merite bien tout ce que vous ſouffrirés à la meriter. Il s'agit de donner à vôtre époux la derniere marque, ou plûtôt la premiere marque de vôtre amour ; car à vray dire on n'a point encore témoigné qu'on aime JESUS-

CHRIST tout de bon, qu'on ne luy ait donné tout ce qu'on peut luy donner. Je me réjouis avec vous de la miſéricorde qu'il vous fait de vous appeller à ſon ſervice, & du déſir qu'il a de vous poſſeder toute entiere; c'eſt-à-dire, qu'à ſon tour il ſe donnera tout à vous ſans réſerve, qui eſt un thréſor que nulle créature ne peut meriter, & qui égale nôtre bonheur de cette vie à celuy des Anges. Attendez de ma part en cette occaſion importante tout le ſecours que vous pouvés eſpérer de mes foibles prieres, & du zéle trés-ſincere & trés-ardent que nôtre Seigneur m'a donné pour vôtre perfection. Tout à vous en Jeſus-Chriſt.

LA COLOMBIE'RE.

LIX. LETTRE.

A une Demoiſelle.

JE m'étonne, Mademoiſelle, que vous ayez été ſi ſurpriſe de ma lettre. Il me ſemble qu'ayant demandé trente jours durant à Dieu la grace de con-

noître ſa volonté ſans que j'en ſçeûſſe rien, & ma lettre vous étant renduë juſtement le lendemain, il y avoit quelque apparence que vous étiez exaucée, & que par là nôtre Seigneur vous faiſoit connoître ce que vous déſiriez ſçavoir de luy. Je ne trouve point mauvais que vous ayez fait voir ma lettre, à Madame vôtre mére, & à Madame de N.... je ſuis sûr que ny l'une ny l'autre ne traverſeront les deſſeins de Dieu; mais ayez ſoin de cacher aux autres, ce que je vous écris. Pour les difficultés qui ſe rencontrent à l'execution, je ne m'en étonne point, le Démon ne peut pas voir ſans dépit les démarches que nous faiſons pour nous ſanctifier, & pour plaire à Dieu; mais ſi vous avez du courage & de la réſolution, celuy qui vous appelle à luy vous applanira toutes les voyes & vous donnera des forces pour vaincre. Je vous pardonne vos larmes & vôtre tendreſſe pour vôtre mére; mais cela n'empêche pas qu'en cela même je ne découvre une grande raiſon de vous ſéparer: car ſi vous étiez à nôtre Seigneur auſſi parfaitement que vous déſirez l'é-

tre, vôtre cœur ne ſouffriroit pas tant à la ſeule penſée de la quitter. Ce reſte d'attache, quoy qu'innocente, eſt ce qui donne de la jalouſie à Dieu, & ce qui doit luy étre ſacrifié. Je ne ſçaurois vous aller voir, les Medecins m'ont ordonné de prendre le lait d'âneſſe encore une fois. Dans deux ou trois jours il faudra que j'aille à la campagne pour un mois; aprés cela je ſeray à Lyon du moins pour un an, s'il plaît à nôtre Seigneur, que je vive autant que cela. Prenez vos meſures là-deſſus, & quoyqu'il arrive ne faites rien d'indigne de la miſéricorde que vous avez reçû de Dieu. C'eſt en luy que je ſuis à vous.

LA COLOMBIE'RE.

LX. LETTRE.

A une Demoiſelle.

JE ne puis vous donner aucun conſeil ſur l'affaire que vous me propoſés, que je ne ſçache de quoy il s'agit. Comment on vit dans cét Hôpital, ſi les filles

les y ſervent les hommes ; qui les doit gouverner ; ſi elles ſervent ſans interruption, ou ſeulement par tour ; mais quoyqu'il en ſoit, je prévois de grandes difficultés à tout cela, & avant que de m'y réſoudre, il me ſemble qu'il faudra bien du temps, & d'autres marques de la vocation de Dieu. Cependant vivez en repos & ſouffrez conſtamment les croix qui ſe trouvent dans vôtre état preſent, & qui en ſont le veritable bonheur. Vous m'avez fait plaiſir de ne pas changer de confeſſeur, je n'y avois conſenty que parce que j'avois compris que c'étoit une neceſſité. Quand il y aura quelque point dans vos lettres à quoy je ne répondray pas, comme en ce qui touche l'oraiſon, ce ſera ſigne que tout ira bien. Je me porte toûjours mieux, ce me ſemble. Dieu en ſoit loüé, je le prie qu'il nous rempliſſe tous de ſon pur amour, & qu'il nous faſſe la grace de vivre & de mourir dans le cœur de Jesus-Christ nôtre tréſor & nôtre amour, ce 27. Mars.

La Colombie're.

LXI. LETTRE.

IL me ſemble, Mademoiſelle, qu'il ſera aiſé de vous ſa- tisfaire ſur le ſujet de vôtre confeſſeur. Allés au nouveau dans les occaſions, où vous jugerés que cela ſera neceſſaire pour calmer vôtre conſcience, & quand l'ancien ſera abſent. Je trouve fort bon que vous luy faſſiez connoître tout ce qu'il faut qu'il ſçache pour comprendre la griéveté de vos péchés, ſans toutesfois luy parler de moy : car cela ne peut ſervir à rien. Je ne juge guére à propos que vous faſſiez le Carême exactement; il me ſemble que les viandes ordinaires vous ſont trés- contraires. Parlés-en au medecin, & ſoyez-luy obéiſſante. Il me ſemble que vous devez manger des œufs ; le lait vous eſt trés-bon, & je vous conſeille d'en manger ſouvent. Il n'eſt pas encore temps que vous repreniez l'uſage des mortifications corporelles, ce ſera quand il plaira à nôtre Seigneur. Je ne ſçay

que dire à Madame N.... juſques à ce que je la voye ; parce que je ne ſçay en quel état ſont les choſes, ny ce qu'elle fait elle-même. J'aurois grande envie qu'elle fût ſainte, & je crains fort que ſon bien n'y ſoit un obſtacle. Si cela eſt, il vaudroit mieux qu'il fût tout dans la riviere. Au reſte ſi elle ſe ménage avec Dieu, & qu'elle donne la moindre partie de ſon cœur aux créatures, elle eſt la plus ingratte femme que je connoiſſe : car aprés les bontés que nôtre Seigneur a eû pour elle, quand elle auroit cent millions de bien, elle devroit ſacrifier tout cela pour le ſervir. C'eſt merveille que ſi peu de choſe ſoit capable de l'arrêter en ſi beau chemin, & qu'elle rénonce aux faveurs infinies que ſon bon maître luy préparoit, pour quelque conſidération que ce puiſſe étre. De la maniére que Dieu a commencé avec elle, elle devroit déja étre auſſi ſainte que les plus grands ſaints. Priez-la de ma part au nom de JESUS-CHRIST, qu'elle ſe reſſouvienne des premiers jours de ſa converſion, & des marques de tendreſſe que nôtre Pére, qui eſt au Ciel, luy don-

na d'abord ; qu'elle n'oublie pas qu'il la traitta comme il auroit fait la meilleure fille du monde ; j'en ſuis témoin & je ne m'en reſſouviens jamais que je n'en ſois touché juſques au fond du cœur. Je ſerois au déſeſpoir ſi cette brebis s'égaroit encore une fois, ou ſi elle ne demeuroit attachée & dévoüée ſans réſerve à ſon Paſteur qui eſt JESUS-CHRIST, ce 7. Février.

LA COLOMBIE'RE.

LXII. LETTRE.

A Londres.

MONSIEUR,

Quoyque je n'euſſe pas vû la lettre que Meſſieurs de la Congregation m'avoient fait l'honneur de m'écrire, je ne laiſſay pas de m'acquitter envers eux, il y a quelque temps, d'un devoir où j'aurois bien ſouhaitté de n'avoir pas été prévenu. Je vous remercie de la copie qu'il vous a plû m'envoyer : je me doutois bien qu'elle étoit pleine d'honnêteté & d'affection ; & ſi j'avois ſçû qui avoit été le ſecrétaire, je me ſerois bien imaginé qu'elle étoit fort ſpirituel-

le & fort bien écrite. Je ne ſuis point ſurpris des marques particuliéres que vous me donnez de vôtre ſouvenir, cela répond à l'idée que j'ay formé de vous durant le temps que j'ay été à Paray. On peut attendre toutes choſes de vôtre vertu & de vôtre civilité. Je ſuis fort obligé à Monſieur vôtre Pére, & à vôtre bon amy Monſieur de N..... de ce qu'ils ne m'ont pas oublié. Je vous aſſûre que vous étes auſſi tous trois fort préſens à mon eſprit. Je fais un ſi grand fond ſur leur pieté & ſur la vôtre, que pendant que nôtre Seigneur vous conſervera, je croiray qu'il aime nôtre Cõgregatiõ, & qu'elle ne ſçauroit périr, je dis nôtre Congregation, parce que pour en étre éloigné, je ne prétens pas en avoir été retranché. Je ſuis tous les jours en eſprit, & je me trouve au milieu de vos aſſemblées, pour prendre part aux graces que la ſainte Vierge y répand. Comme vous ne me dites rien de vôtre famille, je crois que Mademoiſelle vôtre mére & Meſdemoiſelles vos ſœurs ſont toutes en parfaite ſanté. Je vous ſouhaitte à tous mille bénédictions, & vous ſupplie humblement

de prier Dieu qu'il m'aſſiſte dans ce pays, où je ne laiſſe pas d'être comme j'étois en France,

Monſieur,

Vôtre trés-humble
ſerviteur,
LA COLOMBIE'RE.

LXIII. LETTRE.

A une Demoiſelle.

OUy, je vous permets de changer de confeſſeur. Je vous conſeille d'aller au P. N..... juſques à ce que je trouve à propos de vous faire encore changer. Aſſeurément on a parlé à la perſonne dont vous m'écrivés, & j'ay toûjours penſé que cela arriveroit, Dieu en ſoit beni; j'eſpere que cela ne produira point de méchant effet. Suivez toûjours dans l'oraiſon l'attrait de vôtre cœur, ſoit que Dieu vous attire à conſidérer les douleurs de Jeſus-Chriſt, ou que

vous vous ſentiés portée à ſonger au Paradis ; vous ne ſçauriés vous tromper en cela. Quand il vous vient en penſée que vous ne faites pas grand mal, remerciés-en Dieu ; ſongés à ce que vous feriés s'il vous abandonnoit; admirés ſa miſéricorde qui a pû vous tirer de l'état où vous étiés. Enfin reſſouvenés-vous qu'aprés la grace que nous avons reçû, c'eſt un grand mal de faire auſſi peu de bien que nous en faiſons. Je vous permets de reprendre vos communions, comme le P. N. . . vous l'avoit ordonné. Prenés garde qu'en refuſant le papier qu'on vous preſente, vous donniés lieu de croire que c'eſt par dépit que vous le refuſés ; ce ſeroit un grand mal. Je ſouhaitte que vous ayez une grande defference pour vôtre mére. Je ſuis ſeur que vous l'obligerés par la douceur à trouver bon tout ce que vous ferés pour Dieu. Gardés vous bien de dire vos ſentimens ſur la conduite de N. . . . J'ay une grande douleur de vous avoir obligée à le quitter, c'eſt un homme d'un grand mérite & de beaucoup de vertu. Je ſuis &c.

La Colombie're.

LXIV. LETTRE.

MAdemoiſelle, une lettre que je viens de recevoir du N... m'épargne tout ce que je vous aurois dit ſur le ſujet de vôtre bien: Dieu ſoit loüé, vous voila maîtreſſe, je m'en réjoüis. J'eſpére que Dieu récompenſera vôtre charité envers vôtre ſœur. Non ſi elle faiſoit aujourd'huy profeſſion & que vous mouruſſiés demain, vôtre teſtament ne luy ſerviroit de rien, tout retourneroit à vos freres. Je vous remercie de vos prieres, je vous en demande la continuation, & je vous promets que j'en ſeray autant reconnoiſſant que je pourray. Prenés garde aux illuſions de la mortification; ſoyés plus obéiſſante ſur ce point que ſur tous les autres. Sacrifiés à Dieu les déſirs que vous vous ſentés de faire des auſtérités, & réduiſés-vous aux pénitences qui n'intéreſſent point la ſanté, telles que ſont toutes les intérieures. Gardés vous bien de quitter l'oraiſon quoyqu'il arrive, à moins

d'une maladie, ſi vous étes incommodée d'étre à genoux, aſſeiez-vous, c'eſt tout un. Le Pére N.... vous a trés-bien conſeillé, quand il vous a dit de vous tenir en la preſence de Dieu autant qu'il vous ſera poſſible, & de goûter avec humilité les douceurs que vous y trouverez; ne craignez point d'y étre trompée. Mocquez-vous des penſées qui vous y troublent, ou ſouffrez-en l'importunité avec reſignation. La crainte qu'une ame qui craint Dieu a de faire des fautes ne la trouble point; elle va avec ſon bon maître avec une grande liberté, & une confiance d'enfant. Quand on ne déſire que de lui plaire, il ne faut pas craindre qu'il s'offenſe de ce que nous croyons être bienfait. Je ſuis ravi que vous ſoyez bonne amie avec Madame N... dittes-le lui de ma part. Il faut que les ſervantes de Dieu s'uniſſent pour s'entrefortifier. Mais prenez garde de ne pas faire confidence de toutes choſes à toutes ſortes de perſonnes, & ſur tout ne communiquez jamais vos tentations qu'à vos directeurs. Je ſuis bien aiſe que vous ayez fait vôtre confeſſion générale une ſeconde fois, parce

que je crois que vous y aurez remporté une grande victoire ſur vous-même. Pour ces déſirs de voir Dieu, & ces inquietudes où vous vous êtes trouvée aprés la communion, ma penſée eſt que cela n'eſt ny bon ny mauvais, que c'eſt pourtant une choſe dont on peut faire un bon uſage, ſi vous vous détachez par là de cette vie, & de tout ce qui pourroit vous empêcher de joüir de Dieu dans l'autre. Réjoüiſſez-vous de ce que ce n'eſt rien d'extraordinaire ny en bien ny en mal. La douleur du corps eſt un effet de la contention de l'eſprit. Offrez cette douleur à JESUS-CHRIST. Gardez-vous de la vanité, le ſouvenir du paſſé eſt un fort bon contrepoiſon. Rien n'eſt ſi fort à craindre dans la vie ſpirituelle, que les choſes extraordinaires; tout ce qui vous porte à l'humilité & à la haine de vous-même eſt bon. Ce que Dieu demande de vous par les maladies qu'il vous a envoyées, c'eſt un grand mépris de toutes choſes; une grande indifference pour la vie, ou pour la mort; un abandon parfait à la volonté divine; un amour ſouverain, & un reſpect infi-

ni pour cette adorable volonté, laquelle doit être preferée a tout, & dans l'accompliſſement de laquelle vous devez mettre vos plus douces complaiſances; enfin un grand amour des croix & ſur tous de celles qui humilient le corps & l'eſprit. Vous êtes aſſurément dans l'état où Dieu vous veut : qu'il en ſoit beni éternellement. Je vous plains extrémement de la perte du N.... mais il faut mourir à toutes choſes, pour ne vivre plus qu'à JESUS-CHRIST. Je réponds briévement aux doutes que vous avez ſur vôtre Régle : vous pouvez changer le temps, & le lieu de l'oraiſon quand la neceſſité le demande. Vous pouvez demeurer de Dimanche un peu plus long-temps à la Meſſe. L'obéïſſance ſe doit rendre à vôtre Mére en tout ce que vous croirez qui lui pourra plaire, & par un grand reſpect que vous devez obſerver en lui parlant. Vous pouvez changer les heures quand les affaires l'exigent. Vous n'êtes pas obligée de demander permiſſion de faire quelque choſe chaque mois, à moins qu'on ne vous eût deffendu tou-

te pénitence. Quand en vos prieres vocales vous vous ſentés attirée à prier de cœur, laiſſez-là les prieres vocales, vous les direz un autre jour. Les trois communions comprennent celle du Dimanche, à moins que vôtre confeſſeur n'en juge autrement. Je vous deffens de vous inquietter ſur vos confeſſions, vous les faites bien je vous en aſſeure. Il eſt vrai que pour les habits on n'y ſçauroit trop apporter de ſimplicité. C'eſt à vous de voir ſi vous n'avés point d'attache à ces dentelles, ou à cette ſoye; car ſi vous y en avez le moins du monde, je ſouhaitterois que vous changeaſſiez. Le noir eſt bon, on peut auſſi mettre du gris; mais je ne voudrois pas que ce fût de la ſoye. Uſez ce que vous avez, & puis on verra. On peut faire ſa propre volonté en tout, même dans les choſes ſaintes. Toutes les paſſions ſont domptées quand rien ne nous inquiette. Vous pouvez changer les heures; differer; ſortir à l'heure du ſilence, pourveu qu'il y ait une neceſſité effective, & non point une lâcheté ny un caprice, ny un degoût des choſes ſaintes. Tout ce qui ous trouble doit étre abſolument mé-

priſé, ſouffrez l'incertitude où vous étes de plaire à Dieu, & de réſiſter aux penſées fâcheuſes, ſouffrez, dis-je, cela avec patience & reſignation, & jettez-vous entre les bras de celuy qui ſçait tout, & qui vous aime. Dittes, mon Dieu, quoyqu'il en ſoit je vous aime de tout mon cœur, je voudrois ne vous avoir jamais offenſé. Le bon livre de méditation ſur la Paſſion, c'eſt la Paſſion même qu'il faut lire, & puis méditer avec des réflexions ſur la patience & ſur l'amour de JESUS-CHRIST. Non, ne vous confeſſez point à toute ſorte de perſonnes indifferemment. Communiez ſans ſcrupule, lorſque je vous ay marqué de le faire, pourveu que vôtre confeſſeur ne vous le défende pas poſitivement; mais ſi cela vous fait tant ſoit peu de peine, tenez-vous à deux fois la ſemaine. Le moins que vous pouvez reſiſter c'eſt le meilleur. J'approuve les viſites que vous faites, mais qu'elles ne ſoient ny trop fréquentes ny trop longues, ne vous y répandez pas trop, écoutez plus que vous ne parlés; mais en général, moins vous en ferez, c'eſt le meilleur. J'approuve fort la dé-

ference que N. . . . . rend à ſa mére, imités-la. Oüy quittez ou remettez vos prieres pour obéir, cela eſt clair. Si vous avez vôtre partage, diſpoſez-en ſelon le conſeil de vos amis; le meilleur ſeroit de faire comme vôtre ſœur, pour ne pas avoir une conduitte differente entre vous qui devez étre unies en tout, s'il eſt poſſible. Adieu, Mademoiſelle, j'ay une trés-grande conſolation de voir le ſoin que vous prenez de vous acquitter de vos devoirs envers Dieu. Si je ne vous ay pas bien ſatisfait ſur tout, c'eſt que je ſuis ſi preſſé aujourd'huy que je crains de ne pouvoir pas venir à bout de tout. Une autre fois je vous écriray plus au long, lorſqu'il n'y aura pas tant de points à éclaircir & que j'auray moins de réponſes à faire.

LA COLOMBIE'RE.

LXV. LETTRE.

A une Demoiſelle.

A Londres.

JE crois, Mademoiſelle, que je vous ay déja dit qu'il y a long-temps que Dieu m'a inſpiré du zéle pour vôtre ſalut ; je le remercie de tout mon cœur, de ce qu'il a bien voulu écouter mes deſirs ſur vôtre ſujet, en vous inſpirant une ſi grande volonté d'étre à luy, qu'il en ſoit beny éternellement. Comme je vois toutes les marques d'une véritable vocation, dans le deſſein que vous avez formé d'entrer dans la compagnie des épouſes de JESUS-CHRIST, je vois bien auſſi les obſtacles qui s'y oppoſent. Je vous avoüe qu'ils me paroiſſẽt trés grands; mais il eſt fort aiſé à nôtre Seigneur de vous donner les moyens d'accomplir ſa volonté quand il le voudra. Cependant je voudrois que vous fiſſiez ce qui eſt preſentement à vôtre pouvoir, qui eſt de vivre dans

le monde comme ſi vous en étiez déja déhors, vous privant de tous les plaiſirs qui ne conviennent pas à l'état réligieux, vous faiſant comme une eſpece de cloître dans vôtre maiſon, & n'ayant plus de commerce qu'avec celuy que vous avez déja choiſi pour vôtre époux, à la reſerve des viſites de civilité que vous ne pouvez pas refuſer à vos proches : car pour tout le reſte il faut abſolument vous en ſéparer. De plus je ſerois d'avis que vous réglaſſiez tellement & vôtre temps & vos occupations, que non ſeulement vous ne fuſſiez jamais oiſive, mais encore que vous ne fiſſiez jamais vôtre volonté, vous rendant en tout dépendante de la régle que vous vous ſerez préſcrite par l'avis de N.... & ne me dittes point que vous ne vous ſentez pas aſſez de force pour entreprendre la pratique d'une vie ſainte ; nôtre Seigneur qui vous y appelle vous en donnera, il ſera luy-même vôtre force, commencez ſeulement avec courage, faites une fois pour toutes connoître au monde que vous le mépriſez, & que vous le rénoncez, & vous verrez bien-tôt qu'avec la gra-

ce de nôtre Seigneur, rien n'eſt impoſſible à une ame qui a un peu d'amour pour Dieu. N'oubliez pas d'eſſayer de pratiquer les petites mortifications corporelles qu'on pratique dans la réligion. Accoûtumez-vous y peu à peu, vous y trouverez de grands ſecours pour la vie que je vous conſeille. Pour les affaires domeſtiques prenez les comme ſi nôtre Seigneur vous les avoit confiées, par eſprit d'obéïſſance & de charité. Faites-les avec ſoin & ſans empreſſement, il faut ſurmonter pour l'amour de Dieu la peine que vous ſentez à parler à Monſieur N. . . . lorſque vous croyez que c'eſt pour la gloire de nôtre Seigneur, quoyqu'il ne faille jamais oublier le profond reſpect que vous devez à celuy qui vous tient la place de Dieu même. Vous n'étes nullement obligée aux. . . . le peu d'attrait que vous y ſentez eſt une marque que vous ne devez point vous y aſſujettir. Rendez-vous obéïſſante en tout à vôtre bonne maîtreſſe la N. . . . & ne vous mettez en peine d'autre choſe, courage, Mademoiſelle, nôtre Seigneur vous aime bien de vous aller ainſi cher-

cher au milieu du monde où vous étes pour vous donner ſon cœur, & vous mettre au nombre de ſes favorites. Je vous conjure en ſon nom de ne le pas rebutter, & d'accepter avec humilité & confiance, la grace qu'il vous offre, ſi vous ſçaviés ce que c'eſt que d'étre toute à luy, avec quelle ardeur n'embraſſeriez-vous pas l'exercice de la parfaite dévotion. Soyez l'exemple de vôtre petite ville, peut-étre que Dieu a attaché à vôtre parfaitte converſion la ſanctification de pluſieurs ames qui vous ſuivront dés que vous aurez une fois bien commencé. Quel honneur pour vous d'étre la premiere, quel gré ne vous en ſçaura pas vôtre cher époux. Je le prie de tout mon cœur qu'il acheve en vous ce qu'il a commencé, & qu'il vous rempliſſe de la force & de la douceur de ſon ſaint amour. Je vous offre tous les ſervices que vous me croirez capable de vous rendre, je ſeray trop heûreux ſi je puis contribuër quelque choſe à vous faire aimer celuy que je vois bien que vous aimez, & qui vous veut aimer encore davantage. Je ſuis en luy tout à vous, &c.

LA COLOMBIE'RE.

LXVI. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA chére Sœur, dans le cœur de JESUS-CHRIST, vôtre mére Superieure vous dira la raiſon pourquoy j'ay été ſi long-temps ſans faire réponſe à la vôtre, & je ne puis preſentement écrire que peu à la fois. Par celle que vous m'avez écrite, je comprens fort bien tout l'état de vôtre intérieur, je n'ay jamais douté que par la miſéricorde de Dieu vos tentations ne vous ayent été utiles & avantageuſes, il ne permet rien qui ne ſoit trés-à-propos. Si vous ſçaviez quelle eſt la joye que mon cœur reſſent, lorſque vous faites connoître que vous étes contente au ſervice de Dieu, je crois que vous me donneriez ſouvent cette conſolation. Ne perdés point courage, ma chére Sœur, vous verrez que nôtre Seigneur vous fera miſéricorde, il eſt

bon au de-là de tout ce qu'on peut dire ou penſer, ſouvenez-vous ſeulement de ce que je vous ay dit ſouvent de ſacrifier à vôtre bon Dieu vôtre propre volonté & jugement en toute ſimplicité, étouffant pour l'amour de luy toutes vos propres penſées & lumieres, vivant comme un petit enfant, qui ne ſçait pas diſcerner ce qui luy eſt propre. Croyez-moy, c'eſt là la victime que nôtre Seigneur veut que vous luy immoliez. Ces paroles qui ſont dans l'Evangile, ſont pour vous (ſi vous n'étes fait comme un petit enfant vous n'entrerez point au Royaume des Cieux.) Laiſſez-vous conduire par vos Supérieures comme elles voudront, ſelon leur volonté, & comme il leur plaira qu'elles jugét de ce qui vous eſt propre, & ne vous ſouciez de rien, ſinon d'obéir à l'aveugle, & ſoumettre vôtre jugement. Je ſeray vôtre garand de tout ce que l'obéïſſance vous commandera, & prendray tout ſur ma conſcience. Je ſçay combien cela eſt difficile & contraire à vôtre naturel, mais rien n'eſt impoſſible à ceux qui aiment, & ſont aimez de Dieu. Pour ce qui eſt de vô-

tre argent, laiſſez tout à la Providence de vôtre bon Pére, qu'il accompliſſe ſa ſainte volonté, quoyqu'il arrive, rien ne peut vous empêcher d'étre Sainte. Je ne déſeſpere pas de vous revoir encore, ſi c'eſt la volonté de Dieu. Je me porte beaucoup mieux & preſque auſſi bien que jamais. Je ne deſire rien davantage que de vous parler du bien-aimé de nos cœurs, j'eſpére qu'il nous donnera quelque occaſion pour cela, & peut-étre plûtôt que nous ne penſons, ſa douce, bonne & aimable volonté ſoit faite maintenant & à jamais, en toutes choſes, quelque contraire qu'elle ſoit à la nôtre. Rien ne m'a été dit de ces perſonnes dont vous me faites mention dans vôtre lettre; je n'ay pas encore vû la perſonne que vous ne voulez pas nommer, elle n'eſt pas icy; oubliez, je vous prie entiérement ces choſes, & tout ce qui ne vous regarde pas, ou vôtre Divin époux, pour l'amour duquel je vous aime dans ſon cœur, autant que vous pouvez étre aimée.

La Colombie're.

LXVII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

J'Eſpére, ma trés-chére Sœur, que vous me pardonnerez le retardement que j'ay apporté à répondre à vôtre lettre du 14. Avril, & la briéveté de la réponſe que je vous fais aujourd'huy, ma ſanté ne m'ayant pas permis d'écrire plûtôt, & les remedes où je ſuis encore m'empêchant de le faire comme je le ſouhaitterois. Tout ce que vous me marquez de vous-même me conſole extrêmement, ſur tout la démarche que vous avez faite à l'égard de vôtre Supérieure, il me ſemble que ce pas me répond de vôtre conſtance en tout le reſte. Au ſujet des émotions & des reſſentimens dont vous vous plaignez; je n'ay à vous dire autre choſe, ſi ce n'eſt que tout ce qui n'eſt pas libre en vous, ne vous eſt point imputé, & qu'une grande charité peut ſubſiſter

avec de trés-grands mouvemens indéliberez de haine & de vengeance. Il ſuffit que malgré tout cela vous ne vous laſſiez pas de prier pour les perſonnes pour qui vous vous ſentez de l'averſion; que dans les rencontres vous parliez & agiſſiez au dehors, comme ſi vous les aimiez, & que vous ſouhaittiez d'avoir au fond de l'ame tout ce que Dieu deſire que ceux qui l'aiment, y ayent effectivement. Je prie le ſaint Eſprit qu'il rempliſſe vôtre cœur de ſes plus prétieux dons. Si vôtre Révérende Mére trouve bon que vous receviez nôtre Seigneur le lendemain de l'Octave du ſaint Sacrement, pour reparer les irrévérences, qui auront été commiſes envers le Corps adorable de Jeſus-Chriſt, durant tout le temps de l'Octave qu'il aura été expoſé ſur les Autels, je ſerois bien aiſe que vous pratiquaſſiez cette dévotion, & que vous le fiſſiez enſuitte toute vôtre vie quand on vous le permettra; j'eſpere que vous retirerez de grands fruits de cette Communion. Priés Dieu pour moy, s'il vous plaît, tout à vous en J.C.

La Colombie're.

LXVIII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

IL eſt vray, ma chére Sœur en nôtre Seigneur, que j'avois recouvré en apparence beaucoup de ſanté ; mais je commençois à en faire un ſi mauvais uſage, que j'ay obligé Dieu à permettre que je ſois retombé depuis Pâques dans les mêmes accidens qui m'ont conduit déja plus d'une fois ſi prés de la mort ; je ne ſçay encore quelles en ſeront les ſuittes, la volonté de Dieu ſera accomplie, comme je l'eſpere, & le déſire uniquement, ſi vous avez une confiance entiere à vôtre Supérieure, vous n'étes pas ſi malheûreuſe que vous le dittes ; il eſt difficile de périr quand on eſt ainſi attaché à ceux que Dieu nous a donné pour nous conduire dans le Ciel. L'éloignement où vous vous trouvez de Dieu eſt un châtiment amoureux qu'il exerce ſur vous ; ſi j'étois

tois à vôtre place, je ne m'en troublerois point, ny je ne ferois point de grands efforts d'eſprit pour me rapprocher, je ſouffrirois humblement & patiemment ces rebuts, auſſi bien que toutes les révoltes des paſſions que je tâcherois ſeulement d'empêcher d'éclater au déhors : agiſſant malgré elles en tout ſelon la volonté de Dieu, & recevant comme une pénitence du paſſé toute la peine que je ſentitois à faire le bien. Voilà, ce me ſemble, le meilleur conſeil que je puiſſe vous donner; en le ſuivant fidellement, vous trouverez dans le trouble même cette paix que vous cherchez. Je vous la ſouhaitte entiere & parfaitte, tout à vous en Jesus-Christ.

La Colombie're.

LXIX. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA TRE'S-CHE'RE SOEUR,

Dieu ſoit vôtre force & vôtre conſolation, en toutes vos peines. Je me ſens ſi éloigné de vous abandonner, que mon zéle pour vôtre chére ame devient, ce me ſemble, tous les jours plus grand. Vos tentatiõs m'afigeroient ſi je ne ſçavois qu'elles ſont en vous, malgré vous-même, & que le Démon ſeul en eſt l'autheur. Il me ſuffit, ma trés-chére fille, que vous conſerviés toûjours beaucoup de confiance en Dieu, & un ſincere déſir de faire ſa volonté; je ſuis ſeur, que vôtre obéïſſance vous ſauvera; attachez-vous y fortement & conſtamment, & mocqués-vous des vaines craintes que vôtre ennemi veut vous donner de l'avenir: il craint étrangement le ſacrifice que vous allez faire, & comme

juſques alors il ne déſeſperera pas de pouvoir vous retirer du port où vôtre bon Maître vous a conduitte, il ne ceſſera point de vous tourmenter que vous ne ſoyés liée à Jeſus-Chriſt & à ſa Croix d'un lien indiſſoluble. Ecoutez donc, ma trés-aimée fille dans le cœur de JESUS-CHRIST, écoutez la voix de vôtre bon Pere & le commandement que je vous fais aujourd'huy de ſa part. Dés que vous aurez lû ma lettre: Allez vous en devant l'Autel, où répoſe cét époux infiniment aimable & parfait, qui vous aime, telle que vous étes, & vous veut avoir pour ſon épouſe, & là ſans attendre davantage faittes-luy un vœu ſecret de faire vôtre Profeſſion au jour qu'on aura deſtiné pour cela, afin d'ôter par là toute eſperance au Démon de rien obtenir par ſes tentations importunes. J'ay confiance en nôtre bon Maître qu'aprés cette démarche vous ſerez en repos, & en état de vous diſpoſer aux ſaintes nôces que vous déſirez celebrer avec l'Agneau. Vivez contente, ma chere fille, je ſuis incapable de prendre de l'averſion pour une ame que Dieu aime, & qu'il a eu la bonté de

me confier ; vous ſerez ma fille juſqu'à la mort, & je vous rendray pour l'amour de Jeſus-Chriſt tous les offices d'un bon Pere. Celuy qui vous a miſe au monde n'a jamais eu pour vous tant de tendreſſe, que Dieu m'en inſpire pour vôtre ſalut & perfection. Je n'iray point à N.... quelque déſir que j'en euſſe. Quoyque ma ſanté ſemble ſe rétablir, je n'en ay point aſſez pour entreprendre ce voyage, ny les fatigues dont il ſeroit neceſſairement ſuivi. Adieu, ma chére fille, je vous félicite par avance de la glorieuſe alliance que vous allez faire avec JESUS crucifié, ſouvenez-vous des grands déſirs qu'il vous donna l'année paſſée d'épouſer ſa Croix, le temps eſt venu de les accomplir. C'eſt à vôtre Profeſſion que le contract s'en doit paſſer, & que s'en fera la cérémonie. Je prie nôtre Seigneur qu'il verſe mille bénédictions ſur ce mariage ſpirituel. Tout à vous dans la Croix & dans le Cœur de JESUS.

LA COLOMBIE'RE.

LXX. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA trés-chére fille, je voudrois bien pouvoir vous écrire une longue lettre, mais je ſuis obligé de vous dire briévement, que le vœu, ou la promeſſe que vous avez faite eſt bonne, & que je la ratifie de bon cœur. Vous auriez bien fait de conſulter auparavant vôtre Maîtreſſe, ou vôtre Supérieure, ou du moins de ne vous engager qu'à condition, qu'on approuvât vôtre engagement. Ce n'eſt point un vœu à proprement parler; mais vous devez le regarder, tout comme ſi c'en étoit un. La faim que vous ſentez marque une grande chaleur, dittes-le à vôtre mére, & ſouffrez ce tourment pour l'expiation des délices paſſez; mangez neanmoins, autant qu'on vous le permettra. J'approuve fort la lettre que vous avez écritte à N..... la lumiére

par laquelle il a plû à Dieu vous découvrir la ſource de toutes vos peines, & de toutes vos tentations, vous doit avoir calmé entierement, cela veut dire en un mot que le trouble où vous jettent vos diſtractions, vos diſſipations, l'éloignement que vous ſentez de Dieu, & toutes vos oppoſitions au bien, que ce trouble, dis-je, ceſſeroit, ſi vous receviez avec humilité cét état pénible, qui dans le fond ne ſont point des péchez ny des maux ſpirituels; mais ſeulement des châtimens amoureux de vôtre bon Pére qui a trouvé ce ſecret, pour vous purifier de toutes les taches que vôtre ame avoit contracté en vôtre premiere vie. Tout ce qui vous déſole & vous fait croire que vous étes perduë, tout cela, dis-je, ſouffert avec patience, humilité, conformité à la volonté de Dieu, ſe changeroit en un tréſor, qui vous enrichiroit plus en un jour que ne ſçauroit faire une année de conſolatiõs & d'extaſes; mais vôtre amour propre fuit étrangement la Croix, & court aprés les lumiéres & les délices ſpirituels. Je prie Dieu qu'il vous faſſe connoître, combien la conduite qu'il gar-

de en cela à vôtre égard, eſt miſéricordieuſe; il vous perdroit s'il en uſoit autrement avec vous. Je vous envoye un billet pour N.... vous le luy ferés tenir s'il vous plaît. Je ne ſçay en quoy je vous ſuis ſi rigoureux, j'aurois grand tort de vous traitter ſévérement, ayant pour moy-même tant d'indulgence. Je vous ay donné la bénédiction que vous m'avez demandée avec tout le zéle, & toute la dévotion dont j'étois capable. Je prie pour vous ardemment & conſtamment; mais il s'en faut bien que je n'aye auprés de Dieu le crédit que vous penſez. Mettez en luy vôtre confiance, ma trés-chére fille, je vous aime en luy & pour luy uniquement.

LA COLOMBIE'RE.

LXXI. LETTRE.

A une Demoiſelle.

A Londres.

MA trés-chére fille, dans l'amour & le Cœur de JESUS-CHRIST,

Nôtre Seigneur, ſoit vôtre patience & vôtre force. Je me porte aſſés bien préſentement, & même mieux que je ne faiſois avant ce dernier accident qu'on a crû mortel. Je ne ſçaurois pourtant encore écrire beaucoup ſans en étre incommodé. Vos lettres me donnent toûjours beaucoup de joye, parce qu'elles m'apprennent que nôtre Seigneur continuë à vous faire part de ſa Croix, c'eſt-à-dire, de ſes amours & de ſes délices. Vous avez enfin trouvé le véritable ſecret dans ce que vous me marquez ſur la fin de vôtre lettre, qui eſt de ne plus examiner vôtre état preſent, & d'abandonner ſans reſerve & le paſſé & l'avenir à la miſéricorde de Dieu: avoir de grands ſentimens de ſa bonté qui eſt infiniment plus grande que vous ne le pouvez écrire, & croire, malgré toutes les vûës qui vous perſuadent le contraire: que vous étes aimée de luy nonobſtant toutes vos miſeres. Conſervés cherement ces penſées, elles ſont aſsûrément de Dieu, je vous en répons. Je vous envoye une lettre de vôtre N.... écrivez-luy avec la permiſſion de vôtre Supérieure, & man-

dés-luy que vous avés fait Profeſſion N.... eſt toûjours à N... elle en partira bien-tôt pour aller faire un nouvel établiſſement auprés de N.... priez Dieu pour elle & pour moy, qui vous ſouhaitte mille bénédictions, & qui vous ſuis tout ce que je vous puis étre en JESUS-CHRIST.

LA COLOMBIE'RE.

LXXII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA trés-chére fille en JESUS-CHRIST. Nôtre Seigneur vous rempliſſe de mille bénédictions, & de luy-même. Je n'ay point reçû le paquet dont vous me parlés, & le tiens pour perdu; mais il n'importe, c'eſt Dieu qui l'a ainſi permis. C'eſt aſſés que je ſçache que vous étes contente de tout, hors de vous-même. Je crains ſeulement que vous n'ayez un peu trop la

vûë attachée ſur vous. Il me ſemble qu'il ſeroit bon de s'oublier quelquefois, & de ne ſonger à ſes miſéres qu'autant qu'elles nous font connoître l'immenſe miſéricorde de Dieu envers nous; de plus il me ſemble qu'il ne faudroit pas tant s'étonner de ſe trouver extrêmement miſérable. Que pouvons-nous attendre de nous que cela: mais il faut admirer avec complaiſance, & aimer la bonté de Dieu qui vous ſouffre, qui vous aime telle que vous étes, & qui veut faire de vous comme un trophée à la gloire de ſa miſéricorde infinie. Eſperez ſeulement en luy, & en quelque état que vous ſoyez, ne perdez jamais vôtre confiance, laquelle vous ſauvera & vous ſanctifiera même infailliblement, ſi vous le voulez. Adieu, ma trés-chére Sœur dans le Cœur de JESUS-CHRIST. Je prie nôtre Seigneur qu'il vous donne ſa paix & ſon amour, & qu'il vous détache tellement de vous-même, que vous ne vous occupiez plus que de luy ſeul, ſans ſonger ſi vous étes encore au monde.

LA COLOMBIE'RE.

LXXIII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA TRE'S-CHE'RE SOEUR,

Nous avons reçû toutes vos lettres de N.... & de N.... mais on a été bien mortifié d'apprendre que les nôtres ne vous ont point été renduës. Le N... m'écrit qu'il les a brûlées: Dieu ſoit beni, que vous ſoyez privée de toutes conſolations temporelles, & qui contribuë ainſi de ſa part au parfait détachement auquel il vous appelle par ſa grace. J'ay pris part à toutes les peines que vous avez ſouffertes, je les ay préſentées à nôtre Seigneur, je l'ay prié de les accepter, je l'ay prié ſouvent & conjuré par les mérites de Jeſus-Chriſt de vous donner du ſecours. J'ay ſouvent offert le ſaint ſacrifice de la Meſſe à cette intention. Juſqu'icy il me ſemble que tout eſt allé comme il faut,

Dieu vous a protegée & conduite, j'eſpere qu'il continuera juſques au bout. J'attens avec réſignation des nouvelles de vôtre arrivée, de la maniére qu'on vous aura reçûë, & comment vous aurez commencé à vous trouver de ce nouveau genre de vie. J'eſpere que nôtre Seigneur gouvernera tout pour ſa gloire, & que nous aurons mille ſujets d'actions de graces à luy rendre. J'ay fait tout ce dont vous m'avez chargé par vos lettres. Vos adieux ont été trés-bien reçûs & avec beaucoup de larmes; mais ce qui vous doit extrêmement conſoler, c'eſt que dépuis vôtre départ, il s'eſt fait un extrême changement dans vôtre famille. M.... qui eſt témoin de tout & qui n'eſt point femme à flatter, me dit, il y a deux jours qu'elle ne reconnoiſſoit plus vôtre N.... qu'elle ſouffre tout avec une patience admirable, qu'elle a une tendreſſe extrême pour N.... tout le monde fait ſon devoir, & ainſi je me confirme toûjours davantage, que c'étoit la volonté de Dieu que vous fiſſiez ce que vous avez fait. J'écris à la N... je l'aurois fait plûtôt, ſi je n'avois toû-

jours douté que l'on vous arrêteroit à N.... mais enfin j'eſpere de la miſéricorde de Dieu que tout aura réüſſi ; en tout cas il y aura toûjours aſſez de reſſources dans la providence. Je vous avois choiſi pour nom.... mais je ne ſçay point ſi vous ne vous en étes point donné un autre. Je prieray N.... de vous remettre cette lettre. J'attens de vos nouvelles pour vous dire beaucoup de choſes ſur l'état préſent où vous étes, cependant, ma trés-chére fille, ayez bon courage, vous voilà par la miſéricorde de nôtre Seigneur dans la voye des Saints, vous voilà en état de pratiquer le pur amour & de témoigner à Jesus-Christ quelque gratitude pour les faveurs immenſes qu'il vous a faites. Mon Dieu, que vous me paroiſſez digne d'envie, & que toutes les ames qui connoiſſent un peu nôtre Seigneur eſtimeroient vôtre bonheur, ſi elles le connoiſſoient ! O qu'il vous ſera aiſé avec l'aſſiſtance de Dieu, de vous conſerver dans une union parfaite, & continuelle avec Dieu ! O que c'eſt une choſe charmante que ce ſecret qui ſera entre vous & vôtre bon Maître ! mais pre-

nez bien garde de ne pas le révéler, & de ne donner nul ſujet aux gens d'en deviner quelque choſe. Voilà vôtre grande étude ; ma chere fille, c'eſt un tréſor que vous avez entre les mains, mais que vous perdrez s'il eſt découvert. Veillez donc continuellement à la conſervation de cette humiliation prétieuſe, dont Dieu vous a favoriſée. Adieu, ma chére fille, je ſuis plus à vous que jamais, puiſque vous étes à JESUS-CHRIST à qui je veux étre ſans reſerve.

LA COLOMBIE'RE.

LXXIV. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

MA TRE'S-CHE'RE SOEUR,

Si je pouvois vous faire une lettre auſſi longue que je le ſouhaitterois, je répondrois amplement à tous les points de vos lettres que j'aytoutes reçûës. C'eſt

aſſés pour cette heure, que je ne puis vous dire combien vous me cauſez de joye; avec quel plaiſir je ſonge à tout ce que vous me mandez, & combien je prie Dieu qu'il vous donne la perſévérance. Courage, ma pauvre fille, vous voilà au beau chemin, ſi vous continués de marcher généreuſement, vous allez devenir la bien-aimée de JESUS-CHRIST.... Sur ce que vous me marquez, j'obſerve trop d'empreſſement pour ceux que vous avez icy quittez; trop de curioſité pour ſçavoir des choſes que je ſouhaitterois étre tout-à-fait hors de vôtre cœur, comme le ſuccez qu'ont vos lettres, & l'effet qu'elles produiſent. Je n'ay point rendu la derniere que vous avez écritte, dans laquelle vôtre N.... avoit mis une page pour vôtre N.... non plus que celle que vous luy avez procuré de N.... laiſſez-moy tout ce ſoin, & ne ſongez plus qu'à vous & à vôtre époux. Celuy qui a mis la main à la charruë & regarde encore derriere ſoy n'eſt pas digne du Royaume du Ciel. Je ſuis un peu mortifié des plaintes que vous avez faittes aux N.... touchant la conduit-

te qu'on a tenu à vôtre égard. Vous dites des choſes qui me ſemblent oppoſées à l'humilité, & à la parfaitte ſoumiſſion, que vous m'avez promiſe. On diroit à vous entendre parler que vous attendez vôtre récompenſe icy-bas, & que vous n'étes pas bien payée de toutes vos peines par l'honneur, que vous avez de ſervir nôtre Seigneur dans ſa maiſon & en la perſonne de ſes filles. Je vous avoüe que je ne puis accorder ces ſentimens avec la réſolution que vous avez priſe. De plus n'y a-t-il pas un peu de volonté propre & d'orgueil à dire qu'on ne veut point recevoir l'argent des pauvres, & qu'on prendra plûtôt tout autre party que d'y conſentir. J'eſpere que vous ferés tout ce que je voudray, & que vous oublierez pour toûjours que vous ayez une volonté. Je conſens à l'abſtinence du fruit. Souvenez-vous qu'il faut mortifier & humilier l'eſprit ſur toutes choſes. Vous ne ſerez pas fachée que je vous diſe ainſi mes penſées ; j'en ſuis ſeur. Cela vient d'un certain fond d'eſtime qui s'eſt accruë de beaucoup depuis vôtre ſacrifice, & que Dieu veut bien que je con-

ſerve pour vous juſques à la mort. Adieu. Jeſus-Chriſt vous comble de ſes bénédictions. Mais point de confiance, point de volonté, point de murmure, point de reſerve pour Dieu qui a tant de bonté pour vous.

LA COLOMBIE'RE.

LXXV. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

QUe vous étes heureuſe, ma trés-chére Sœur, ſi vous ſupportés avec ſoumiſſion les horribles coups que vous recevez, ſoit qu'ils vous viennent de la main de Dieu, ſoit que ce ſoit les Démons qui vous tourmentent par les ordres de celuy que vous avez offenſé. Ne vous tourmentés pas trop pour vous defaire des penſées effroyables dont vôtre eſprit eſt aſſiégé; toute la reſiſtance qu'il faut faire, c'eſt celle que vous faites en vous humiliant ſous le bras

tout-puiſſant de la juſtice de Dieu qui vous frappe, & acceptant de tout vôtre cœur tout ce qu'il luy plaira ordonner à vôtre égard. Vous ne conſentez point à ces imaginations importunes ; mais quand par la force de la tentation vous ſeriez tombée, il faudroit vous relever courageuſement, demander pardon à Dieu, eſperer en luy malgré vôtre chûte, en recevoir l'humiliation avec courage, & en deteſter la malice de toute vôtre ame. L'incertitude où vous étes ſi vous pechez ou ſi vous ne pechez pas, eſt une autre croix qu'il faut auſſi porter avec une réſignation parfaite. Je ne vous conſeille pas de vous confeſſer de ces choſes tandis qu'elles reſteront préciſement en l'état que vous me marqués. Vous pourriez dire, ſi vous voulez en général qu'il vous a paſſé diverſes ſortes de penſées par l'eſprit trés-mauvaiſes en elles-même ; mais que vous les croyez tout-à-fait involontaires. Courage, ma chére fille, ſouffrez avec ſoumiſſion, & avec amour les vengeances du Seigneur, mettez-vous vous-même de ſon party contre vous-même, & faittes-vous un

plaiſir de le voir ſe venger de vous d'une maniére proportionnée à vos deſordres, & tâchez de luy plaire par un parfait dévoüement à toutes les diſpoſitions les plus rigoureuſes de ſa divine juſtice, par l'acceptation volontaire de tout ce qui vous arrive de plus douloureux, de plus humiliant au corps & en l'ame, & particulierement de la confuſion & du repentir qui vous reſte, d'avoir ſi mal employé une vie dont vous pouviez faire un uſage ſi avantageux. Il faut qu'il ſe mêle à vôtre componction une certaine complaiſance à vous trouver pauvre, miſérable, anéantie, dépourvûë de tout mérite, & de toutes vertus. Tenez-vous tant qu'il vous ſera poſſible dans l'oraiſon, & hors de l'oraiſon aux pieds de JESUS-CHRIST, comme la plus imparfaite & la plus malheureuſe de toutes les créatures, & comme celle qui mérite le mieux l'enfer. Ne laiſſez pas toutesfois de mettre en luy toute vôtre confiance, & ne craignez pas qu'il vous rebutte à cauſe de vos infidélitez. Vous ſçavez bien qu'il recherche ceux qui l'offenſent, & que c'eſt pour le pé-

cheur qu'il s'eſt fait homme ; ne quittez point ſes pieds adorables, & les ſerrez ſi étroittement que quand il voudroit vous précipiter dans les enfers, il fût comme contraint de s'y laiſſer entraîner avec vous. Pour vos exercices ſpirituels lorſque vous n'y pouvez rien faire, exercés-vous en des actes d'humilité, comparant vôtre néant avec la grandeur de Dieu ; vos ingratitudes avec ſes bienfaits ; vôtre vie paſſée avec la ſainteté de vos régles ; vôtre peu de vertu, avec la pureté & perfection des Saints ; & vos deffauts, avec les vertus de vos Sœurs. C'eſt aſſez pour cette fois, ſi Dieu nous fait la grace de nous conſerver la vie, il y a apparence que je ne ſeray pas long-temps ſans vous voir. Cependant priez Dieu pour moy, je le fais tous les jours pour vous à la ſainte Meſſe. Je ſuis,

LA COLOMBIE'RE.

LXXVI. LETTRE.

A un Jéſuite.

A Londres.

QUoyque j'aye differé ſi long-temps de vous répondre à cauſe de ma ſanté, & faute d'occaſion, ce n'eſt pas à dire que je n'aye reçû avec bien de la joye & de la reconnoiſſance les marques de vôtre ſouvenir; j'en ay été d'autant plus touché, que j'ay appris d'ailleurs mille choſes de vous qui m'ont fait plaiſir, & qui m'ont donné lieu de loüer nôtre Seigneur & de luy rendre pour vous de trés-ſinceres actions de graces. Vôtre lettre m'a été une bonne preuve de l'application qu'on m'a dit que vous avez à l'étude; je m'en réjoüis parce que cette application, eſt par elle-même fort agréable à Dieu qui la demande de nous, & parce qu'elle eſt un bon moyen pour conſerver la ferveur de vôtre dévotion, & de vous rendre capable de vous ac-

quitter des obligations de vôtre état. Continués, mon cher enfant, de vous faire un ſaint Religieux, je prie tous les jours nôtre Seigneur, qu'il vous faſſe cette grace. Si je connoiſſois qu'il y eût quelque choſe au monde de meilleur que cela, je vous le ſouhaitterois, & je voudrois vous le procurer au prix de ma vie. Mais plus j'acquiers de connoiſſance, plus je me perſuade que c'eſt un grand malheur de nous amuſer à tout ce qui peut nous plaire icy-bas, pouvant employer nôtre temps & nôtre eſprit à nous ſanctifier par la pratique de l'humilité, & du détachement entier de nous-mêmes. Priez Dieu, s'il vous plaît, que je faſſe bien le premier ce que je vois, & ce que je dis aux autres. Dieu vous comble de ſes bénédictions & de ſon pur amour.

LA COLOMBIE'RE.

LXXVII. LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

JE ne puis vous écrire qu'un mot. Je diray à N..... & à vos deux filles, tout ce que vous ſouhaittés de moy. Vôtre N.... portera mes lettres que je feray avec plus de loiſir que celle-cy. Ne craignez nul mauvais ſuccez des tentations de ces deux bonnes Sœurs, tandis qu'elles vous les découvrent : le temps viendra que tout ſera calme : mais ce calme merite bien d'étre achepté par la peine qu'elles ſouffrent à combattre. Je bénis Dieu de ce qu'il a mis N.... entre vos mains. Juſques-icy il l'a trés-bien conduite, & tant à ſon égard que pour les autres, vous ne ferez jamais de faute, pendant que vous eſpererez beaucoup en luy, qui ſçait tout & qui de nos fautes même ſçait trés-bien tirer l'avantage des ames qu'il nous a confiées, comme je l'ay ſou-

vent expérimenté. S'il ne nous conduit pas en la direction des autres pour l'amour de nous, il le fera pour l'amour de ſes prédéſtinez, dont il nous a donné le ſoin. Une perſonne qui va avec humilité ne fait guéres de mauvais pas dont les ſuites ſoient fâcheuſes. Je n'ay point oublié Meſſieurs N.... j'avois prié Dieu pour eux ce matin avant que d'avoir lû vôtre lettre. Continués à bien préparer à JESUS-CHRIST les ames qu'il a choiſies pour ſes épouſes. Je ſuis en luy tout à vous. Souvenez-vous de la dévotion que je recommanday l'an paſſé à N.... pour le Vendredy aprés l'Octave du ſaint Sacrement.

LA COLOMBIE'RE.

LXXVIII. LETTRE.

A une Réligieuſe.

A Londres.

JE vous ſuis fort obligé, ma Révérende Mére, de la bonté que vous avez

avez eu de me procurer des nouvelles de nos chéres N.... & de me donner des vôtres. Je vous remercie encore des avis que vous me donnez ſur l'état de N.... ce que vous me dittes ne m'afflige point. Mes propres miſéres m'ont tellement acçoûtumé à celles des autres, que je ne m'en étonne point. On ne parvient pas en un moment à la perfection, nous avons toute la vie pour cela, & pourveu qu'on ne perde pas le déſir de s'avancer, je ne déſeſpere de rien. Je luy écris mes ſentimens ſur ſes deffauts, & je le fais avec douceur pour cette fois, afin qu'elle ne ſe défie de rien, & qu'elle ne croye pas que c'eſt pour ſatisfaire ſes Supérieures. Je luy parle à peu prés comme vous luy parlés vous-même; cependant ſi la N.... ne trouvoit pas bon que je me ſerviſſe de cette langue étrangere, vous ſeriés obligée de me le dire, je ne le trouverois point mauvais, & je me corrigerois. Je vous ſouhaitte plus de ſanté que vous n'en avez, ſi c'eſt la volonté de Dieu, afin que vous puiſſiez continuer à le ſervir & le faire aimer de toutes les ames qui ont confiance en vous. Je ſouhaitterois

ſenſiblement des bontés que vous avez pour nos deux pauvres N..... & de prier nôtre Seigneur qu'il voulût bien vous recompenſer. Il n'eſt rien de plus ſage que la conduite que vous avez obſervée envers l'une & l'autre, & je ne doute point que Dieu qui eſt leur Pére, ne vous ait inſpiré tout ce que vous avez fait à leur égard. Je ne m'étonne point des tentations de N... ce n'eſt pas un méchant ſigne, au contraire j'en tire un bon augure pour ſa ſanctification, & pour le bon exemple qu'elle donnera quelque jour à tout le Monaſtére. J'approuve fort la rigueur apparente dont vous uſez envers elle. Ce n'eſt pas que ſelon mes vûës il faudroit peut-étre changer quelques-fois, & imiter en cela Dieu même, qui mêle ordinairement la douceur & la ſévérité, & qui pour l'ordinaire fait ſucceder la conſolation à la déſolation, pour nous remettre enſuitte à de nouvelles épreuves. Ce procedé eſt plus conforme à nôtre foibleſſe, & nous rend même les épreuves plus ſenſibles, & plus utiles; mais je me trompe ſi ſouvent dans mes ſentimens, que je ne ſçay ſi celuy que je

vous propoſe eſt en effet raiſonnable. J'eſpere que nôtre Seigneur qui a remis ces ames entre vos mains, vous donnera des lumieres pour les conduire pendant que vous les luy demanderez, comme vous faittes avec humilité & avec confiance. Vous voyez que par ſa miſéricorde il a béni juſques-icy vos ſoins, & je ne puis croire qu'étant auſſi bon qu'il eſt, il permette que vous vous égariez dans la direction de ſes épouſes : veu que vous n'avez d'autre but que de les luy conſerver toutes pures, & les luy rendre tous les jours plus agréables. Je le prie de tout mon cœur qu'il vous comble vous & elles de mille bénédictions. Je ſuis en luy tout à vous.

LA COLOMBIE'RE.

LXXX. LETTRE.

A une Religieuſe.

A Londres.

MA trés-chére Sœur en nôtre Seigneur, la paix de JESUS.

Christ regne toûjours dans vôtre cœur. Je n'ay pas encore reçû vôtre premiere lettre, la ſeconde m'a été renduë par N.... je l'ay entretenuë quelque temps, & j'eſpere de la voir encore. J'eſpere qu'avec la grace de Dieu vous ſerez contente d'elle à l'avenir. Elle me paroît toute diſpoſée à cela, vous luy pourrez dire que je vous ay prié de m'en rendre compte, afin que ſi elle reſiſte à l'amour que Dieu luy témoigne, je l'accable de reproches de ſa part. Je rendray à N... tous les ſervices qu'il ſouhaittera de moy, je ſuis bien aiſe que ſa petite N.... ſoit partie, je prie nôtre Seigneur qu'il la veüille conduire heureuſement. Tous les bruits qu'on peut faire courir à N.... de nôtre N.... ne nous font ny bien ny mal, & ainſi il n'en faut pas faire grand état. Je luy ai envoyé les lettres que vous me demandez de ſa part. Je la recommande toûjours à vos ſoins, & à vôtre charité, & moy à vos bonnes prieres.

La Colombie're.

LXXXI. LETTRE.

A une Réligieuſe.

JE me ſuis aſſez bien porté Dieu mercy dépuis Roanne, je partiray aprés demain pour Calais, & j'eſpere qu'avec le ſecours de nôtre Seigneur, je me rendray à Londres le 14. de ce mois. Je ne m'étonne point que vôtre premiere confeſſion vous ait fait un peu de peine, c'eſt un nouveau ſujet de mérite. Il eſt bon de faire connoître ce que vous ſouffrez, cela vous ſoûlagera ſans doute; mais il faut tâcher de chercher moins ce ſoûlagement que l'humiliation que vous doit cauſer la déclaration que vous faites de vos miſéres. Soyez contente, ma chére Sœur, & ne vous épouvantés de rien, JESUS-CHRIST ſera vôtre force & vôtre conſolateur. Le Démon ſe mocque de vous quand il vous ſuggere la penſée de tout quitter. Cette tentation eſt ridicule aprés les engagemens que vous avés pris: cela auroit été moins extravagant les premiers jours

de vôtre converſion : Mais c'en eſt fait, vôtre party eſt pris, vous étes à Dieu & vous ne pouvez plus vous donner à un autre. Il eſt temps de vous conſoler de mon abſence, vous me devriés avoir déja oublié. Vous m'écrirez quand il vous plaira, mais ſouvenez-vous de ne me point traitter de Pére dans vos lettres, mais de ne me point donner de qualité, ou de m'appeller Monſieur. Gardez-vous bien de témoigner à perſonne que vous recevez de mes lettres, vous aurez de la peine à le taire ; mais cependant il faut faire ce ſacrifice à Dieu. Je vous recommande à nôtre Seigneur, & je le prie de tout mon cœur qu'il vous ſoûtienne par ſa grace, & qu'il vous faſſe toûjours reſſentir l'effet de ſa miſéricorde infinie.

LA COLOMBIE'RE.

LXXXII. LETTRE.

A une Religieuſe.

JE n'ay reçû qu'aujourd'huy vôtre lettre du 6. je l'ay toute trés-bien compriſe, & ſur tout l'endroit que vous ſçavez bien qui me doit donner le plus de joye. J'en remercie Dieu de tout mon cœur. Je vous confeſſe de bonne foy que ce point m'a toûjours extrêmement touché, & a fait un des plus grands chagrins ou des plus grands plaiſirs de ma vie, ſelon les changemens bons ou mauvais, que j'y ay obſervez. Il faut vous avoüer que ces retours ſi ſubtils & ſi fréquens m'ont donné quelquefois d'étranges penſées même de déſeſpoir de voir jamais les choſes ſur le bon pied. Mais enfin rien n'eſt impoſſible à Dieu, & ſa miſéricorde n'a point de bornes. Je vous prie d'aſſeurer la perſonne dont vous me donnez des nouvelles ſi agréables, qu'aprés vous j'y prens plus de part que tous ſes autres amis, & que je prieray Dieu qu'il acheve & rende parfait ce

qu'il a ſi ſouvent commencé dans cette belle ame. Pour ce qui me regarde, je ſuis toûjours fort incommodé d'une grande toux, & d'une oppreſſion continuelle, cela a de temps en temps de petites diminutions, & de petits accroiſſemens, je ne ſors point, je ne parle qu'avec peine, quoyque d'ailleurs j'aye bon appetit, & preſque toutes les autres marques de ſanté. Je n'ay pû encore experimenter, ſi cét air m'eſt bon, car je ne puis reſpirer que celuy du feu & de ma chambre. Il eſt vray qu'il y a environ deux mois que mes forces, & le beau temps m'ayant permis de faire quelques promenades, j'en reçûs du ſoûlagement ; mais l'humidité des pluïes me replongerent bien-tôt dans l'état où j'étois auparavant. Il y aura bien-tôt cinq mois qu'il faut que l'on m'habille & me deshabille, car je ne puis me rendre aucun ſervice à moy-même. Pour le reſte je ne puis étre mieux, & les domeſtiques & les ſéculiers ont un zéle pour me fournir tout ce qui peut me ragoûter, qui va juſqu'à l'excez. Il faudra voir ce que Dieu nous envoyera avec le printemps. La perſonne dont je vous ay commu-

niqué les lettres, a dit toûjours juſques à preſent qu'elle étoit ſur le point de ne prier plus Dieu pour moy, voyant que plus elle prioit plus mal je me portois. Il y a un mois & demy que l'étant allé voir, elle me dit que nôtre Seigneur luy avoit dit que ſi je me portois bien je le glorifierois par mon zéle; mais qu'étant malade il ſe glorifioit en moy. Neanmoins elle me recommande extrêmement le ſoin de ma ſanté, & me conſeille de ne plus dire la Meſſe que j'avois ditte durant l'octave de ſaint Xavier; mais de me contenter de communier tous les jours, & ce matin une perſonne de ſes amis, & qui prend beaucoup d'interêt à ce qui me touche, m'a dit qu'elle eſperoit ſi fort d'obtenir de Dieu ma guériſon, qu'elle luy en avoit parlé comme d'une choſe dont elle ne doutoit plus. Dieu pourroit bien me renvoyer la ſanté pour me punir du mauvais uſage que je fais de la maladie, ſa ſainte volonté ſoit faitte. Tout cecy s'il vous plaît ſous le dernier ſecret. Priés pour moy.

LA COLOMBIE'RE.

LXXXIII. Lettre.

A une Demoiſelle.

JE viens de recevoir vos deux..... avec deux de vos lettres. Il ne faloit pas m'envoyer tant de choſes avant que de ſçavoir ſi je partirois pour Lyon, à quoy je ne trouve plus de difficulté, le Medecin s'étant expliqué à nous depuis deux ou trois jours ſeulement, comme il l'a fait à ſon frere par lettre. Le Pére N.... qui me témoigne une bonté extraordinaire y aura un peu de peine, d'ailleurs nous en aurons peut-étre à trouver une voiture commode, & un temps favorable. Neanmoins je n'ay pas encore eu le temps de ſonger à la voiture, & peut-étre que Monſieur N.... perſuadera le Pére Supérieur. Quoyqu'il en ſoit je ſuis trés-convaincu que je ne me porteray pas mieux icy, & vous ſçavez qu'avant que le Medecin qui a bien étudié mon mal, ſe fût déclaré, je vous ay toûjours dit que rien ne me ſoûlageroit qu'un air extrêmement vif & ſub-

til; ſçavoir ſi celuy de Lyon eſt tel qu'il le faut, j'en doute un peu, celuy de Vienne me paroîtroit bien plus propre : car Monſieur N..... dit que ce n'eſt pas aſſez d'étre deux ou trois mois dans un lieu élevé, qu'il y faut paſſer des années entiéres pour donner le loiſir à la nature de ſe remettre. Je remets le tout entre les mains des Supérieurs, & ne propoſe cecy que pour garder ma régle. J'aurois écrit pour cela au R. P. Provincial, ſi j'avois crû qu'il eût été néceſſaire ; mais j'ay voulu vous le communiquer auparavant. Faites-moy la grace de me dire ſur cela vôtre penſée, & de me conſeiller ſelon Dieu, afin de décharger ma conſcience, & que je ne meure pas avec le ſcrupule d'avoir manqué à ma régle. Priez Dieu pour celuy qui eſt tout à vous en JESUS-CHRIST. Je ſuis bien obligé au P. N.... de ſa charité, je voudrois bien l'en pouvoir remercier; mais je n'ay ny le temps, ny les forces pour le faire par une lettre particuliere, ſuppléez s'il vous plaît à mon deffaut.

LA COLOMBIE'RE.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A Nos Amez & Feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Juſticiers qu'il apartiendra; SALUT. Nôtre cher & bien Amé Le Sieur * * *. Nous ayant fait remontrer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public *Un Récueil de Lettres Spirituelles du Pere* DE LA COLOMBIERE *de la Compagnie de* JESUS, Ouvrage Poſtume; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege, ſur ce neceſſaires. Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit Sieur. * * * de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjoinrement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de faire

vendre, & debiter, par tout nôtre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſecutives *à compter du jour de la datte deſdites preſentes* ; Faiſons deffenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere, dans aucun lieu de nôtre obéiſſance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ny contrefaire ledit Livre, en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns extraits, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy ; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amande, contre chacun des Contrevenans dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous depens, dommages & interêts ; A la charge que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impreſſion

dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & Feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Daniel François Voiſin, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement, & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement; VOULONS que la Copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & Feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nôtre Huiſſier, ou Sergent de faire pour

l'execution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le trente-uniéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent quatorze & de nôtre Regne le ſoixante-douziéme.

Par le Roy en ſon Conſeil, DE St. HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre N°. 3°. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 873. N°. 1088. Conformement aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du 13. Aouſt 1703. à Paris ce 16. Novembre 1714.

ROBUSTEL *Syndic.*

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs. de Lyon le 10. Decembre. 1714. à fol. 76.

PLAIGNARD *Syndic.*

Ledit Sieur *** a cedé ledit Privilege, aux Sieurs Lyons & Bruyſet, conformement à leurs Conventions du 12. Novembre. 1714.